

La maison au bord du lac

Patterson, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

thriller

JAMES
PATTERSON

La Maison au bord du lac



JAMES PATTERSON

La Maison au bord du lac

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NORA CAMELO

L'ARCHIPEL

Titre original :
THE LAKE HOUSE
Publié par Little Brown, 2003.

© James Patterson, 2003.
© L'Archipel, 2005, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-11892-3* – 1^{re} publication LGF

*Ce roman est dédié à l'autre Max, Maxine Paetro, qui a partagé dès le
départ l'aventure des enfants oiseaux.*

Elle les connaît et les aime autant que moi.

Et ils le lui rendent bien !

Table des matières

JAMES PATTERSON - La Maison au bord du lac

Mentions légales

Dédicace

Table des matières

Prologue

I - La garde des enfants

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

II - Leçons de vol

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

III - Une visite à domicile

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

IV - Sur la route de briques jaunes

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

V - L'hôpital

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

VI - Un ordre nouveau

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

Épilogue - La maison au bord du lac

106

107

Prologue

Nom de code : Résurrection

L'hôpital, quelque part dans le Maryland

Le Dr Ethan Kane se dirigeait vers son ascenseur privé, au bout d'un couloir gris et bleu. Poursuivi par des images de mort et de souffrance, il sentait son pouls s'accélérer à l'idée que, bientôt, d'immenses progrès changeraient la condition humaine.

Une infirmière surgit au détour du couloir et le salua avec déférence. Elles étaient toutes folles de lui, et celle-ci ne faisait pas exception.

— Docteur, vous êtes encore là, à cette heure !

Il était 23 heures.

— Esther, il faut rentrer chez vous, mon petit, répliqua-t-il avec une sollicitude feinte.

Aux yeux de Kane, à tous les points de vue – entre autres parce qu'elle était une femme –, elle appartenait à une race inférieure. De toute façon, il n'avait pas de temps à perdre, et il était rompu. On l'eût été à moins, après son dernier marathon chirurgical : cinq interventions lourdes en une journée.

L'ascenseur ouvrit enfin ses portes.

— Bonsoir, Esther ! lança-t-il par-dessus son épaule en gratifiant l'infirmière d'un sourire d'une extrême blancheur.

Une fois les portes refermées, se redressant de toute sa haute stature, il passa une main lasse dans ses cheveux blonds, puis essuya ses lunettes cerclées de métal au revers de sa blouse.

Encore une dernière vérification... Il y a toujours un truc à régler.

Quelques secondes plus tard, il poussait une épaisse porte blindée et pénétrait dans une cave baignée d'une obscurité glacée. L'odeur âcre le prit à la gorge.

Six corps nus étaient alignés sur une double rangée de brancards. Quatre garçons, deux filles, aucun âgé de plus de vingt ans. Mort cérébrale. Cliniquement décédés. Chacun d'eux cependant avait servi

une noble cause. À leur poignet, un bracelet en plastique où l'on pouvait lire : DONNEUR.

— Grâce à vous, le monde va devenir meilleur, murmura Kane en les passant en revue.

À l'autre bout de la pièce, il poussa une deuxième porte blindée, identique à la première. Cette fois, il ne fut pas accueilli par un souffle froid, mais par une vague de chaleur incandescente, le rugissement du feu et la puanteur de la mort.

Les trois incinérateurs fonctionnaient à plein régime. Deux gaillards, ses « brancardiers », au corps luisant de sueur et de crasse, levèrent vers lui un regard de respect stupide mêlé d'effroi. Kane les apostropha :

— Voyons, messieurs, accélérons un peu le rythme ! C'est trop long. Allez ! Allez ! Vous êtes pourtant grassement payés pour effectuer cette sale besogne !

Le cadavre nu d'une jeune fille gisait sur le sol en ciment. Blonde, d'une blondeur très pâle, une fille comme on en voit dans les clips à la télé. Ces abrutis avaient dû s'amuser avec elle, naturellement. D'où le retard qu'ils avaient pris.

Les brancards, repoussés pêle-mêle dans un coin, évoquaient de vulgaires Caddie sur le parking d'un supermarché, sauf que ceux-ci avaient déchargé leur sinistre contenu dans les fours chauffés à blanc.

L'un des portefaix au torse moite glissa une palette de bois sous le corps d'un jeune homme tandis que son acolyte ouvrait la porte de la chambre de combustion. Ils poussèrent le cadavre à l'intérieur comme s'ils enfournaient une pizza géante.

Les flammes parurent un instant s'apaiser, puis, une fois la trappe refermée, rugirent comme les flammes de l'enfer. La température du brasier avoisinait les 2 000 degrés Celsius. Seulement quinze minutes suffisaient pour transformer un corps humain en un tas de cendres.

Pour le Dr Kane, cela signifiait une chose : pas de preuve. Personne ne pouvait se douter de ce qui se passait à l'hôpital. Il ne resterait bientôt plus aucune trace de l'opération « Résurrection ».

— Plus vite ! s'écria-t-il de nouveau. Allez, brûlez-moi tous ces cadavres !

... *Donneurs.*

I

La garde des enfants

La presse qualifiait l'événement de « procès du siècle ». Ce qui expliquait sans doute pourquoi, en cette chaude journée de printemps, la population de Denver comptait un supplément de quelque cinquante mille âmes.

Le sort de six enfants extraordinaires, six enfants engendrés dans les pipettes d'un laboratoire, allait se jouer au cours d'un procès où seraient interpellés les fondements mêmes de la science et de la philosophie.

Et ces enfants, ces êtres charmants, adorables, je les aimais comme s'ils étaient miens.

Max, Matthew, Icare, Ozymandias, Peter et Wendy.

La séance devait s'ouvrir dans une heure au palais de justice, un édifice blanc d'architecture néoclassique dont le péristyle surmonté d'un fronton en pointe évoquait un temple grec, ou plutôt – comment ne l'avais-je pas remarqué tout de suite ? – la Cour suprême des États-Unis.

Avec Kit, nous attendions tous les deux dans ma Suburban, que j'avais pris soin de garer à une centaine de mètres du parvis, à un endroit stratégique où nous pouvions observer sans être vus. Pendant que je me rongerais les ongles jusqu'au sang, Kit était affecté d'un tic nerveux qui faisait trembler sa joue.

— Oui, je sais, avait-il soupiré quelques minutes plus tôt alors que je n'avais rien dit. J'ai encore la joue qui saute.

À *priori*, ce procès, que nous intentions pour obtenir la garde des enfants, était perdu d'avance, puisque nous avions la loi contre nous. Non seulement Kit et moi n'étions pas mariés, ni même concubins, mais nous n'étions ni l'un ni l'autre apparentés d'aucune manière aux enfants. En outre, leurs parents biologiques étant plutôt de braves gens, la balance ne penchait pas en notre faveur.

Notre seul atout reposait sur l'amour que nous leur portions : nous les aimions de tout notre cœur. Et ils nous le rendaient bien, après toutes les épreuves que nous avions surmontées ensemble. Il ne nous restait plus qu'à démontrer, preuve à l'appui, que de vivre avec nous était dans « leur meilleur intérêt ». Ce qui voulait dire que j'allais être obligée de raconter une histoire à dormir debout, une histoire pourtant véridique, du début à la fin.

Tout avait commencé six mois auparavant, dans la petite localité de Bear Bluff, « le saut de l'ours », à quatre-vingts kilomètres de Boulder, dans le Colorado.

Je rentrais chez moi en voiture assez tard dans la soirée, quand j'aperçus sur ma droite, à la lisière de la forêt, une tramée de lumière blanche. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'il s'agissait d'une fillette qui courait à une vitesse incroyable.

En tant que vétérinaire, je pouvais difficilement accepter le spectacle qui s'offrait à mon regard, aussi décidai-je d'arrêter ma voiture pour me rapprocher à pied de l'étrange apparition. La fillette ne devait pas avoir plus de onze ou douze ans. Elle avait une immense chevelure blonde, portait une longue chemise blanche sans manches déchirée et maculée de sang et à... Non, ce n'était pas possible, me dis-je, j'étais sûrement victime d'une hallucination. Pourtant, je n'avais pas la berlue. Cette enfant déployait bel et bien des ailes.

Oui, des ailes ! D'une envergure de trois mètres environ. Un phénomène qui tenait du prodige.

Elle était blessée. Après des péripéties dont je passe les détails, et avec l'aide de Kit, de son vrai nom Thomas Brennan, agent du FBI, je parvins à la capturer grâce à un filet ultraléger pour rapaces, puis à l'endormir. Je l'ai ensuite opérée et soignée dans ma clinique vétérinaire. J'ai ainsi pu constater qu'elle était munie de muscles pectoraux très puissants rattachés à une cage thoracique rigide et hypertrophiée. À cause même de cette rigidité, cette dernière ne devait pas être comprimée par l'abaissement des ailes. Les poumons ne pouvaient donc pas changer de volume en fonction de l'inspiration et de l'expiration. Aussi étaient-ils liés à des « sacs aériens » aux parois très minces réparties dans son corps. Ces sacs assuraient la ventilation. Voilà. Ah ! J'oubliais ! Son cœur ! Il était énorme. Aussi gros que celui d'un cheval.

Ce corps n'était pas l'œuvre de la nature, mais celle de l'homme. Quel savant fou avait pu concevoir un tel projet ? Et dans quel but ?

La fillette s'appelait Max, diminutif de Maximum, son vrai nom. Elle se montra d'abord d'une méfiance extrême. Mais, peu à peu, ses craintes diminuèrent et elle me conta son histoire. Elle me parla d'une certaine « école », où elle avait été retenue captive depuis sa naissance.

On ignore encore tout ce qui se trame en ce moment même dans

certains laboratoires clandestins aux quatre coins des États-Unis et de la planète. C'est inimaginable. Mais pour bien comprendre l'histoire des enfants oiseaux, il faut remonter aux origines. Des chercheurs en biologie moléculaire, travaillant sur l'allongement de la vie humaine, avaient introduit de l'ADN aviaire dans des embryons humains. De ces expériences étaient nés Max et plusieurs autres enfants. Comme les scientifiques n'étaient pas parvenus à assurer leur gestation en laboratoire, ils avaient été obligés d'implanter les embryons génétiquement modifiés dans des utérus humains.

Lorsque la mère porteuse approchait de la fin de sa grossesse, ces chercheurs sans scrupules provoquaient chez elle un accouchement prématuré sous anesthésie générale, et lui subtilisaient le nourrisson. À son réveil, la parturiente apprenait que son bébé était mort-né. En réalité, il avait été acheminé vers un labo clandestin, la fameuse « école », mais qui ressemblait davantage à une prison de haute sécurité qu'à un établissement scolaire. On y élevait les enfants en cage, et les spécimens estimés ratés étaient impitoyablement « piqués », c'est-à-dire assassinés de sang-froid.

Max, contre toute attente, avait réussi à s'échapper de l'école où, par la suite, elle nous mena, Kit et moi, pour que nous puissions porter secours aux enfants encore retenus prisonniers.

Les six enfants qui survécurent à l'aventure, dont Max et son frère, retrouvèrent leurs parents biologiques.

Normalement, l'histoire aurait dû s'arrêter là. Hélas, l'affaire tourna vite au cauchemar. Les enfants gardèrent tous, aussi bien ceux de douze ans que ceux de quatre ans, un contact téléphonique journalier avec Kit et moi. Ils nous confiaient leur ennui, leur peur, leur dépression suicidaire. Et moi, je savais pourquoi ils étaient si malheureux. N'oubliez pas que je suis vétérinaire.

Le phénomène de l'empreinte est particulièrement puissant chez les oiseaux. À un stade précis de sa vie, l'oisillon s'identifie à un autre être vivant – quel qu'il soit – qu'il a ensuite tendance à suivre tout le temps.

Eh bien, ces enfants oiseaux nous avaient choisis comme objets d'empreinte...

Nous étions les seuls parents qu'ils reconnaissaient.

La foule se déversait comme une coulée de lave autour de ma voiture pour gagner l'entrée du palais de justice, quand Kit me poussa du coude.

— Regarde ! Les voilà !

Deux limousines noires fendaient l'attroupement devant le parvis. À la hauteur de l'entrée, la première s'arrêta dans une zone interdite au stationnement. Je fus parcourue d'un frisson avant même que les gens ne se mettent à déclamer son nom.

— Max ! Max ! Max ! Nous voulons Max !

J'entendis quelqu'un crier de l'autre côté de ma vitre :

— C'est la foire, les monstres ont débarqué !

Les portières de la première limousine s'ouvrirent, laissant le passage à des hommes en costumes noirs : des gardes du corps. Puis surgirent les silhouettes plus frêles des avocats des parents biologiques. La seconde limousine s'immobilisa contre le pare-chocs arrière de la première.

Un homme au cou de taureau boudiné dans une veste noire ouvrit la portière côté passager. Une petite femme blonde en sortit – l'avocate responsable de la défense des parents biologiques. À son tour, elle ouvrit la portière arrière.

Max émergea alors sur le trottoir. La foule se tut. Moi-même je retins mon souffle en voyant cette jeune fille d'une beauté et d'une taille remarquables, munie de grandes ailes chatoyantes aux plumes blanches moirées de bleu et d'argent.

— Mon Dieu, qu'elle est belle, murmurai-je à l'adresse de Kit. Elle me manque tellement. Ils me manquent tous, *mes enfants*. Ça me fait mal.

Je me rappelai combien j'avais été sidérée lorsque je l'avais vue pour la première fois. Les gens autour de nous étaient bouche bée.

— Max ! Max ! Max ! reprirent-ils en chœur.

Des flashes crépitèrent.

— Max ! Regarde par ici !

— Max ! Un petit sourire !

— Max ! Tu nous montres comment tu voles ?

Quatre hurluberlus forcèrent le service d'ordre assuré par la police. Ils brandissaient des pancartes : DIEU SEUL PEUT FAIRE UN ARBRE, DIEU SEUL PEUT FAIRE UN ENFANT.

Sur une autre pancarte, on pouvait lire : NON AU CLÔNAGE !

C'est alors qu'un vrombissement me fit lever les yeux au ciel. Il ne manquait plus qu'eux ! Les hélicoptères de la télévision. Quel vacarme ! Max tournait la tête dans tous les sens, affolée par ce remue-ménage. Je la regardai, le cœur gros.

Avant de descendre de voiture, je glissai sous mon bras notre épais dossier. En verrouillant les portières, Kit me dit :

— Frannie, Max nous cherche.

— Elle a peur, je le vois à son regard.

Max était dotée d'une vue aussi perçante que celle d'un rapace et d'une ouïe d'une finesse surhumaine qui lui permettait d'entendre une chenille à cent mètres. Mais dans cette cacophonie, au milieu de cette cohue, ses sens étaient mis en déroute et elle ne parvenait pas à nous localiser.

— Frannie ! Kit ! appela-t-elle soudain. Où êtes-vous ? J'ai besoin de vous !

Ses cris me vrillaient encore les tympans lorsque deux autres limousines vinrent se ranger derrière les premières. Après les gardes du corps, tous équipés d'une oreillette, elles déversèrent sur le trottoir les autres enfants. Plus jeunes et plus vulnérables que Max. Ils détournèrent des caméras leurs adorables petits visages.

— L'œuvre de Satan ! éructa une femme à deux pas de moi. Ce sont les enfants du diable !

Une nuée de journalistes nous assaillit dès notre apparition sur le parvis et nous escorta jusqu'au palais. Notre avocat nous enjoignit de baisser la tête et de continuer à avancer comme si de rien n'était.

Notre indifférence, sinon notre froideur, ne les empêchèrent pas de nous bombarder de questions :

— Agent Brennan, que pensez-vous de toute cette affaire ?

— Dites, Frannie, qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes capable d'être une bonne mère ?

En fin de compte, Kit se tourna vers l'un de ces charognards en disant :

— Parce que nous les aimons... Et parce qu'ils nous aiment. C'est simple comme bonjour !

La salle d'audience 19, au cinquième étage, était la plus vaste du palais. Deux gardes armés ouvrirent en grand les deux battants de la porte. Nous nous engouffrâmes à l'intérieur avec l'impression de nous trouver happés par une ruche, tant il y avait de monde.

Pendant que le greffier annonçait l'ouverture de la séance, j'observais les gens assis de l'autre côté de la travée : les parents biologiques et leurs avocats, dirigés par M^e Catherine Fitzgibbons, un ancien procureur qui avait à son actif des procès ayant défrayé la chronique. Le fait que cette petite femme blonde fût enceinte de son quatrième enfant n'allait pas nous faciliter la tâche.

— Votre Honneur, attaqua notre avocat, Jeffrey Kussof, cette affaire est d'ordre affectif. Le problème qui nous incombe est de déterminer où se situe l'intérêt des enfants. Et nous démontrerons qu'il est dans leur intérêt de vivre avec le Dr O'Neill et M. Brennan... Je citerai le juge de Détroit, Marianne O. Battani. En 1986, elle a affirmé lors d'une affaire de fécondation artificielle : « Nous n'avons pas de définition du mot *mère* dans notre Code civil. Le mot *mère* a toujours été considéré comme allant de soi. » Votre Honneur, aujourd'hui, l'ordre du monde est bouleversé. Aujourd'hui, il peut se trouver qu'un enfant possède trois mères. Celle qui l'a conçu, celle qui l'a porté et celle qui l'a élevé. L'agent Brennan et le Dr O'Neill ont fait office de parents adoptifs dans des circonstances dramatiques. Ils ont risqué leur vie pour sauver celle de ces enfants. Je répète : ils ont risqué leur vie pour eux...

Jeffrey Kussof laissa sa phrase en suspens. Un murmure parcourut la salle, puis il reprit :

— Ils n'ont songé qu'à la sécurité des enfants. Le Dr O'Neill a perdu sa clinique vétérinaire dans un incendie criminel. M. Brennan a été gravement blessé. Quand on est capable d'encaisser des coups pareils par amour pour un enfant, c'est qu'on l'aime autant que son parent biologique. Cela dit, la portée de cette affaire est plus grande. Elle ne doit pas se limiter à ce que mes clients ont sacrifié ou perdu. Ces enfants ont le droit à une famille. Car ce que nous avons là, c'est bel et bien un autre type de famille, des liens de parenté d'une autre nature que ceux, justement, dictés par la nature elle-même. Vous avez devant vous les membres épars d'une famille aimante, soudée. Il ne faut pas continuer à les séparer. Il ne faut pas séparer Kit et Frannie, de Max, d'Icare, d'Ozymandias, de Matthew, de Wendy et de Peter. Ce serait perpétrer une injustice criante, une injustice qui aurait des répercussions tragiques sur le bonheur de ces êtres. Oui, on peut ici évoquer la cruauté. Ce serait cruel...

J'eus envie d'embrasser Jeffrey Kussof quand, en se rasseyant, il me glissa un regard plein de tendresse.

— C'est un début, me chuchota-t-il.

Mais déjà, M^e Fitzgibbons se levait pour prendre la parole en passant une main tendre sous son ventre protubérant.

— Si je suis ici aujourd'hui, commença l'avocate, c'est pour représenter les droits de six citoyens américains : Max, Matthew, Ozymandias, Icare, Wendy et Peter... et de leurs *vrais* pa...

— Pourquoi est-ce que je suis toujours le dernier ? se récria Peter, en se trémoussant sur son banc.

Des rires amusés fusèrent suite à la remarque du petit garçon.

— Excuse-moi, reprit M^e Fitzgibbons dont le visage était devenu rouge. Bon, si tu préfères... Peter et compagnie. Je suis ici pour vous représenter.

— Ça m'étonnerait ! protesta cette fois Icare, malvoyant de naissance. Vous savez même pas qui nous sommes ! Même si mes yeux ne voient pas la lumière, je ne suis pas aveugle !

Le public fut de nouveau secoué de rires. Le juge fut obligé d'abattre son marteau plusieurs fois et de menacer de faire évacuer la salle avant d'obtenir le silence. Les enfants se tinrent cois. Pas commode pour eux, étant donné leurs capacités intellectuelles hors pair. Chacun totalisait en effet un QI vertigineux, battant tous les records au test de Stanford-Binet. Bref, ces six enfants possédaient des cerveaux de génie.

Fitzgibbons rendit d'abord hommage à notre « acte de désintéressement héroïque » qui avait permis de sauver la vie des enfants, comme pour mieux adopter ensuite un ton accusateur :

— Votre Honneur, le Dr O'Neill et M. Brennan, en dépit de l'altruisme dont ils ont fait preuve, n'ont aucun droit légitime... Aucun ! Ils ne sont pas mariés. Ils se connaissent seulement depuis quelques mois. En outre, les *vrais* parents des enfants n'ont entamé aucune procédure suggérant qu'ils puissent un jour renoncer à leurs droits parentaux. Au contraire, ils se présentent devant cette cour, Votre Honneur, comme les *seuls* parents légitimes de ces enfants.

Lorsqu'elle eut terminé sa diatribe, Jeffrey Kussof se leva et appela Kit à la barre. Je suivis ce dernier des yeux tandis qu'il s'installait dans le box des témoins, aussi décontracté qu'une star de cinéma.

Jeffrey dressa un rapide portrait de Kit : ses études de droit, ses douze années passées au sein du FBI en qualité d'agent spécial. Puis il évoqua sans s'appesantir, avec tact, la tragédie qui avait creusé un si grand vide dans son existence. Quatre ans plus tôt, sa femme et ses deux jeunes fils étaient partis en vacances sans lui – il travaillait – pour l'île de Nantucket. Leur avion de tourisme s'était abîmé en mer,

il n'y avait pas eu de survivant.

Kit témoigna d'un ton posé mais passionné, toujours empreint d'une pointe d'humour. En le regardant, je ne pus m'empêcher de songer qu'une personne le voyant pour la première fois serait sans doute convaincue qu'elle avait devant elle non seulement un homme d'un courage hors du commun, mais un excellent père de famille.

Puis, pendant deux heures interminables, M^e Fitzgibbons disséqua avec une minutie confinant au sadisme chaque épisode de la carrière et de la vie privée de Kit.

— Kit est un nom d'emprunt, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'appelle Thomas. Thomas Brennan. Kit est un diminutif. C'est comme ça que m'appellent Frannie et les enfants. Mais je ne vous embêterai pas avec cette longue histoire.

— Monsieur Brennan, vous avez passé douze années au FBI ?

— Oui.

— Avez-vous déjà entendu parler de Fox Mulder ? Kit répondit par un hochement de tête. Il voyait où elle voulait en venir.

— Vous vous moquez de moi, riposta-t-il.

— Votre Honneur, pouvez-vous demander au témoin de fournir une réponse appropriée ? s'enquit Fitzgibbons en se tournant vers le président.

— Monsieur Brennan, intervint le juge. Répondez, je vous prie, à la question.

— Évidemment, Fox Mulder est un personnage de série télévisée.

— Et avez-vous une opinion sur ce personnage ?

— C'est un débile mental.

Des rires secouèrent la salle. Moi-même, je ne pus m'empêcher de pouffer. Et les enfants se tenaient les côtes. Ils adoraient Kit.

— Savez-vous pourquoi, monsieur Brennan, vos collègues du FBI vous surnomment Mulder ? continua Fitzgibbons.

— Objection, Votre Honneur ! vociféra Jeffrey Kussof. Stratégie argumentative. Le témoin est mis implicitement en position d'accusé.

À ces mots, Me Fitzgibbons baissa le front, apparemment penaude. Même si je savais qu'il n'en était rien.

— Je retire ma question, monsieur Brennan. Pensez-vous que votre travail soit devenu pour vous une drogue ?

— Peut-être. Quelquefois. C'est vrai que mon travail compte beaucoup pour moi. Parfois, il m'arrive même de l'aimer.

— Vous décririez-vous comme quelqu'un d'équilibré ?

— Oui.

— Pourtant on vous a prescrit des antidépresseurs.

Sur ces paroles, Me Fitzgibbons tourna le dos à Kit.

— Oui. J'ai été anéanti par la mort des êtres qui m'étaient le plus cher au monde, répondit Kit d'une voix forte.

Me Fitzgibbons lui fit de nouveau face, les mains croisées sous la courbe pleine de son ventre, présentant volontairement au juge son profil de femme enceinte.

— Je vois. Vous êtes par conséquent bien placé pour comprendre ce que représente pour un parent la perte d'un enfant. Pouvez-vous imaginer ce que ressentent les parents de ces enfants ?

Kit ne broncha pas. De l'autre côté de la travée, les jumeaux poussèrent de petits cris de détresse : ils protestaient contre cette attaque injuste.

— Agent Brennan, dois-je répéter ma question ?

J'entendis Kit lui répondre dans un murmure :

— Vous êtes sans cœur.

— Je sollicite l'aide de la Cour, Votre Honneur, avança M^e Fitzgibbons.

— Monsieur Brennan, je vous prie de répondre à la question posée.

— Oui. Oui. Je sais ce qu'on ressent à la perte d'un enfant.

— Et cependant vous persistez dans votre désir d'arracher ces enfants à leurs parents naturels. Et c'est moi qui suis « sans cœur » ! Ce sera tout, agent Brennan.

Je réprimai un haut-le-cœur lorsque Jeffrey Kussof se leva et articula d'une voix claire et sonore :

— J'appelle à la barre le Dr Frances O'Neill.

Pourquoi notre avocat paraissait-il si sûr de lui ? Savait-il quelque chose que j'ignorais ? Pourquoi avait-il soudain l'air d'avoir tellement confiance en mon témoignage ?

Je me hissai péniblement dans le box des témoins. Que me voulaient tous ces gens ? Ils étaient plus de deux cents à me manger des yeux ! Attendaient-ils vraiment que je leur prouve que j'étais une sainte femme, digne d'être la mère idéale de ces six enfants si spéciaux ?

C'est pourtant ce que j'avais l'intention de leur préparer : un portrait de Frannie en mère d'exception. Dans mon cœur, je savais que j'en étais une, et cela me suffisait.

Jeffrey m'adressa un sourire affectueux, puis m'amena gentiment à citer tous mes diplômes, ma bourse d'excellence à ma sortie du lycée, mon doctorat de l'école vétérinaire de l'État du Colorado, et ainsi de suite. L'étalage de mes lauriers provoqua des sifflements d'admiration de la part des enfants, et la rage des parents. Je ne résistai pas à glisser un regard en coulisse à Kit, qui me répondit par un clin d'œil rieur.

À mesure que l'interrogatoire se prolongeait, je me sentais plus en confiance. J'étais sûre et certaine, au fond de moi, que je serais une bonne mère pour ces enfants. En outre, en tant que vétérinaire, je les comprenais mieux que personne. Jeffrey me questionna sur l'assassinat de mon mari, qui avait eu lieu deux ans plus tôt. Puis je parlai de la réussite de ma clinique vétérinaire – le zoopital – dans une petite localité du Colorado.

Jeffrey me décrivit comme une femme au grand cœur, soignant dans ma clinique aussi bien des animaux sauvages que domestiques. Il raconta ensuite comment j'avais opéré Max alors qu'elle se trouvait à l'agonie. Je lui avais sauvé la vie. C'était un fait incontestable, même pour M^e Fitzgibbons.

Du moins je l'espérais.

Quelques minutes plus tard, M^e Catherine Fitzgibbons m'apostropha d'un ton mielleux :

— Docteur O'Neill, à combien se montent vos revenus annuels ?

— Ils varient d'année en année. Cela dépend si mes pensionnaires

sont des écureuils... ou des chevaux.

— Environ trente-cinq mille dollars ?

— Moins.

— Moins de trente-cinq mille dollars ! Et vous croyez qu'avec ça vous allez pouvoir subvenir aux besoins de six enfants...

Là, tout d'un coup, elle n'était plus du tout aimable.

— Je ne suis pas seule ! Et puis ils ont plus besoin d'amour que de tout ce que l'argent peut acheter. Pour le moment, ils sont en dépression.

M^e Fitzgibbons haussa les sourcils.

— Vous affirmez qu'ils sont *en dépression*. Comment le savez-vous ? Vous n'êtes pas psychologue, que je sache ?

— Non, mais...

— Un vétérinaire, même si on l'appelle docteur, n'est pas *médecin*, n'est-ce pas ? m'interrompit-elle.

— Non, mais ces enfants sont...

— Vous n'avez... jamais eu d'enfant ?... Répondez par oui ou par non, docteur O'Neill.

Je lui aurais volontiers mis mon poing sur la figure !

— Vous vivez en concubinage avec un homme qui n'est pas votre mari, je me trompe ? poursuivit-elle, teigneuse.

À présent, j'avais envie de l'étrangler !

— En concubinage ? Je ne sais pas si c'est le terme approprié, ripostai-je.

— Ah, si c'est une question de vocabulaire... Vous couchez avec un homme qui n'est pas votre époux ?

Jeffrey Kussof eut alors l'excellente idée de soulever une objection, que le juge retint.

— Est-ce l'exemple que vous comptez donner à de jeunes enfants ? s'obstina toutefois Fitzgibbons.

Jeffrey se releva aussitôt comme un diable sortant d'une boîte :

— Objection, Votre Honneur ! Le témoin ne peut être contraint à apporter une conclusion au débat.

— Objection retenue.

— Docteur O'Neill, admettons que vous obteniez la garde de ces six jeunes enfants, comment envisagez-vous de vous occuper en même temps d'eux et de votre clinique ? Avez-vous réfléchi à cette difficulté ? Les conduiriez-vous chacun dans leur école respective ? Ou les laisserez-vous y *voler* tout seuls ?

— Objection ! M^e Fitzgibbons harcèle le témoin.

L'avocate se contenta de lui lancer un sourire narquois.

— Je n'ai plus de question.

Et, la tête haute, elle s'en fut se rasseoir.

Le juge Dwyer nous fit ce jour-là un merveilleux cadeau : il nous permit de passer la soirée avec les enfants.

Quelle joie ! Quelle soirée inoubliable !

Les enfants furent déposés par des policiers à notre hôtel, le luxueux Brown Palace. Après cette longue journée au tribunal, ils étaient affamés, nous aussi d'ailleurs. D'un commun accord, nous choisîmes une pizzeria.

Kit et moi, vu l'excitation générale, prîmes soin de rappeler le règlement en vigueur dans tout restaurant : pas de chahut, pas de bataille de pizza, et interdiction de voler ! Les enfants eurent ce soir-là, je dois dire, une conduite irréprochable. Mais il faut bien avouer que, excepté les jumeaux, ils n'étaient plus vraiment des enfants. Max, qui avait officiellement douze ans, semblait en avoir dix-huit. Ozymandias était lui aussi un beau jeune homme.

Ce dîner fut pour eux l'occasion de discuter de leur vie dans leurs foyers respectifs. Ozymandias se plaignit que sa mère biologique ne le comprenait pas. Elle n'arrêtait pas de lui répéter qu'il « n'était pas un oiseau ». Il leur apprit d'autre part que cette dame « si gentille » avait engagé un imprésario « pour ne pas se faire rouler par ces forbans d'Hollywood ».

— Je l'aime bien, nous confia-t-il, mais elle ne sait pas s'y prendre avec moi. Il y a toujours des journalistes qui rôdent autour de la maison, mais elle, elle trouve ça très bien. Elle n'est pas méchante, non, juste... *humaine*.

Les enfants racontaient tous des histoires où les médias jouaient le rôle des méchants. Les Chen avaient vendu des interviews de Peter et Wendy ; les Marshall auraient volontiers fait la même chose si Max ne s'y était pas opposée.

Pendant que nous attendions le dessert, Max se leva. Mon Dieu, qu'elle était belle ! Des reflets irisés faisaient chatoyer ses plumes teintées de rose.

— Je n'ai pas l'habitude de parler en public, reprit Max en riant.

Ce n'était pas vrai, bien sûr. Max avait souvent paru dans des émissions télévisées.

— Je voudrais remercier Frannie et Kit, continua-t-elle, de tout ce qu'ils ont fait pour nous, non seulement de nous avoir sauvé la peau et les ailes... (rires)... mais aussi de leur accueil. Frannie, je suis désolée que ta merveilleuse clinique ait brûlé. C'est supercool de nous avoir

ouvert la porte de votre nouvelle maison. Vous vous rendez compte, ils sont même prêts à adopter Icare !

— Ouais ! Même l'aveugle ! glapit Icare, qui adorait que Max le charrie.

— Frannie a déclaré aujourd'hui au tribunal que nous devons rester tous ensemble, que nous ne devrions jamais être séparés. Elle a raison. C'est la seule solution. Il faudrait être idiot pour ne pas le reconnaître... Sauf que notre bonheur ou notre malheur sont aujourd'hui entre les mains du système judiciaire de ce comté.

Sur ces paroles, Max vint nous embrasser, Kit et moi.

— Nous vous aimons tous les deux de tout notre cœur... *maman* et *papa*.

Le soir même du procès, le Dr Kane traversa à pied les bois de Bear Bluff jusqu'au chalet de Frannie O'Neill. Débarqué le matin même à l'aéroport de Denver, il avait assisté à une partie de la séance au tribunal. Le Dr Kane s'intéressait de près aux enfants oiseaux, en particulier à Maximum. Non seulement Max incarnait pour lui un extraordinaire bond en avant dans l'évolution, mais elle en savait aussi un peu trop long...

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la vétérinaire ne fermait pas à clé la porte de sa clinique. Sur le battant était scotché un mot destiné à une certaine Jessie.

Ethan Kane pénétra dans la maison. S'éclairant à la torche électrique, il commença par visiter le bureau, puis une pièce qui, manifestement, faisait office de ménagerie-infirmerie.

Ayant flairé sa présence, des chiens, des chats et Dieu sait quelles autres bestioles s'étaient mis à aboyer, grogner, siffler, pépier.

— Fermez-la, connards ! marmonna Kane entre ses dents.

Il détestait tous les animaux domestiques et leurs maîtres peut-être encore plus, ces imbéciles, qui n'avaient rien compris à la sélection naturelle.

Battant retraite dans le bureau, il se mit en devoir de fouiller dans les dossiers à la recherche des notes du Dr O'Neill à propos de Max. Finalement, il tomba sur des feuillets manuscrits.

— Notre charmante vétérinaire n'aime pas les ordinateurs, marmonna-t-il avec un sourire satisfait en parcourant des yeux l'écriture régulière.

Max est un être humain qui a été « amélioré » grâce à la génétique... Injection d'ADN aviaire dans un embryon...

À l'examen :

Torse d'un volume stupéfiant. Cage thoracique deux fois plus grosse que la moyenne. Pour être en mesure de voler... des pectoraux exceptionnels...

La cage thoracique est rigidifiée par des excroissances osseuses qui solidarisent les côtes entre elles...

Le sternum est prolongé par une lame osseuse appelée bréchet qui permet l'accrochage des gros et puissants muscles du vol...

Pas de seins... Max n'est pas placentaire...

Appareil respiratoire très efficace. Des sacs aériens permettent d'alimenter presque en continu les poumons...

Os creux et renforcés par des entretoises, permettant de gagner en légèreté sans perdre en solidité...

Il en était là de sa lecture lorsqu'un bruit le fit sursauter. Lui aussi, comme Max, était doté d'une ouïe prodigieuse. Sans compter qu'il était paranoïaque.

Qui est là ? se dit-il.

— Frannie ?... Tu es là, mon chou ?... Frannie ? C'est Jessie... Je pensais que tu...

Une femme obstruait de son corps plantureux l'étroit vestibule. Jessie... La destinataire du mot sur la porte. Elle devait bien peser cent vingt kilos, cette truie.

— Salut, Jessie ! lui lança-t-il d'un air dégagé. Je suis en train de lire les notes du Dr O'Neill sur Max. C'est capital pour l'avenir de l'humanité. Je suis persuadé que vous saurez vous taire...

Kane sortit un revolver de sa veste et tira deux fois à bout portant. Un jeu d'enfant. Une peccadille. En revanche, ce fut une tout autre affaire de se débarrasser du corps. Cela exigea de sa part une certaine réflexion. Mais, finalement, Jessie disparut comme si elle n'avait jamais existé.

Une des spécialités du Dr Ethan Kane.

La salle d'audience 19 rouvrit ses portes à 9 heures tapantes le lendemain matin. M^e Fitzgibbons appela d'abord la mère d'Ozymandias au box des témoins. Je croyais avoir deviné pourquoi, et cela me dérangeait profondément. L'histoire qu'Anthea Taranto s'apprêtait à raconter était triste, tragique même.

Mme Taranto était une jolie femme de quarante-neuf ans. Cheveux gris, jupe lavande, chemisier blanc, blazer bleu marine. Veuve de fraîche date, elle avait perdu son mari l'an passé d'un cancer. Ozymandias était son seul enfant.

Elle s'exprima avec émotion, expliquant les faits avec une simplicité désarmante. Son mari et elle avaient tout essayé pour avoir un enfant. En désespoir de cause, ils avaient pris rendez-vous dans une clinique de fertilité réputée. Après quelques attermoissements, elle était tombée enceinte.

— À huit mois de grossesse, je me suis présentée à mon rendez-vous mensuel. Nous étions si heureux ce jour-là, Mike et moi. Mais quand le Dr Brownhill m'a examinée, il a paru soucieux. Il a prononcé les mots de « détresse fœtale », et m'a dit qu'il fallait déclencher l'accouchement de toute urgence. J'ai été transportée immédiatement à la salle d'opération. Quand je me suis réveillée de l'anesthésie, on m'a annoncé que le bébé était mort-né. Vous pouvez vous imaginer l'état dans lequel je me trouvais !...

Mme Taranto posa sa main sur son ventre, le visage soudain hagard. Puis elle reprit le fil de son récit :

— Quand j'ai découvert que mon fils était vivant, qu'il n'était pas mort comme on me l'avait raconté, j'ai été folle de joie. Oz est toute ma vie. Je ferais n'importe quoi pour lui. Donne-moi ma chance, Oz... S'il te plaît, je veux tellement être ta maman, mon ange.

Puis elle se tourna vers Kit et moi et nous regarda tour à tour droit dans les yeux avant de conclure :

— Peu importe s'il n'est pas comme les autres, si tous ces enfants ne sont pas comme les autres enfants... Ce sont *nos* enfants. Personne n'a le droit de nous priver de leur présence. Je vous en supplie, ne m'enlevez pas mon bébé ! Je suis la maman d'Oz. C'est quelque chose, quand même, même si nous vivons désormais dans un drôle de monde.

Silence dans la salle. Tous les yeux étaient fixés sur Anthea Taranto. Finalement, la voix de M^e Fitzgibbons retentit :

— Je n'ai pas d'autre question à poser à Mme Taranto. Merci beaucoup.

— Pas de question, Votre Honneur, déclara notre avocat.

Jeffrey n'interrogea pratiquement aucun des parents biologiques qui défilèrent dans le box des témoins au cours de la matinée. Ils venaient tous d'horizons différents mais, dans l'ensemble, ils étaient sympathiques. De braves gens. Le problème se posait en ces termes : pouvaient-ils élever des enfants aussi spéciaux, et vraiment garantir leur sécurité ?

Franchement, je pensais que non.

Jeffrey suggéra que le père de Max, M. Marshall, n'était peut-être pas mécontent de passer à la télévision. Il força les Chen, les parents de Peter et Wendy, à admettre qu'ils étaient en négociation avec des agences publicitaires. Il révéla qu'Oz, grâce aux bons soins de sa mère, avait déjà un imprésario à Hollywood.

La Cour leva la séance pour le déjeuner. Kit et moi en avons profité pour monter sur le toit du palais de justice. Main dans la main, sans parler, nous nous sommes recueillis en pensant aux enfants.

Lorsque l'audience reprit, ce fut par un coup de tonnerre.

Jeffrey Kussof se leva et se tourna vers les enfants :

— J'appelle Max Marshall à la barre des témoins.

Quand Max entendit son nom, son cœur se mit à battre à cent vingt pulsations minute, comme lorsqu'elle volait.

C'était à son tour de monter sur le gril. Cette petite blonde au gros ventre savait vous cuisiner sans vous laisser un instant de répit. L'ennui, avec Max, était que chaque minute de sa jeune vie était classée top secret. On le lui avait dit clairement : « Si tu parles, tu meurs. »

C'était clair comme de l'eau de roche.

Et maintenant, on lui demandait de jurer de dire la vérité, seulement la vérité, n'est-ce pas ? La vérité lui coûterait plus cher que ce qu'ils pouvaient tous se figurer. Elle connaissait des secrets qu'il ne fallait à aucun prix dévoiler.

Tu parles, tu meurs.

Tous les regards étaient rivés sur Max, qui se trouvait soudain sous les feux des projecteurs, et elle détestait ça.

— Max, vas-y, lui enjoignit son père biologique, un type sympa, quoiqu'un peu trop autoritaire. Vas-y. Tu vas gagner, ma chérie.

Ouais, c'est vrai, ne put s'empêcher de se dire Max. Tu peux dire la vérité, et mourir d'une mort atroce.

Sous l'empire de la peur, en se levant, bien malgré elle, Max battit légèrement des ailes et se souleva de terre.

— Ohhhhhhhh, murmura-t-on dans la salle d'audience comble.

Max esquissa une grimace d'excuse et replia ses ailes. Puis elle s'avança jusqu'au box. *Marche, Max, comporte-toi comme une fille normale.*

Une fois assise, elle leva les yeux sur les deux drapeaux qui décoraient le mur derrière le banc : le Stars & Stripes et les couleurs de l'État du Colorado, bandes alternées bleues et blanches et la grosse lettre C avec son rond jaune à l'intérieur. Sur le mur était inscrit également : IN GOD WE TRUST.

Qu'est-ce que cela signifiait exactement ? Pouvait-elle vraiment accorder sa confiance à Dieu ? Était-elle une enfant de Dieu ou... une créature fabriquée par l'Homme ?

Quand le moment fut venu de jurer sur la Bible, elle fut agitée d'un léger tremblement.

Tu parles, tu meurs. Ainsi que les cinq autres enfants. Et peut-être aussi Kit et Frannie.

— N'ayez pas peur, dit le juge Dwyer comme s'il lisait dans ses

pensées. Vous n'avez ici que des amis.

— Vous n'avez rien à craindre, renchérit Jeffrey Kussof. Racontez votre histoire, Max. Nous voulons l'entendre.

Max acquiesça d'un mouvement du menton, puis elle se pencha vers le micro planté devant elle.

C'était trop dur ! Elle avait envie de déplier ses ailes et de s'envoler.

Au lieu de quoi, elle s'apprêta à dire l'indicible.

Elle parla.

— J'ai conscience d'être seulement une très jeune fille, commença Max d'une voix presque chuchotante. Je ne sais pas grand-chose de la vie, parce que j'ai longtemps vécu emprisonnée comme un rat de laboratoire. Mais ce que je sais, je le sais pour de bon. Tout ce que je vais vous dire, c'est la vérité. J'étais là, vous comprenez.

Max observait Kit et Frannie à la dérobée. Cette dernière lui adressa un clin d'œil d'encouragement.

— Les gens là-bas commettaient des actes sadiques, vraiment horribles, dans ce labo que nous appelions « l'école », reprit-elle avec des intonations si ténues qu'on ne devait pas l'entendre au fond de la salle. On y piquait, je veux dire, on y assassinait des bébés. J'ai vu leurs cadavres. Regardez-moi. Regardez Matthew, le, Oz, Peter et Wendy. On n'est pas des êtres humains ? Eh bien, ces gens-là nous traitaient comme des cobayes. Pire que ça même. Il y a des lois qui protègent les animaux de laboratoire.

Max se tourna vers le juge Dwyer. Peut-être pourrait-il lui venir en aide ? Ses ailes bruissèrent légèrement dans son dos.

— On nous mettait aussi en vente. Des riches étaient prêts à payer des millions pour mener des expériences sur nous, pour voir comment nous fonctionnions... Des visiteurs venaient à l'école nous inspecter, nous faire passer des tests. Nous étions pour eux comme des objets. C'étaient eux qui nous avaient créés, non ? Alors, mon frère Matthew et moi, on a compris que leurs sales expériences ne s'arrêteraient jamais, et on s'est échappés. Évidemment, ils nous ont pris en chasse. Ceux-là mêmes qui prétendaient m'aimer m'ont tiré dessus en plein vol. Si Frannie et Kit ne nous avaient pas aidés, nous serions morts à l'heure qu'il est. Je n'exagère pas, n'est-ce pas, Frannie ?

— Pas du tout, confirma Frannie. Tu dis la vérité.

Matthew se trémoussa sur son banc et lança d'une voix vibrante :

— Mais on a gagné, hein, Max ? On s'est échappés. Les méchants ont été punis, ils ont brûlé. Il faut pas s'attaquer à nous, non, non, jamais plus !

Après cette tirade, l'agitation se propagea dans la salle et il fallut attendre plusieurs minutes pour que le calme revienne. Max continua :

— Essayez de comprendre. Nous ne pouvons nous soumettre aux mêmes contraintes que les autres enfants. On ne peut pas nous dire ce qu'il faut manger au petit déjeuner et comment formuler nos prières. Nous avons besoin de voler à notre guise, surtout la nuit. Comme vous

pouvez le constater de vos propres yeux, nous ne sommes pas exactement faits comme vous.

Le juge se penchait vers elle, les sourcils froncés, très attentif. Max lui en était reconnaissante. Pour la première fois, une lueur d'espoir s'allumait à son horizon. Elle était peut-être sur la bonne voie...

— Vous nous prenez pour des enfants, continua-t-elle, mais nous avons déjà une longue vie, une très longue vie de souffrance derrière nous...

Elle s'arrêta, la gorge nouée. Des larmes lui brûlaient les paupières.

— Nous aimons tant Kit et Frannie. Je sais qu'ils ne sont pas nos parents biologiques, mais c'est avec eux que nous voulons vivre. Nous avons découvert le bonheur avec eux, dans la maison du lac, où nous avons passé quatre mois merveilleux tous ensemble. On se serait cru au paradis. Cette maison est le seul endroit où nous nous sommes jamais sentis en sécurité. Le seul ! Je vous en prie, croyez-moi, le monde est pour nous un lieu semé de dangers. Tant de périls nous guettent ! Vous ne pouvez même pas vous imaginer. Nous avons tellement d'ennemis. Des gens qui veulent se servir de nous, nous étudier...

Max s'aperçut soudain que Peter et Wendy, serrés l'un contre l'autre, grelottaient d'émotion. Kit et Frannie avaient les larmes aux yeux, comme un certain nombre de personnes ici et là dans la salle. Même les Marshall avaient le regard humide. Alors, eux aussi la croyaient. Ils avaient compris. Enfin !

Spontanément, les gens se levèrent et se mirent à applaudir. Ils crièrent le nom de Max, puis celui des autres enfants.

— Merci, Max, conclut le juge Dwyer une fois la salle apaisée. Merci d'avoir dit la vérité, si pénible soit-elle. Vous pouvez retourner à votre place... La Cour ajourne l'audience. Je désire voir les parents, M. Brennan, le Dr O'Neill et leurs avocats, ainsi que l'avocate des enfants, M^e Watson. Dans mon bureau. Tout de suite !

La mère de Max lui sauta au cou :

— Max, il ne faut surtout pas que tu quittes cette salle ! Bien sûr que je me soucie de ta sécurité. Vous n'avez rien à craindre ici, ni toi ni les autres enfants. Je comprends tout à fait que vous ayez besoin d'être protégés. Votre père et moi devons aller voir le juge. Je crois qu'il a pris sa décision.

Max cacha mal son irritation. En dépit de ce qu'elle prétendait, Terry, sa mère biologique, n'avait pas la plus petite idée des dangers qu'ils couraient. Un peu plus loin, devant leurs propres parents, les jumeaux protestaient haut et fort :

— Laissez-nous, laissez-nous... Allez-vous-en !

Max se sentit soudain oppressée. Ses oreilles se mirent à bourdonner. *Tu parles, tu meurs. Tu parles, tu meurs.* Cette menace l'obsédait. Il fallait qu'elle sorte quelques minutes de cette salle pour se ressaisir. Tout ce bruit, cette foule qui se poussait du coude en grimaçant.

Max se rua en volant à moitié jusqu'à la sortie puis enfila le couloir à toute allure.

Arrivée devant les deux ascenseurs, elle jeta un regard par-dessus son épaule et vit Frannie et Kit qui s'employaient à retenir la foule. Elle entendait la voix de Frannie admonester :

— Les enfants ont besoin de se parler un peu. Il n'y a rien à craindre. Ils sont affolés. Mais il faut se fier à leur instinct.

L'instant d'après, Max perçut à travers le brouhaha en provenance de la salle un grand froissement d'ailes.

— Attends-nous, Max ! hurla Oz. Max, ne nous séparons pas !

Les enfants s'entassèrent dans l'ascenseur. Ils appuyèrent sur le bouton le plus haut.

Monter ! Monter ! Toujours plus haut !

Dès l'ouverture des portes, les enfants se ruèrent en avant. Max repéra tout de suite une inscription en rouge vif : Toit.

— Le toit ! Le toit ! entonnèrent les enfants. C'est génial !

— Et si on décampait ? vociféra Icare, fou de joie. Et si on allait jusqu'à la maison du lac ?

— Oui, oui, oui, la maison du lac !

— La maison du lac ! La maison du lac !

Malgré le soleil de plomb qui tombait sur le toit du palais de justice, une petite brise venait froisser les plumes de Max et des enfants. S'ils partaient vers le sud, ils bénéficieraient d'un vent arrière... Parfait.

— Chiche ! s'écria Ozymandias posé tout au bord du toit comme le Petit Prince devenu grand au bord de sa planète.

— Allons-y, renchérit Icare. C'est bien simple, si je ne suis pas avec vous, je ne peux pas voler.

— S'il te plaît, Max, s'il te plaît ! trépigna Wendy.

Soudain, du parvis du palais s'éleva une rumeur d'abord inaudible, mais ils distinguèrent bientôt ces mots :

— Allez ! Volez ! Volez ! Volez !

— C'est vrai, on devrait les laisser en plan avec leur justice bidon, approuva Oz d'un air sombre. Envolons-nous pour ne jamais revenir. Je ne plaisante pas, Max. C'est ce que me souffle mon instinct. Tu sais que j'ai raison. On ne survivra jamais si on nous sépare pour nous mettre chacun sous la garde d'une famille différente.

Max laissa échapper un soupir :

— Moi aussi j'aime la vie dans les bois, mais tu sais, je crains que l'hiver ne soit bientôt au rendez-vous.

— On piquera des couvertures et de la soupe en boîte, suggéra Matthew.

Max ne put s'empêcher de rire :

— D'accord, mais on aime aussi les lits douilllets, les pizzas et les DVD...

Matthew esquissa une moue contrite.

— Allez, ne fais pas cette tête, lui dit-elle. Au moins tu resteras avec moi.

— Pour eux, on n'est guère que des objets, observa Oz. Ils veulent diriger nos vies. Ils s'estiment supérieurs à nous, supérieurs aux

animaux, aux plantes, aux oiseaux...

— Peut-être, approuva Max. Mais si nous sommes aujourd'hui ici, parmi ces gens, c'est que nous l'avons voulu. Tu te rappelles, tu ne rêvais que de ça... voir le monde. Ce rêve a failli nous coûter la vie. Alors, peut-être devrions-nous essayer de suivre leurs instructions. Du moins pour le moment.

— Si tu veux, mais devine ce qu'ils veulent que nous fassions, dit Oz. Écoute-les donc là en bas, Max. Que disent-ils, à ton avis ?

La rumeur enflait puis reflétait comme une vague toujours renouvelée.

— Allez ! Volez ! Volez ! Volez ! psalmodiait la foule sur le parvis.

Max mit ses mains en porte-voix autour de sa bouche et cria :

— D'accord ! D'accord !

Les gens se pressaient de plus en plus nombreux sur l'allée et les pelouses devant le palais, inondant la rue déjà encombrée de véhicules à l'arrêt. Des centaines d'objectifs de caméras et d'appareils photo étaient braqués vers le ciel.

D'un seul coup, les ailes des enfants se relevèrent comme d'elles-mêmes au-dessus de leur tête dans un geste d'une grâce merveilleuse.

Lorsque, au signal de Max et d'Oz, ils plièrent les genoux, se penchèrent en avant et s'élancèrent dans les airs, la foule en contrebas se tut.

Sans la moindre hésitation, les enfants battirent leurs grandes ailes et se laissèrent porter par un courant d'air chaud. Ils s'élevèrent au-dessus des grappes de visages levés vers eux, au-dessus du parvis, au-dessus du dédale des rues. De plus en plus haut.

Max fit l'inventaire des points de repère qui ponctuaient le paysage : la bibliothèque municipale, le musée des beaux-arts, le Pepsi Center, le parc d'attractions Six Flags, le dôme du Capitole de Denver et, surtout, les majestueux contreforts des Rocheuses dans le lointain. Ils filaient dans un ciel bleu marine, sans un nuage.

Ils n'arrêtèrent pas de gazouiller tout du long, de sorte que le jeune Icare puisse constamment savoir quelle était leur position.

— À la maison du lac ! Allons-y ! Allons-y ! Vite ! Vite ! s'égosillait Matthew.

Max tendait le bout de ses doigts, puis ramenait l'air en arrière dans un mouvement de brasse. Un peu comme si elle ramait. C'était tellement formidable de voler. Et si facile... Au bout d'un moment, une fois le rythme pris, elle flotta dans un complet bonheur, son corps superbe s'élevant dans les rayons dorés du soleil.

— Suivez-moi ! Ne me perdez pas ! criait-elle aux autres qui voltigeaient dans son sillage. Toi aussi, Ic !

— Hé ! C'est pas parce que je suis un drôle d'oiseau que je vais me brûler les ailes ! se récria Icare, une boutade qui ne manquait jamais

de faire rire ses camarades.

Max vira sur son aile droite, aussitôt imitée par le reste de la formation. Puis, hop, sur l'aile gauche... et ainsi de suite afin de décrire une large courbe autour de l'imposante bâtisse du Capitole. Comme les autres s'étaient rapprochés de Max, la petite tribu volait, pour ainsi dire, aile à aile.

Avec un sourire, Max leur indiqua du menton les rues en contrebas où la foule des badauds continuait à grossir. Ils agitaient les bras, encourageant la nuée d'enfants à voler toujours plus loin, toujours plus haut.

Et Max, elle, devinait ce qui trottait dans leur tête à tous, quel rêve ils caressaient : « Nous aimerions tellement voler. Oh, que nous aimerions voler comme vous ! »

Max se trompait. Tous ne rêvaient pas de voler... Et, surtout, tout le monde ne souhaitait pas voir voler les enfants oiseaux.

Un tireur d'élite, un dénommé Marco Vincenti, se tenait accroupi derrière un tas de planches sur la terrasse d'un immeuble en construction. Il considérait ces enfants comme des monstres. Pour lui, des créatures aussi fantastiques ne pouvaient être que des démons.

Il attendait avec impatience de recevoir, dans ses oreillettes, l'ordre de tirer. Avec une lenteur calculée, il chercha leurs visages dans le viseur de son fusil à lunette. Il les voyait avec une netteté incroyable. Comme attiré par un aimant, son fusil semblait se pointer de lui-même vers la grande blonde. Sans doute la chef. À moins que le chef ne soit ce beau garçon sûr de lui qu'ils appelaient d'un nom barbare... Ozymandias.

À cet instant, il entendit résonner son nom, très fort : Marco !

— Marco, vous êtes là ? Marco ?

— Oui, je suis là, dit-il dans le micro-cravate.

Bien sûr qu'il était là, quelle question !

— Vous pouvez en abattre un tout de suite ?

— Lequel ? C'est à vous de me le dire.

— Et si je vous dis... Tous ?

— Pas de problème non plus. Maintenant, ce serait le bon moment. Il n'y a pas un souffle d'air.

Silence. Marco Vincenti pressa légèrement sur la détente. Il était fin prêt.

— Bon, baissez votre fusil, reprit la voix. Ça ira comme ça. C'était juste un exercice. Ces enfants sont porteurs de grandes promesses pour l'avenir. Je vous en prie, quittez Denver dès que possible. Vous serez rémunéré en conséquence, ne vous inquiétez pas. Comme d'habitude, Marco, c'est agréable de travailler avec un professionnel. On vous rappellera.

— Le plaisir est partagé, répliqua le tueur.

Dès que la ligne fut coupée, il pointa son viseur sur l'œil gauche de Max, puis sur son œil droit, et finalement sur l'espace entre ses sourcils. Et murmura :

— À bientôt, ma jolie. On se reverra plus tard, les enfants !

Prise d'un brusque vertige à la pensée que nous allions peut-être perdre notre procès, je crus que j'allais m'évanouir. Tout tournait autour de moi, les visages, les boiseries couleur miel, le mobilier du bureau du juge. Après la chaleur qui régnait dans la salle d'audience, il me semblait qu'il faisait un froid polaire dans cette pièce où la climatisation devait tourner à fond.

Je venais de m'affaïsser dans un gros fauteuil en cuir marron qui avait l'air de me tendre les bras lorsque Kit entra dans la pièce et me chercha des yeux parmi les parents et les avocats. Il vint s'asseoir sur une chaise à côté de moi et me prit la main. Peu après, le juge Dwyer et la greffière firent leur apparition.

— Je vous ai convoqués, commença le juge sans préambule, parce que je tenais à vous faire connaître à l'avance ma décision, de façon que vous puissiez en avertir personnellement les enfants.

Je ne respirais plus. Écrasant la main de Kit, je levai vers lui des yeux désespérés. Il se pencha pour déposer un baiser sur mes cheveux. Un peu réconfortée, je me concentrai de nouveau sur le juge qui était en train d'évoquer le laboratoire clandestin que les enfants appelaient l'école.

— J'ai lu les rapports sur les événements qui se sont déroulés dans cette école d'un genre particulier. Ces horreurs se passent de description, toute mon âme se révolte devant ces... ces expériences. Même s'il s'agissait de lapins ou de chimpanzés, j'aurais trouvé dans notre jurisprudence un arrêt me permettant de condamner la vivisection dans des conditions d'une aussi grande cruauté. Mais dans l'affaire qui nous concerne, c'est sur des enfants que l'on a commis ces crimes. Jamais dans l'histoire ne s'est produite une pareille tragédie.

Il se tut alors qu'un sanglot déchirant les faisait tous tressaillir : Anthea Taranto, la mère naturelle d'Ozymandias, était en larmes. J'entendis plusieurs autres personnes se moucher autour de moi.

Le juge reprit :

— Aujourd'hui, les criminels qui se sont rendus coupables de ces actes contre nature sont soit en prison, soit rayés de ce monde. Maintenant, mon premier souci, comprenez-vous, est le bien-être des enfants.

Le juge ôta ses lunettes comme pour appuyer ses paroles :

— Voici quelle est ma décision... Les requérants, le Dr O'Neill et M. Brennan, se sont fixé comme objectif de démontrer que la garde de

ces mineurs par leurs parents naturels nuit à leur bonheur. Ils spécifient que les enfants ne seront ni heureux ni en sécurité auprès de leurs parents biologiques. Cette opinion semble partagée par les enfants eux-mêmes. C'est important aux yeux de cette Cour. D'un autre côté, le Dr O'Neill et M. Brennan n'ont pas présenté assez de preuves quant à leur capacité à être de bons parents, à favoriser l'épanouissement de ces enfants. Aussi dois-je statuer que ceux-ci demeureront chez leurs parents naturels...

Je retins un cri de désespoir tandis que des larmes me brûlaient les joues.

— Cependant, continua le juge, ce verdict est temporaire. La loi m'autorise à fixer une deuxième audience à une date ultérieure. Si, comme le présume le Dr O'Neill, les enfants sont malheureux dans leur famille naturelle, je reviendrai sur ma décision. Docteur, monsieur Brennan, c'est à regret, croyez-moi. Je sais que vous aimez ces enfants comme s'ils étaient les vôtres.

Un huissier vint remettre un message au juge. Ce dernier chaussa ses lunettes, parcourut la feuille des yeux, puis fit quelque chose d'inattendu : il nous adressa un large sourire.

— Messieurs et mesdames Stern, Chen, Marshall, et vous, madame Taranto, les enfants viennent de rentrer d'un petit tour autour du Capitole et vous attendent dans la salle numéro 7. Vous pouvez les ramener à la maison.

II

Leçons de vol

L'hôpital, chambre du bonheur B

Charlotte Donahue – vingt-trois ans – se crispa à l'instant où le casque en inox lui serra la tête. *Comme une astronaute*, se dit-elle. *Tout ce qui m'arrive est déjà tellement extraordinaire.*

Les bruits de la salle s'évanouirent dès qu'elle eut les écouteurs collés aux oreilles. Aussi fut-elle étonnée d'entendre une voix qui semblait lui parvenir de l'intérieur d'elle-même.

— Ici le docteur Kane. S'il vous plaît, Charlotte, ne luttez pas contre les effets de l'anesthésie. Vous êtes bien ? Vous avez besoin de quelque chose ? Il est essentiel que vous soyez très confortable.

Charlotte se sentait de plus en plus bizarre, mais ce n'était pas vraiment désagréable. Elle avait l'impression de flotter, comme si elle reposait sur un coussin d'air, mais son esprit restait tout à fait alerte.

— Oui, je crois que oui, je suis bien...

— Sentez-vous quelque chose ? questionna le médecin en enfonçant une longue aiguille dans le bas du dos de la jeune femme.

— Non, rien du tout.

Elle fut alors prise d'un fou rire. Comment avait-elle pu avoir aussi peur de l'hôpital et des hommes en blanc ? Elle était tout à fait rassurée. Ce qui lui arrivait était fabuleux, et délicieux.

Soudain, Charlotte huma une odeur de brise marine. Comment était-ce possible ? D'où soufflait-elle ? Puis elle entendit des cris de mouette. Des mouettes ! L'instant d'après surgissait devant elle la masse imposante d'un paquebot d'une blancheur étincelante. Le *SS-Nautica*. Elle allait décidément de surprise en surprise, se dit-elle en baissant les yeux sur son propre corps. Elle qui avait dans la vie quelques kilos à perdre avait à présent un corps de sirène moulé dans une robe de soie rouge. Les hauts talons de ses fines sandales cliquetaient sur les planches du pont.

Au bout de celui-ci, un steward blond, casquette et costume blancs, l'attendait avec une coupe de champagne.

— Mademoiselle Donahue, c'est un honneur, lui dit-il.

Il savait même comment elle s'appelait !

Le clin d'œil qu'il lui adressa la laissa cependant indifférente : elle avait déjà l'esprit, et les yeux, ailleurs. Le capitaine, tout de blanc vêtu lui aussi, mais plus beau et plus élégant que le steward, se tenait sur la

passerelle de navigation. Et voilà qu'il se penchait légèrement pour mieux l'observer. Charlotte soutint le regard de ses yeux bleu azur. D'exquis picotements la parcoururent. Puis, soudain, la voix du Dr Kane résonna de nouveau dans son cerveau.

Gâcheur !

— Vous m'entendez toujours, Charlotte ?

Quelque part sur le pont un orchestre reggae avait attaqué un air qu'elle adorait. « Mockingbird ». En plus ils le jouaient bien, style Bob Marley avec une pincée de Jimmy Cliff.

— Mademoiselle Donahue ?

— Allez-vous-en, docteur, dit-elle en buvant une gorgée de champagne. Je n'ai besoin de rien, je vous assure. Laissez-moi en profiter un peu.

— Que buvez-vous ?

— Du champagne aux fruits de la passion.

La boisson était à la fois sucrée et pétillante. La tête lui tournait déjà un peu. Le rythme endiablé des percussions avait pris possession d'elle. Elle mourait d'envie de danser... de danser avec le capitaine !

— Charlotte, marchez jusqu'au bastingage et regardez en bas. Vous me verrez dans la foule. Faites-moi un signe de la main.

Charlotte obtempéra. Sur le quai était rassemblée une foule animée constituée d'amis et de parents venus souhaiter bon voyage aux passagers. Il était là ! C'était lui ! Le très beau et très glacial Dr Kane. Il la regardait.

— Au revoir ! hurla-t-elle en levant la main et en riant aux éclats.

Elle riait, riait, riait. Des nuages de confettis roses et bleu pâle obscurcissaient la lumière. Le paquebot s'ébranla. La cheminée émit trois grondements sourds.

— Au revoir ! cria-t-elle gaiement.

Le bon docteur murmura en remuant à peine les lèvres :

— Bon voyage, Charlotte. C'est triste de mourir si jeune. Pour te consoler, dis-toi que tu aides quelqu'un... quelqu'un de beaucoup plus important que toi.

Ethan Kane cessa de parler à la grosse fille. Il n'avait pas de temps à perdre.

Le chirurgien avait des nerfs d'acier et des mains d'argent. Il se servait d'un appareil d'électrochirurgie plutôt que du classique scalpel. L'extrémité de l'électrode devint bleutée et laissa échapper un sifflement mouillé au moment où il pratiqua une première incision de trois millimètres de profondeur d'une épaule à l'autre.

La ligne de sang rouge vira instantanément au noir en dégageant un mince filet de fumée et une odeur de cochon grillé. L'incision suivante suivit une ligne perpendiculaire médiane à la première, formant un T de la gorge au pubis comme tracé au feutre fin. La troisième plongea plus profondément dans les chairs. Il enfonça ses mains dans la blessure. Des pinces bipolaires assurant la fermeture des artères, le Dr Kane s'efforça, avec lenteur et minutie, de détacher tous les tissus susceptibles de maintenir les organes en place, et donc d'empêcher leur déplacement.

Dix-huit minutes plus tard, les organes flottaient sans attaches à l'intérieur de la cavité béante, leur irrigation en sang garantie par un système de pontage. Le cœur battait encore à soixante pulsations par minute.

Soudain, un bourdonnement sourd s'éleva dans la pièce tandis qu'un appareil en inox, semblable à une gigantesque cuillère à glace, glissait sur des rails accrochés au plafond. La technicienne abaissa à la main l'appareil qu'elle positionna au-dessus de l'abdomen.

Un air de reggae s'échappait du casque que Charlotte avait encore sur la tête.

— J'ai besoin de riz, de poisson salé et de rhum, chantonna le Dr Kane tout en travaillant.

Quelques minutes plus tard, il faisait un pas en arrière pour contempler son œuvre.

— Bien. C'est fini.

L'anesthésiste jeta un coup d'œil à l'écran au-dessus de leur tête où clignotaient des images du *SS-Nautica*.

— On lui laisse encore quelques minutes pour profiter de la vie ?

— Vous êtes un sentimental, lui lança Kane. Ce n'est pas la peine. Mon temps est plus précieux que le sien. Coupez-la.

Avec un haussement d'épaules, l'anesthésiste débrancha le casque de Charlotte.

— Merci, dit Kane. Au fond, je n'aime pas tellement le reggae.

Il appuya sur un interrupteur, et les pinces bipolaires tranchèrent les artères ; un flot de sang s'écoula dans les gros tubes en plastique et se déversa dans une lessiveuse en inox. Les organes, jusqu'ici roses, virèrent au gris. Les courbes sur les moniteurs devinrent démentes, puis s'aplatirent peu à peu pour ne plus être que des droites tandis que les machines émettaient un bruit aigu.

— Très bien, maintenant, reprit le Dr Kane en s'adressant à son équipe, on la vide.

L'énorme cuillère à glace se plaqua contre l'abdomen du cadavre et souleva les organes d'un seul morceau.

Charlotte avait été « vidée » aussi efficacement qu'une huître, le mets préféré du Dr Kane. Peut-être irait-il en manger ce soir, d'ailleurs, avec son épouse, dans un des petits bistrots qu'il affectionnait dans les environs de Washington.

Quelque part dans le Colorado

Encore un jour d'école, se dit Max en son for intérieur. Restait à espérer que ce fût une bonne école. Non, une superbonne école ! Et le début d'une nouvelle vie.

La sonnerie stridente qui annonçait la récréation lui vrilla les tympans. Elle venait d'écouter un intéressant exposé sur des espèces d'animaux en voie de disparition dans le Colorado : le chien de prairie à queue noire, le papillon *hop blue*, le faucon pèlerin, le balbuzard pêcheur. C'était son onzième jour de classe, et elle s'efforçait de ne donner son maximum en rien, pour ne pas paraître trop intelligente...

Agrippant son sac en bandoulière sous sa chaise, elle y fourra en vitesse ses affaires et se leva pour rejoindre le flot d'élèves qui évacuait la salle de cours en compagnie du labrador de leur professeur ; elle amenait toujours son chien en classe.

Au moment où elle approchait de la sortie, un hurlement en provenance de la cour lui glaça le sang. Elle pivota aussitôt sur ses talons pour se ruer vers la fenêtre. Matthew ! C'était la voix de son frère ! Il avait des ennuis ! Autour d'elle, aucun de ses camarades de classe n'avait entendu quoi que ce soit. Pas étonnant, ils n'avaient pas l'ouïe aussi fine qu'elle.

À l'autre bout de la cour, elle distingua un éclair métallique et une vapeur jaune. Elle comprit tout de suite ce qui se passait. Les imbéciles, ils essayaient de taguer les ailes de Matthew ! C'était la troisième fois depuis leur arrivée dans cette école qu'il se faisait attaquer par une bande.

— Hé ! hurla-t-elle. Arrêtez ! Arrêtez tout de suite !

Elle tambourina du poing au carreau, mais aucun des garçons ne leva la tête. Qu'elle était bête ! Ils ne pouvaient pas l'entendre ! Max sortit en trombe de la salle et dévala les escaliers – elle s'interdisait de voler dans l'enceinte de l'école.

Avec leurs fringues à la mode et leurs Nike, Reebok et Adidas, ils jouaient les durs, les cinq garçons de troisième, avec le petit Matthew – il n'avait que neuf ans – qu'ils avaient coincé contre le grillage. Grimaçant de haine et de colère, ils le couvraient d'injures : « bête de foire » ; « freak » ; « oiseau de mauvais augure » ; « on va te voler dans les plumes ».

Le plus costaud des cinq, un gros dont on voyait la raie des fesses au-dessus de son baggy, retenait Matthew par les bras pour permettre à l'un de ses acolytes de diriger vers lui sa bombe rouge.

C'est Max qui vit rouge en entendant le cliquetis de la bille de métal dans la bombe et en sentant l'odeur âcre du fixateur.

— Stop ! Arrêtez ! Bande de cloportes ! hurla-t-elle à tue-tête.

Les ados, un instant interloqués, desserrèrent les rangs pour se tourner vers elle. Matthew en profita pour s'échapper, mais il n'avait pas fait trois pas qu'il tomba de tout son long, les ailes et les jambes de pantalon engluées de peinture.

— Je suis là, lui dit Max en prenant son petit frère dans ses bras.

La trêve était rompue. Les bombes recommencèrent à grésiller.

— Qui t'appelles des cloportes, espèce de dinde ? s'écria le meneur de la bande.

Max connaissait ce garçon de réputation. Il roulait des mécaniques parce qu'il était le fils d'un ancien joueur de foot qui avait fait partie des Denver Broncos.

— Tu veux te battre ? Je suis prêt ! continua-t-il.

— Tu t'appelles comment, Ducon ? dit-elle.

— Elle sait pas qui j'suis ! s'exclama-t-il en regardant ses copains. Bryce Doulin, t'as pas entendu parler, peut-être, ma poule ? Tout le monde me connaît ici.

— Et toi tu sais pas à qui t'as affaire, riposta Max. Toi et ta bande de connards décérébrés. Vous ne perdez rien pour attendre.

Doulin s'avança d'un air menaçant. Elle lui mit les mains autour du cou. Il la repoussa en vain de toutes ses forces en glapissant un :

— Lâche-moi !

Les mains de Max l'enserraient aussi impitoyablement que des tenailles. Les yeux lui sortaient de la tête. La bombe de peinture tomba de sa main.

Ce qu'ils avaient fait à Matthew était impardonnable. Un crime de haine. Comment rétorquer ? En le peignant de la tête aux pieds ? Mais ne risquait-elle pas de se retrouver alors accusée de l'avoir maltraité ?

Elle desserra l'étreinte de ses doigts et jeta Doulin loin d'elle comme s'il n'était qu'une poupée de chiffon. Il trébucha en arrière, puis tomba sur les fesses. Ses copains le contemplèrent bouche bée. Bryce Doulin poussé par une fille !

Max ramassa la bombe, l'écrabouilla dans son poing comme un vulgaire gobelet en carton, et fixa dans les yeux et tour à tour chaque garçon, puis de nouveau Doulin.

— Matthew aurait pu se défendre aussi bien que moi, tu sais. S'il s'est abstenu, c'est parce qu'il est trop gentil. Alors ne vous avisez plus de l'embêter, jamais plus, vous m'entendez ?

La petite bande s'éloigna à reculons en marmonnant des mots

incompréhensibles. Max leur trouva soudain des têtes comiques. Mais pourquoi ont-ils en eux tant de haine ? se demanda-t-elle. D'où ça leur vient ? Elle ne comprendrait décidément jamais les humains.

Peut-être était-ce une bonne chose.

Une semaine après l'incident qui avait mis Max aux prises avec la bande de voyous de l'école, un samedi matin, chez les Marshall, Max entendit soudain des hurlements en provenance du premier étage. Elle se tourna aussitôt vers son frère Matthew, absorbé par son jeu vidéo.

— Il vaut mieux monter voir ce qui se passe, lui dit-elle. Viens, Matty. Laisse donc tomber ce jeu idiot !

— D'accord. Je suis pas sourd.

Ils volèrent jusqu'à l'étage puis, tout au bout du couloir, jusqu'à la chambre de leurs parents.

Leur mère naturelle, Terry, en tenue de ménage – fichu sur la tête, jean et tee-shirt – se tenait devant la porte, haletante, une main pressée sur son cœur.

— Il est entré quand j'ai entrouvert la fenêtre pour aérer, les informa-t-elle. Il va casser tous mes bibelots. Tu peux m'aider, Max ? Je ne veux pas lui faire de mal.

Max entrouvrit la porte. Une tourterelle tournoyait dans la pièce, affolée, s'obstinant à se jeter contre le carreau de la fenêtre.

— Pauvre petite, n'aie pas peur, tu n'as rien à craindre, murmura Max en entrant doucement dans la pièce, son frère sur les talons.

Derrière eux s'éleva une voix plaintive :

— Tu peux la faire partir ? demanda Terry.

— Ne t'inquiète pas. On s'en occupe, maman. On va lui parler.

Ils appelaient Terry « maman » moins par affection que par commodité. Une fois la porte refermée, Matthew regarda sa sœur en ouvrant de grands yeux :

— On va parler à la tourterelle ? Qu'est-ce qu'on va lui raconter ? On n'a qu'à essayer de l'attraper.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Elle panique déjà assez comme ça.

Max ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon, mais la tourterelle, aveuglée par la terreur, continua son manège désespéré. Pauvre petite bête. Elle était si jolie, avec son plumage gris pâle, sa longue queue bordée de blanc et ses frêles pattes roses.

— Assieds-toi à côté de moi, ordonna Max à son frère. Tiens, juste à côté de la porte, et ne bouge pas !

Matthew obtint sans conviction.

— Alors ? fit-il.

— On va lui parler. D'abord, tu sais pourquoi on appelle cette

espèce « triste »... tourterelle triste ?

— À cause de son coloris.

— Non, de son chant... ouh-aye-ou-wou.

— Ouh-aye-ou-wou ? répéta Matthew en s'esclaffant.

— C'est ça, Matty, allons-y.

Et en chœur, ils entonnèrent :

— Ouh-aye-ou-wou. Ouh-aye-ou-wou. Ouh-aye-ou-wou...

Au bout d'un instant, l'oiseau cessa de se projeter contre la fenêtre.

— Ouh-aye-ou-wou, continuèrent à roucouler Max et Matthew.

— Allez, tu vas y arriver.

— Regarde, la porte-fenêtre est grande ouverte, vas-y, c'est facile.

— Ouh-aye-ou-wou.

— Elle se fait du souci pour ses petits, dit Max. Ouh-aye-ou-wou.

— Ouh-aye-ou-wou.

Tout d'un coup, sans un merci, la tourterelle s'envola dans le jardin. Ils la virent survoler à tire-d'aile l'étang puis disparaître dans le bouquet de sapins.

Lorsque « maman » Marshall osa entrer, elle trouva le frère et la sœur assis par terre, se chuchotant des « Ouh-aye-ou-wou ».

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? s'exclama-t-elle. Vous êtes vraiment très bizarres, vous savez.

Frannie vous avait prévenus, songea Max.

Après le procès, je retrouvai mon coin perdu du Colorado tandis que Kit rentrait à Washington. Ce n'était pas une rupture, mais nous avions besoin de nous faire chacun à l'idée que nous avions perdu la garde des enfants. Et puis Kit disait que sa vie était dans la capitale, du moins pour le moment, tout en me promettant de venir me voir souvent, le plus souvent possible.

Nous nous téléphonions tous les jours, surtout au début, et communiquions par e-mail, mais il ne vint jamais me voir. Pauvre Kit, il était comme moi, morose, abattu. Ce n'était pas très glorieux, mais compréhensible, humain.

Ma vie reprit son cours, inchangée en dehors d'un chagrin supplémentaire : ma chère amie Jessie avait disparu corps et âme. Personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Je me souviens d'un dimanche après-midi. J'avais les mains couvertes de sang jusqu'aux poignets. La routine dans ma clinique vétérinaire. Autour de moi, dans mon petit bloc opératoire, à portée de main, des compresses, des bâtonnets en bois, des centaines de flacons remplis de pilules blanches. Au mur, une seule image : une photo de moi le jour du gala de bienfaisance de la SPA de Boulder.

Un sandwich au thon attendait à moitié mangé sur la paillasse à côté de l'évier où je l'avais abandonné un peu plus tôt, quand une dizaine de chats errants prêts à être « opérés », autrement dit à être stérilisés, m'avaient été confiés par une dame de la SPA.

Heureusement, je commençais à entrevoir le bout de cette corvée.

J'étais en train de recoudre le ventre de ma neuvième patiente, lorsque, soudain, il me sembla que tous les démons de l'enfer se déchaînaient.

Sirène hurlante, une voiture de police s'était garée devant ma porte. Ah non ! Ce n'était vraiment pas le moment de m'apporter un cerf ou un cheval à opérer d'une fracture ! Les flics n'avaient qu'à empêcher les gens de rouler trop vite sur les chemins de campagne et à travers bois !

— J'arrive, j'arrive ! Arrêtez de nous casser les oreilles ! dis-je en faisant un nœud au dernier point de suture.

Le zoopital – que l'on venait de finir de reconstruire –, ma clinique vétérinaire, est un modeste bâtiment cubique en verre et en bois construit au bord de la route, à la sortie du carrefour de Bear Bluff. La caserne des troopers, nos gendarmes du Colorado, se trouvant à moins de trois kilomètres, au fil des années, ces messieurs m'ont déposé pas mal de bestioles, perdues ou victimes d'un « accident de la route ».

À la vue du gyrophare qui tournait encore, mon cœur se serra néanmoins. Et si c'était à propos de Jessie ? Blake, un ancien joueur de foot, portait une bête blessée enveloppée dans un sac de couchage maculé de sang. Ouf ! Au moins il ne s'agissait pas de Jessie.

Puis je remarquai à l'arrière du véhicule deux adolescents en chemise à carreaux. Un blond et un rouquin : cheveux longs et sales, visages fermés, l'air hargneux. Sans doute les responsables de « l'accident ». Des chasseurs en herbe. Ah, que je haïssais la chasse et les chasseurs !

Blake faisait une tête d'enterrement. Il faut dire qu'il a un faible pour moi, mais que j'ai toujours refusé de sortir avec lui. Je me réserve pour Kit !

— J'espère que vous allez pouvoir le sauver, commença-t-il sans un sourire.

Je fixai le chapelet de gouttes écarlates qu'il laissait dans son sillage sur la terre battue de mon petit parking.

— Pas de nouvelles de Jessie ? lançai-je en ouvrant la porte en verre pour le laisser entrer.

— Aucune.

Dans le chenil, le labrador noir que l'on m'avait confié pour que je lui détarte les crocs nous les montra en grognant. Du coup, le basset, son voisin, qui avait des problèmes de transit intestinal, un chien de berger trouvé et même Pip, mon petit terrier, se mirent à aboyer comme des fous.

Tout ce vacarme déranga le blessé qui se mit à gigoter dans les bras de Blake.

— Vos gueules, les chiens ! hurlai-je.

Je précédai Blake dans la salle d'opération. Le petit chien trouvé qui dormait sur le large rebord de la fenêtre ne broncha pas. J'entrepris d'ouvrir délicatement le sac de couchage. Qu'allais-je y trouver ? Quel animal en bouillie ? Chien, chat, raton laveur... Je poussai un petit cri de surprise lorsque je me trouvai nez à nez avec

un oiseau gigantesque : il devait bien mesurer un mètre quarante et peser onze kilos.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Blake.

— Un condor de Californie. *Gymnogyps californianus*. Je n'en ai jamais vu ailleurs qu'à la télévision. Il n'y en a pas dans le Colorado, du moins il n'y en a plus depuis deux cents ans. D'où peut-il bien sortir ?

— Il a vraiment une drôle de touche.

Je contemplai la tête chauve de la taille d'une grosse mangue, le bec long et recourbé semé de barbillons roses. Une touffe de plumes noires et raides barrait son front et son cou émergeait d'un jabot de fines plumes noires qui drapaient le reste de son corps, le faisant ressembler à un vieillard revêtu du bas d'un costume de gorille.

— C'est une espèce très rare. Il n'y en a plus que cent soixante spécimens dans le monde, dont seulement soixante à l'état sauvage.

— Soixante seulement ?

— Oh, cette espèce a failli disparaître en raison de la chasse, de la destruction des habitats et de la pollution. Au début des années 80, le gouvernement a décidé d'en mettre en captivité pour leur survie et leur reproduction. Ensuite, ils les relâchaient.

Je repérai alors un marquage orange sur son aile valide. Cet oiseau appartenait à une colonie des Vermillion Cliffs, au nord de l'Arizona, à quelque cinq cents kilomètres d'ici. Un saut de puce pour un condor qui peut planer pendant des heures sans battre une fois des ailes et dont le vol atteint facilement les 90 km/h.

Sauf que la merveille de la nature que j'avais sous les yeux n'allait peut-être jamais pouvoir reprendre la voie des airs. La balle du chasseur lui avait déchiré l'aile au niveau des rémiges.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, l'oiseau émit un sifflement rauque.

— Du calme, l'ami, lui dis-je.

Puis, à l'adresse de Blake :

— On va faire ce qu'on peut, James. Il a perdu pas mal de sang. Je ne sais pas s'il pourra de nouveau voler.

Blake soupira :

— Je vais emmener ces deux petits voyous au poste et voir ce que je peux leur coller.

— Ça vaut au moins quinze ans.

— Vous avez décidément le cœur tendre, Frannie, répliqua-t-il en me gratifiant enfin d'un bon sourire. Je repasserai vous voir... le voir tout à l'heure.

— Je ne bouge pas... À tout à l'heure.

Il s'éloigna sur ses longues jambes. Mais je l'avais déjà oublié. Je me nettoyai les mains soigneusement avec un bactéricide. Le boulot

était la seule chose depuis le procès qui me permettait de tenir le coup et de ne pas m'effondrer.

Mes nerfs commençaient à craquer.

Opérer un oiseau aussi rare que ce condor revenait à soutenir une gageure. En plus, je n'avais pas d'assistant. Les chiens menant toujours un tapage insupportable dans leur chenil, je mis la radio à fond. Je comptais sur les vertus apaisantes de la musique.

Je braquai dans l'œil du condor le faisceau de ma petite lampe de poche. Sa pupille ne se rétracta pas. Son état s'aggravait de seconde en seconde.

— Allez, mon vieux, tu ne vas pas me laisser tomber. Sois gentil...

J'attachai un masque à son bec, puis lui fis passer du gaz anesthésiant pour l'assommer un bon coup.

Une fois qu'il fut plongé dans un endormissement profond, je lui enlevai le reste de l'étoffe qui le recouvrait encore pour l'examiner. Tout doucement, je dépliai son aile blessée. C'était bien ce que je craignais. Une fracture ouverte. J'écartai les plumes de la blessure. L'os avait percé la peau. Pire, la plaie commençait à virer au vert.

Quel gâchis !

J'espérais pouvoir au moins lui sauver la vie. D'un autre côté, s'il devait rester inapte au vol, il serait condamné à moisir dans une cage.

La voix de Mercy Gray me soutenait tandis que je fourrageais dans mes tiroirs pour rassembler mes instruments chirurgicaux. Réduire une fracture chez un oiseau est une opération d'autant plus délicate que leurs os sont creux et que l'on ne peut donc pas se servir de broches. Mais, comme j'avais déjà vu pas mal de cas comme celui-ci, j'avais fini par mettre au point mon propre procédé et, franchement, il ne marchait pas si mal.

J'étais le plus à plat possible chaque os de l'aile, puis entrepris de glisser un minuscule tube dans la fracture, ce qui nécessite un œil de lynx et une dextérité manuelle hors pair. Je retins ma respiration en passant le tube à travers l'os brisé pour le faire remonter jusqu'au point de rupture.

Il n'y a pas beaucoup de chair sur une aile d'oiseau. Je découpai ce qui avait été gagné par l'infection et arrosai le tout d'une giclée de solution antiseptique avant de suturer la plaie béante en me félicitant intérieurement. Du bon boulot, *dottorressa* !

Après avoir replié l'aile du condor dans sa position naturelle, je m'attaquai au pansement. J'appliquai un bandage de 8 autour de l'aile en le passant autour du corps afin de l'immobiliser. De cette manière,

s'il lui prenait l'envie de déployer son aile, il ne ferait que resserrer l'étau du bandage.

Une fois mon gros malade à plumes proprement emmailloté, je l'emportai dans la petite pièce qui me servait de remise à médicaments. Il y serait tranquille, loin du chœur des aboyeurs. La cage qui s'y trouvait était grande, un vrai quatre étoiles pour un oiseau qui avait sûrement été élevé en captivité.

Je couvris la cage d'une couverture et éteignis le plafonnier.

— Bonsoir, mon bonhomme. Dors bien, dis-je avant de refermer la porte.

Pendant les deux heures que j'avais passées penchée sur la fracture du condor, j'avais lutté contre un malaise indéfinissable. À présent, il me prenait à la gorge. Les enfants... Je ne les verrai plus... Ils avaient été confiés à d'autres personnes...

Max, Ozymandias, Matthew, Peter et Wendy, et le charmant Icare... Je me remémorai leurs adorables visages. Ils me manquaient tellement...

— Frannie, si tu es là, prends l'appel, supplia une voix chuchotante. S'il te plaît, Frannie, s'il te plaît...

Soudain, j'ouvris les yeux et je tendis machinalement le bras. Cette voix, sur mon répondeur... Max ?

— Max ! dis-je en décrochant. Que se passe-t-il ? Ça va ?

Un appel, à cette heure, ce ne pouvait être que grave.

— Très bien, mentit ostensiblement Max.

— Matthew ? devinai-je.

— Ah, Frannie. C'est vraiment dur pour lui d'être différent des autres.

— Raconte-moi.

Je réussis à enfiler ma vieille robe de chambre sans cesser un instant d'écouter le récit de Max sur les persécutions auxquelles avait été soumis Matthew à l'école de Pine Bush.

Que pouvais-je dire pour rassurer Max ? Une autre voix, celle de M^e Fitzgibbons résonnait dans mon souvenir : « Vous n'avez jamais eu d'enfant, n'est-ce pas, docteur O'Neill ? »

— Les enfants sont parfois méchants entre eux, Max, arguai-je. Je pense que tu as très bien agi. Tu sais, les enfants humains ne sont pas les seuls à se montrer cruels les uns envers les autres. Parfois, dans une nichée, les aînés tentent de pousser les nouveau-nés hors du nid pour avoir plus à manger. Ce sont des choses qui arrivent.

— Sans doute, soupira Max sans conviction.

Un QI de 180, ça ne s'en laisse pas conter. Elle reprit après une pause, d'un ton soudain plus enjoué :

— J'ai rencontré un garçon. Il s'appelle Mickey... Mes ailes n'ont pas l'air de le déranger...

Puis elle me demanda comment se passaient les choses pour moi dans ma nouvelle clinique. Je lui racontai l'histoire du condor que je venais d'opérer.

— J'aimerais tellement le voir, me dit-elle. Tu me manques, Frannie. Tu nous manques à tous. Matthew t'embrasse de tout son cœur. Et Ozymandias, et Icare...

— Moi aussi, vous me manquez, ma chérie.

— Maintenant, il faut que je raccroche, dit-elle d'un ton soudain angoissé.

— Max, que se passe-t-il ? Il y a autre chose ?

— Je ne peux pas en parler, déclara-t-elle, catégorique. C'est

pénible de garder un secret. C'est mal, Frannie. Excuse-moi, il faut que je raccroche.

— De quoi parles-tu, Max ?

Silence à l'autre bout du fil. Je la suppliai de m'écouter, de se confier.

— Max, tu as peur, je l'entends dans ta voix.

— Je ne peux rien te dire. C'est trop dangereux, et sans espoir. Frannie, c'est pire qu'à l'école. Les gens qui travaillent là-bas sont pires, ce qu'ils font est encore plus terrible. Et je pense que quelqu'un nous espionne, Matthew et moi. Je sais qui c'est. Je les ai vus deux fois. Il faut que je raccroche ! Je t'aime.

Sans autre explication, après ces propos incohérents, elle me raccrocha au nez.

Max s'efforça de repousser ses craintes sur l'avenir. Ce n'était pas la peine de broyer du noir. Sauf qu'elle en était sûre, on les espionnait, Matthew et elle. Elle avait encore vu ces hommes l'autre jour. C'était la troisième fois. Mais il fallait qu'elle pense à autre chose... Par exemple, aux difficultés de sa nouvelle vie dans cette petite ville du Colorado.

Elle venait d'apprendre à ses dépens qu'une intelligence supérieure ne vous met pas toujours à l'abri des situations embarrassantes. Mais aussi, pourquoi avait-elle accepté ce rendez-vous après les cours avec un des garçons les plus « mignons » du collège, Mickey Bosco, pour lui montrer « comment on volait » ? C'était idiot. Déjà, en grim pant devant lui la colline escarpée, elle s'était dit qu'elle avait commis une erreur.

— Il faut grimper jusque là-haut, indiqua-t-elle en montrant du doigt un promontoire rocheux qui se dressait dans le paysage comme une falaise.

— Tu es toujours aussi silencieuse ? lui demanda Mickey.

— J'ai juste peur de tomber et de me rompre le cou, riposta-t-elle en riant.

En contrebas, une file ininterrompue de voitures filait en vrombissant sur l'autoroute. Mais de l'autre côté de cette voie bruyante s'étendaient des prés fleuris à perte de vue.

Quand ils furent arrivés au sommet du promontoire, Max lança d'une voix faible :

— Tu es prêt ? Tu sais, tu n'es pas obligé.

— Si, si. J'y tiens absolument. J'ai jamais entendu parler d'un truc pareil. Tu parles d'un sport de l'extrême !

Max plia les jambes et posa ses mains sur les genoux, puis, se retournant à moitié, elle dit à son compagnon :

— Grimpe ! Ne t'inquiète pas, je suis très forte.

Mickey Bosco noua ses jambes autour de sa taille et ses bras autour de sa poitrine, juste sous ses ailes.

— Je suis confortable, dit-il. Et toi, ça va aller ?

— Un... deux... trois..., compta Max avant de s'élancer dans les airs.

— Ooooooh meeeeeerde ! hurla Mickey. Incrooooooooooyable ! On vole ! On vole vraiment ! On vole ! On vole...

Max ne trouvait rien là que de très ordinaire. Et elle était même

déçue. Au lieu de s'élever comme elle l'espérait, elle perdait de l'altitude. Mickey était vraiment très lourd. Voyant qu'elle se rapprochait dangereusement de l'autoroute, elle battit des ailes avec vigueur, en vain. Alors qu'elle n'était pas en l'air depuis longtemps, ses poumons la brûlaient. Il lui semblait que les muscles de ses ailes étaient sur le point de prendre feu. D'après les exclamations de joie de Mickey, Max savait qu'il ne se rendait pas compte du péril. Rassemblant toute son énergie, elle donna de grands coups d'ailes et parvint à profiter d'un courant ascendant. Ils étaient sauvés.

— Tu trouves ça bien ? parvint-elle à articuler quelques secondes plus tard.

— Tu veux dire que je prends un superpied ! hurla Mickey dans ses oreilles. Tu es la meilleure, Max !

Avec un sourire, elle battit de nouveau des ailes, consciente qu'elle ne se sentirait en sécurité qu'une fois de l'autre côté de l'autoroute, au-dessus de la campagne.

Puis, tout d'un coup, elle tressaillit, surprise. Alors ça ! Elle ne s'attendait vraiment pas à une chose pareille. Mickey Bosco lui palpait la poitrine. Mickey en profitait pour la peloter !

— Arrête ! s'écria Max en se tordant le cou pour regarder le garçon. Arrête tout de suite ! Bas les pattes !

— T'as pas de nichons, constata-t-il dans un hurlement de rire en continuant de plus belle à palper son torse. T'es plate comme une limande !

Max était outrée. Dire que, quelques secondes auparavant, elle le trouvait plutôt sympathique.

— Je n'ai pas besoin de seins, avança-t-elle bêtement, croyant qu'une explication scientifique allait la tirer d'embarras.

— Moi, je préfère quand les filles ont des nichons, rétorqua Mickey Bosco dans un nouvel éclat de rire.

Max l'imaginait en train de raconter son histoire à ses copains dans les vestiaires, et sa vue se brouilla. Son cœur lui semblait tout d'un coup peser très lourd, très très lourd. Elle distingua devant elle un étang d'où décollait un groupe d'oies du Canada.

— Je t'ai demandé d'arrêter, dit-elle.

— Pourquoi ? Puisque tu n'as rien ?

— Et qu'est-ce que tu fais de mon amour-propre ? marmonna-t-elle entre ses dents.

Subitement, elle piqua vers les eaux boueuses de l'étang, puis replia ses ailes en regardant le garçon par-dessus son épaule.

— Tu vas voir, c'est marrant, j'appelle ça « faire la bombe » !

Sans le support de ses ailes, le garçon glissa en arrière, lâcha prise, et tomba.

— Bon voyage, perfide Mickey ! lui cria Max.

Une grande gerbe de vase accueillit sa chute. Pendant que Max décrivait une large courbe au-dessus de la mare, il émergea en crachotant, gagna tant bien que mal le rivage à la nage et, debout au milieu des roseaux, leva vers elle un visage rouge de colère. Max lui envoya un baiser du bout des doigts.

— À mon premier amour, entonna-t-elle gaiement.

Elle s'efforçait de faire bonne figure, mais en son for intérieur, elle n'en menait pas large. Volant jusqu'aux plus hautes branches d'un grand conifère, elle se nicha dans le feuillage et, posant sa tête contre l'écorce rude du tronc, elle ravala ses larmes. Comme elle détestait cette sensation de faiblesse ! Comment avait-elle permis à un nullard de la toucher ? Autour d'elle les branches craquaient, les feuilles bruissaient, les insectes se frottaient les ailes. Son pouls ralentit : plus

que soixante battements par minute. Sa respiration devint plus calme.

Elle était désormais convaincue que jamais elle ne s'intégrerait à la société de Pine Bush, jamais elle ne pourrait être des leurs. Ses seuls amis étaient les autres enfants oiseaux originaires de l'école, sans oublier Frannie et Kit. Sept personnes en tout et pour tout sur cette Terre ! Et, le pire, c'est qu'il n'était pas question de leur confier son secret, ce secret qui la terrorisait jusque dans son sommeil.

Tu parles, tu meurs.

Non, elle ne dirait rien à personne de l'abominable complot qui se tramait dans un lieu appelé « l'hôpital ».

Jamais !

De toute façon, qui la croirait ?

La nuit tombait et de gros nuages noirs s'amoncelaient au sud-ouest lorsque Max arriva en planant au-dessus de la maison en lambris peinte en blanc des Marshall, sur Ames Road. Une vieille Honda noire était garée dans l'allée. Puis elle aperçut la haute silhouette maigre d'une femme qui parlait à sa mère naturelle.

Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

Qui était cette femme ?

Tout d'un coup, la mémoire lui revint.

Le procès ! Denver ! Une journaliste du *Denver Post* pendant le procès. Linda Schein.

Que venait-elle faire ici ? Pourquoi les poursuivait-on ainsi ? Pourquoi ne pouvait-on pas les laisser tranquilles ?

Max s'était promis de refuser désormais toute interview. C'était fini ! Qu'ils aillent au diable !

Elle atterrit sur la pelouse sous les yeux écarquillés de la journaliste, qui devait regretter d'avoir oublié d'emmenner un photographe !

Linda Schein se fendit d'un sourire qui se voulait irrésistible :

— Salut, Max. C'est gentil de tomber du ciel comme ça.

— Je suis ici chez moi, répondit d'un ton sec la jeune fille. Que voulez-vous ?

— Madame est un reporter très connu, précisa sa mère. Elle a fait tout le chemin depuis Denver pour te voir.

— Linda Schein, se présenta la journaliste en tendant la main à Max.

Elle avait l'âge de Frannie, et elle aurait été plutôt jolie si elle n'avait pas été maquillée comme un pot de peinture.

— Je me souviens bien de vous, madame Schein. Je crois que vous êtes le quarante-septième reporter à venir frapper à cette porte. Vous, c'est le *Denver Post*, n'est-ce pas ?

— J'ai donné ma démission. J'écris un livre. J'aurais dû vous téléphoner, je sais, mais j'ai pensé que j'arriverais peut-être à vous convaincre de me consacrer quelques minutes. Je suis désolée, Maximum. Votre mère m'a dit que vous ne me refuseriez pas cette petite faveur.

Ma mère a dit... Max secoua la tête. Que pouvait-elle faire maintenant ? Elle était coincée.

— Et si nous entrons, madame Schein, à moins que vous ne

préfériez m'interviewer dans un arbre ? Quelqu'un m'a déjà demandé ça une fois. Ah, et un autre, un type de la télé, il voulait sauter d'un avion et m'interviewer en vol. J'ai dit d'accord... à condition que ce soit sans parachute.

Max entra d'un pas de reine dans la maison, la journaliste sur ses talons. Elle la guida vers sa chambre, une pièce de couleur crème aux plinthes soulignées d'un motif floral. Un ordinateur portable couleur mandarine trônait sur son bureau, présentant un économiseur d'écran à l'image évocatrice : une oie sauvage en plein vol. Sur des étagères, se bouscuaient des livres de biologie et des fossiles. Les Marshall s'étaient employés à lui créer un cadre agréable.

Assise au bord de son lit, Max regarda sa visiteuse alors que cette dernière passait en revue les images punaisées au mur, un plan d'Hollywood et une affiche du film *40 jours et 40 nuits*.

— Je m'intéresse à la maltraitance des enfants. J'ai été moi-même abusée durant mon enfance, déclara Linda Schein en s'asseyant sur une chaise en face de Max.

Max la contempla d'un air dubitatif. Certains journalistes, c'était bien connu, mentaient pour vous soutirer des informations.

— Après vous avoir écoutés, reprit Linda Schein, vous et les autres, pendant les débats au procès, je me suis intéressée aux mauvais traitements dans les milieux institutionnels. Max, je voudrais que vous me parliez de l'école. Dites-moi ce qui vous est arrivé là-bas. C'est très important, pour vous comme pour moi.

— Le passé est le passé, répondit Max. L'école n'existe plus. Les gens qui y travaillaient sont soit morts soit en prison.

La journaliste la scruta avec des yeux méfiants. Elle n'était manifestement pas dupe.

— Tous ne sont pas en prison. Alors ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, répliqua Max avec une pointe d'inquiétude en soutenant son regard.

— Je suis au courant de pas mal de choses, Max. J'ai un contact à Washington qui a accès à des dossiers classés. Moi-même j'ai entrepris quelques recherches qui m'ont permis de lire un rapport d'un certain Dr Brownhill et les comptes rendus du procès auquel il a été mêlé. Terrifiant ! Il dresse les grandes lignes d'un projet qui serait un prolongement de l'école et s'appellerait. ... l'« opération Résurrection ». Qu'est-ce que cela signifie... Résurrection ? Max ? Y a-t-il un lieu dit l'hôpital ? Il existe, n'est-ce pas ? Vous devez avoir confiance en moi.

— Il faut que vous partiez, déclara Max en se levant. Vous n'y êtes pas du tout. Vous avez été mal informée. Pourquoi faut-il que les journalistes s'acharnent sur moi ?

Puis, prise d'un scrupule, à voix basse elle ajouta :

— N'allez pas trop gratter dans cette direction. Croyez-moi, si vous parlez, vous mourrez. Je n'exagère pas. Croyez-moi.

— Je suis tenace, voyez-vous, répliqua la journaliste. Vous avez peur, cela se voit, et je peux comprendre. Accordez-moi encore quelques minutes. Qu'est-ce que cette opération Résurrection ? Où se déroule-t-elle ?

— Je n'ai rien à vous dire. Vous n'avez pas sonné à la bonne porte...

Puis, presque dans un chuchotement, elle ajouta :

— Si vous parlez, vous mourrez. N'oubliez pas ces mots, madame. Maintenant, retournez à Denver, et soyez prudente au volant.

Après avoir refermé la porte d'entrée, Max s'affala, pantelante, contre le battant, puis elle monta jusqu'à sa chambre et se jeta sur son lit. Qu'avait-elle fait ? Elle venait de se trahir... Et en plus devant l'une de ces pipelettes de la presse... Une femme qui écrivait un livre... Elle avait mis en danger tous les enfants oiseaux !

Si tu parles, tu meurs.

Surtout si tu parles de Résurrection.

Si tu parles, tu meurs... parles meurs, parles meurs, parles meurs...

2 heures du matin. Max se tournait et se retournait dans son lit, assailli par mille pensées plus effrayantes les unes que les autres.

N'y tenant plus, elle prit son téléphone portable et appela le meilleur ami qu'elle avait au monde. Ils se parlèrent moins d'une minute, au cas où sa ligne serait sur écoute.

Une fois la conversation terminée, Max s'habilla chaudement. Il fallait qu'elle aille retrouver Ozymandias... Tout de suite !

Pour l'heure, peu lui importait l'interdiction de vol de nuit prononcée par ses parents. Les Marshall étaient de toute façon des pisse-froid. Elle n'avait pas le temps de se plier à leurs règles absurdes.

Elle devait voir Oz. Il y avait eu des fuites au sujet de Résurrection. Sinon comment cette journaliste aurait-elle été au courant ?

Max descendit au rez-de-chaussée prendre son anorak métallisé sans manches à la patère du vestibule. Elle attacha ses baskets par les lacets et les passa autour de son cou, puis elle glissa son baladeur MP3 dans une poche, et son portable dans l'autre.

Elle quitta la maison des Marshall par la porte de derrière, sur la pointe des pieds.

Il était 2 h 22.

Max traversa en courant le jardin plongé dans les ténèbres. Le froid était glacial, humide, pénétrant. Frissonnante, elle ne put s'empêcher de se dire : *Si seulement nous étions encore à la maison du lac. Si seulement tout était comme avant. Pizzas et barbecues. Discussions sans fin avec Kit et Frannie.* Mais la maison du lac appartenait désormais au passé. À présent, toute son existence dépendait de cette petite phrase terrible : *Si tu parles, tu meurs.*

Sans ralentir sa course, elle tendit ses bras devant elle, puis les replia vers l'arrière en déployant ses ailes. Au moment où elle contracta ses puissants muscles pectoraux, ses rémiges s'ouvrirent avec un bruissement, comme un immense éventail luisant dans la nuit. Le miracle de la plume ! Le principe de Bernoulli en action !

Tandis que la forme de ses ailes obligeait l'air à passer plus rapidement au-dessus d'elle qu'au-dessous, provoquant ainsi une différence de pression qui l'allégeait, elle décolla et s'éleva comme si elle était hissée par un rayon de ténèbres. Une fois dans les airs, elle battit vigoureusement des ailes afin de monter plus haut que la cime des arbres, puis elle plana.

Comme c'était bon de balancer ses ailes déployées dans la nuit. Elle était née pour voler. Le plus vieux rêve de l'homme. Qui n'aimerait pas voler ? Peut-être George W. Bush ? Non... même lui serait fou de bonheur s'il pouvait ainsi glisser dans le vent sans bruit.

Max vira vers le sud-est et s'éleva encore. Ses ailes sifflaient en griffant l'air. Elle se hissait au-dessus de la couche nuageuse. Les nuages n'avaient aucune consistance – de la crème chantilly ? Une toile d'araignée ? Elle sentit son visage se couvrir de gouttes d'eau. La lune brillait, et les étoiles faisaient comme une broderie d'argent sur le velours noir du ciel.

Max localisa l'étoile Polaire grâce aux deux étoiles au bord du chaudron de la Grande Ourse, puis elle traça son plan de vol de manière à cheminer le long de la lisière orientale de la Roosevelt National Forest, en direction de la ville de Fort Collins, à une cinquantaine de kilomètres.

Oz vivait non loin de Fort Collins, dont il disait beaucoup de bien. Comme elle avait hâte de le voir ! De parler avec lui !

Si tu parles, tu meurs.

Les nuages en contrebas se déchirèrent et se dispersèrent peu à peu. Max, les ailes largement étendues, était soulevée comme un cerf-

volant par les courants ascendants. Elle n'eut pas une seule fois à battre des ailes en l'espace de dix minutes. Incroyable ! Le plaisir de voler valait parfois toutes les souffrances qu'elle avait endurées et qu'elle endurait encore.

Sous elle, comme un tapis aux teintes sombres, une campagne vallonnée s'étendait à des lieues à la ronde tandis qu'au loin, laiteux au clair de lune, se profilaient de majestueux pics neigeux couronnés de nuages. Les sommets des grands sapins, pile au-dessous d'elle, évoquaient des tours de châteaux fantastiques. Elle se souvint alors de leurs virées nocturnes autour de la maison de lac et son cœur se serra. Elle aurait tant aimé être de retour dans ce lieu de bonheur, avec Frannie et Kit, et tous les autres. Mais bien sûr, cela n'avait plus aucune chance d'arriver. Il fallait qu'elle s'habitue à cette idée.

Max volait depuis environ une heure quand elle distingua, à deux mille mètres en contrebas, l'éclat métallique d'une rivière.

Elle alluma son lecteur MP3 et chanta en même temps que Nelly Furtado tout en suivant les méandres de la rivière en vol glissé.

L'air froid lui chatouillait la plante des pieds. Elle était capable de voler avec ses chaussures, mais elle préférait cette sensation d'être légère jusqu'au bout des orteils. D'un point de vue technique, c'était aussi préférable. Une légère torsion des pieds, et elle pouvait changer de cap en un clin d'œil.

La rivière était bordée par une route à quatre voies, la 287. Max la suivit jusqu'aux lumières de Fort Collins, puis, à huit kilomètres à l'est de sa destination, jusqu'à la bourgade de Warren.

Ozymandias est en bas. Le plus fort de nous six. Peut-être même notre futur leader. En tout cas, mon meilleur ami. Mon héros.

Elle replia légèrement ses ailes et perdit aussitôt trente mètres d'altitude, puis se basa sur la ligne des arbres pour localiser le centre de Warren.

— Permission d'atterrir ? murmura-t-elle dans le vide. Autorisation accordée.

La vision nocturne de Max étant excellente, le clair de lune lui tenait lieu de projecteur. Le refuge consistait en un immeuble administratif en bois précédé d'une pelouse d'où rayonnaient en étoile des sentiers de randonnée qui se perdaient dans les bois.

Elle distingua, au bord de la pelouse, un groupe de cabanes sur pilotis. Les maisons des rapaces. Max freina et atterrit sur l'herbe mouillée.

— Oz ! appela-t-elle. Oz ! Tu es là ? Où es-tu ? Viens ! Sors ! Oz ! Oz !

Une chouette cria. Max répondit à son appel. Silence.

— Oz ? À quoi est-ce que tu joues ? Pas ce soir ! J'ai peur ! J'ai peur ! Ozymandias ! J'ai besoin de toi !

— Max ? Je suis dans la maison des faucons. Par ici, espèce de dinde.

La maison des faucons, avec ses combles bas, était un lieu accueillant, chaleureux et, surtout, sûr.

Assis sur la plus grosse poutre, les jambes dans le vide, Max et Oz contemplèrent un moment en silence les ruisseaux de lumière argentée que la lune déversait à travers les fissures du toit.

— C'est fou ce que je suis contente de te voir, Oz.

— Moi aussi. Mais pourquoi à 3 heures du matin ? C'est quoi ton plan ?

— Je vois que tes amis sont des couche-tard, répliqua Max en promenant son regard autour d'elle.

Deux buses à queue rousse étaient perchées à quelques mètres, indifférentes à leur présence. Max trouvait leurs bruits et leur odeur réconfortants.

— Tchiiiiiii, dit Oz.

— Tchiiiiiii, répondit le mâle.

Max ne put s'empêcher de sourire. Oz était si tendre et si doux.

Il avait beaucoup changé depuis le procès. Lui qui avait été plutôt petit pour son âge à l'époque où ils étaient tous détenus à l'école, était à présent plus grand qu'elle... Oz était devenu un beau jeune homme.

— Je peux voir tes tatouages ? demanda-t-elle.

— Si tu me dis d'abord ce qui t'a effrayée à Bush League. Tu n'as pas peur facilement, Max, je te connais.

— Eh bien, si, tu vois. Allez, montre-le-moi...

Oz souleva son pull afin qu'elle puisse admirer l'aigle chauve américain aux ailes déployées qui étalait sur sa poitrine son plumage rouge et jaune. L'aigle tenait dans une serre un insigne de policier, et dans l'autre un bouquet d'éclairs. Dessous, en lettres noires : *La liberté ou la mort*.

— Cool, dit Max, approbatrice. Ça t'a sûrement fait mal.

Dans un haussement d'épaules, Oz répondit :

— Pas autant que celui-ci.

Il ouvrit sa paume, dévoilant un deuxième tatouage, un travail d'amateur, sans doute fait de ses propres mains.

Max se pencha pour déchiffrer à haute voix :

— OZYMANDIAS, LE ROI DES ROIS...

Avec un gloussement, elle se moqua :

— Tu serais pas un peu vaniteux ?

— C'est le grand poète Shelley qui l'a dit, et n'oublie pas qu'il

ajoute : *Regardez mes œuvres, vous les grands, et désespérez.* Ce sont les mots écrits sur le socle de la statue à moitié enfouie dans le désert. Et tu sais pourquoi ? Parce que même les rois retournent à la poussière, comme tout le monde. Tu ne t'es jamais demandé pour quelle raison on m'avait donné ce nom ?

— Si tu crois que j'aie jamais trouvé de raison à ce qu'ils fichaient à l'école !

— Moi aussi je les déteste, rétorqua Oz. J'essaye souvent d'imaginer ce qu'auraient été nos vies sans leur intervention. Parfois, j'ai l'impression que j'ai plus de choses en commun avec ces rapaces qu'avec les hommes.

— Tu lis dans mes pensées. Oui, je sais, c'est effrayant.

— Alors, que s'est-il passé ? Pourquoi voulais-tu me voir ?

Elle commença d'une voix sourde :

— Un garçon s'est moqué de moi parce que je n'ai pas de seins...

— Je suis désolé, Max, mais, franchement, cela ne m'étonne pas. Il fallait s'y attendre.

— S'y attendre ? répéta Max, sidérée.

— Tu t'es regardée dans une glace récemment ?

— Bien sûr, répondit Max, déconcertée. Tous les jours. Pourquoi ?

— Tu es très belle, Max. Ravissante, d'une beauté extravagante. À côté de toi, Lara Croft et Angelina Jolie peuvent aller se rhabiller !

— Toi, tu devrais aller voir un ophtalmo, riposta-t-elle, en sentant cependant une douce chaleur se répandre dans son corps. Et puis il y a un tas d'imbéciles à l'école qui nous empoisonnent l'existence, à Matthew et à moi. Je ne te parle pas des journalistes. Ils surgissent de terre comme par magie dès qu'on s'aventure dehors. Ils fourrent leur nez partout.

Oz sourit.

— La Fox est justement en train de nous filmer, Max. Désolé, j'ai vendu les droits d'exclusivité. J'avais besoin d'argent de poche. Tu veux savoir quel est le titre de la série ? *Qui veut épouser une fille ailée ?*

Comme Max regardait autour d'elle en tournant la tête de tous les côtés, Oz reprit :

— Tu vas finir par me vexer, Max. Tu crois que j'aurais pu songer, même une nanoseconde, à convier la presse ici ?

Max embrassa Oz sur la joue.

— Je suis parano, c'est vrai. Très parano, même.

Ils demeurèrent silencieux une minute. Max mourait d'envie de parler de Résurrection, du danger qu'elle courait, mais les mots restaient coincés dans sa gorge. Elle n'avait pas le droit d'impliquer Oz.

— Il faut que j'aille chasser, déclara en fin de compte Oz.

— Maintenant ? J'ai encore des choses à te dire.

— Viens avec moi. J'aime bien chasser en compagnie. En tout cas, moi, j'y vais, c'est urgent.

Max n'avait jamais chassé, et ne s'en estimait pas capable.

— Je crois que je devrais plutôt rentrer. Le soleil va bientôt se lever.

— J'aurais préféré que tu restes. Mais s'il faut que tu rentres... Je suis content de t'avoir vue. Tu me manques.

— Et tu me manques aussi, beaucoup.

— T'es trop belle, Max.

— Tu veux dire que je suis un monstre.

— Un monstre d'une fabuleuse beauté !

Ils s'embrassèrent. Oz déposa sur la joue de Max un léger baiser.

Voilà, la visite se terminait.

Max était attristée à la pensée qu'elle n'avait rien pu lui dire. C'était encore trop tôt pour lui révéler l'existence de Résurrection. Ce serait trop dangereux pour lui...

Elle rentra chez elle dans un ciel teinté de rose. Mais cette fois, elle ne regarda même pas le paysage magnifique qui se déployait sous elle.

Quelqu'un sait pour Résurrection... quelqu'un qui ne devrait pas savoir... une journaliste au nez trop long... une journaliste qui, en plus, écrit un livre...

Le film d'horreur a commencé...

Menacée d'être submergée par l'angoisse, Max repoussa de toutes ses forces les pensées qui l'assaillaient.

— Oz me trouve belle, répéta-t-elle comme un mantra. Oz me trouve belle.

III

Une visite à domicile

L'hôpital

C'était le branle-bas général ce soir. Médecins et infirmières se démenaient au milieu d'un incroyable trafic de brancards.

James Lee, dix-sept ans, comptait nerveusement les néons des plafonniers tandis qu'une kyrielle d'hommes et de femmes en blouse bleue ou blanche escortaient son brancard le long du couloir vert et bleu. D'un côté il était mort de peur, de l'autre il était follement excité.

Le Dr Kane venait de lui annoncer qu'il faisait partie des « finalistes ».

— Monsieur Lee, vous êtes un jeune homme exceptionnel. C'est pourquoi nous vous avons choisi.

— Avez-vous ma cassette vidéo ? lui avait demandé Lee.

— Nous l'avons, lui assura Kane. Elle vous attend au bloc. Ce n'est pas le genre de chose que nous pourrions oublier. On est réglo par ici, vous savez.

— J'ai remarqué.

James Lee croisa les doigts très fort sous son drap pour empêcher ses mains de trembler. Il mouilla ses lèvres desséchées. Après un dernier virage qui l'avait propulsé contre les barreaux du brancard, celui-ci pila devant les portes métalliques de la salle d'opération, qui s'ouvrirent avec un bruit de succion. Le brancard, poussé à l'intérieur, fut garé à côté de la table.

— De quoi m'opère-t-on exactement ? s'enquit James Lee.

— Oh, c'est juste une petite intervention exploratoire, James. Nous allons regarder si tout va bien. Ne vous inquiétez pas, vous ne sentirez rien.

L'odeur de désinfectant et les bips incessants des moniteurs donnaient une allure hyperréaliste à tout ce qui l'entourait. L'espace d'un instant, la trouille eut presque raison de lui. Il était sur le point de leur dire qu'il avait changé d'avis et qu'on annulait tout.

Une voix grave s'éleva au-dessus de lui, impérieuse :

— Attention !... Je compte...

Il sentit des mains se glisser sous son corps, deux mains masculines, fermes et fortes.

— ... Un... deux... trois... On y va.

À peine allongé sur la table, on le recouvrit de fins draps de flanelle. Une infirmière promena un coton frais imbibé d'alcool sur la peau fine à la saignée du coude, puis y enfonça une aiguille, en fait le cathéter d'un dispositif de perfusion. Des gouttes ne tardèrent pas à circuler dans le tube.

— Ça va, monsieur Lee ? lui demanda une voix.

Le Dr Kane. Un homme en qui il pouvait avoir une confiance absolue. Un homme au physique d'athlète et au charme magnétique. Quand il posait ses mains sur les épaules de James, ce dernier ressentait immédiatement leur énergie positive pénétrer en lui. Le visage du médecin qui semblait flotter au-dessus de lui était carré, bronzé, encadré de cheveux blonds. Ses yeux d'un bleu 5 pâle rayonnaient d'intelligence. Le Dr Kane était battant !

— Ça va très bien, répondit James au moment où l'infirmière passait un casque métallique sur sa tête rasée. Vous êtes bien certain que ça ne fait pas mal ?

— Je vous le garantis. Au fait, votre cassette est formidable.

James Lee était émerveillé par ce qui se passait dans sa tête. Wou ! C'était trop cool, encore plus cool que prévu ! Il trépinait sur place. Son cœur battait à tout rompre. D'impatience, il ouvrait et fermait les poings. Il allait enfin leur montrer de quoi il était capable.

Il se tenait debout sur la scène encore obscure de la célèbre boîte de nuit : le Starlight Lounge, à Las Vegas. Son scénario le plus fou allait enfin se réaliser, et il était prêt ! Super méga cool !

Et tout ça se trouvait sur sa cassette ! Cela faisait des années qu'il peaufinait ce rôle. Et c'était exactement, jusque dans le moindre détail, ce qu'il avait imaginé.

James plaqua ses mains délicates sur sa taille et les fit remonter le long du bustier ajusté de sa robe en organdi blanche. Puis il ébouriffa le tulle de la jupe. Il passa un bout de langue rose sur ses lèvres peintes et tapota son chignon. Tout était si précis, si réaliste...

Soudain, un projecteur s'alluma au plafond, pointant sur lui son faisceau. Il se retrouva au milieu d'un halo de lumière bleue. Des exclamations de surprise fusèrent dans la salle tandis que des centaines d'yeux se posaient sur lui.

De la fosse d'orchestre s'élevèrent les notes d'ouverture, suivies d'un accord de septième de dominante qui servit de transition entre l'intro et la mélodie principale.

Le son de l'enregistrement était génial. On entendait non seulement chaque instrument de l'orchestre, mais aussi les exclamations de plaisir des spectateurs. À travers la fumée bleutée, il distinguait les visages familiers de ses proches venus le voir se produire sur scène. Sa mère lui souriait au premier rang. Elle au moins avait toujours cru en lui. Il allait enfin pouvoir lui prouver qu'il était digne de son amour.

James s'empara du micro. D'une voix chaude et cristalline à la Astrud Gilberto, il attaqua une chanson rendue célèbre par l'incomparable Brenda Lee.

I'm sorry, so sorry... that I was such a fool.

Wahou trop cool ! Les spectateurs du Starlight Lounge le buvaient des yeux.

— Monsieur Lee ? Jimmy ?

Quelqu'un venait de l'interrompre. Il tourna vivement la tête pour voir qui était l'importun. Mais la voix provenait en fait de l'intérieur de son crâne.

— Contrôle au sol à James Lee. Monsieur Lee... Monsieur Lee.
Hep ! Monsieur Lee ?

Mais oui, bien sûr ! La salle d'opération... La boîte, les spectateurs, sa prestation, tout cela n'était que dans sa tête. Un monde imaginaire. En réalité, son corps gisait, nu, sur une table d'hôpital.

— Je vous entends, docteur, répondit James. Maintenant, laissez-moi.

— Vous êtes bien ?

— Je suis au paradis.

— Pas encore, mais ça ne va pas tarder...

Puis, d'une voix plus rauque et basse, le Dr Kane ajouta :

— Bon, on peut le vider.

Le Dr Kane quitta l'hôpital plus tôt qu'à l'accoutumée pour gagner les collines boisées du Maryland. Il gara sa Mercedes dans l'allée de gravier devant une somptueuse bâtisse en pierre. Dès qu'il coupa le moteur, les chiens se mirent à aboyer. Un sourire malicieux lui vint à la bouche.

— Braves bêtes. Je les ai bien dressées. Gare aux importuns.

Dès qu'il eut tourné la clé dans la serrure, une grande femme brune, très belle, ceinte d'un tablier sur une robe à fleurs bleue, sortit de la cuisine. Elle l'accueillit avec un sourire enjôleur.

— Tu es rentré tôt ! Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse ! Ton dîner sera prêt à 8 heures et demie. Le *Washington Post* et le *Wall Street Journal* sont dans le bureau, à côté d'un Johnnie Black avec des glaçons. Tu l'as bien mérité, après une journée pareille...

Ethan Kane ne dit pas un mot à sa femme. Au lieu de l'embrasser, il sortit de sa poche une mince boîte noire semblable à celle qui lui servait à verrouiller les portes de la Mercedes.

Lorsque Kane eut appuyé sur quelques boutons, la jolie jeune femme se pétrifia d'un seul coup. Plantée au milieu du vaste vestibule, on aurait dit un mannequin de grand magasin.

— Comme ça, tu es parfaite, mon amour. L'épouse idéale. Que ferais-je sans toi ?

Kane appuya sur d'autres boutons. Dehors, les aboiements des chiens cessèrent.

Une fois dans son bureau, il s'installa dans son fauteuil préféré pour lire le journal en sirotant son whisky. À 20 h 30 tapantes, il se rendit dans la cuisine où il mangea de bon appétit du poulet au marsala, un pistou aux asperges et au brocoli, du risotto aux morilles, un quart de pomme et du cheddar. Le tout préparé avec art par son épouse.

Avant de monter, Kane retourna dans le vestibule pour mettre en route le système d'alarme. Puis il ralluma le mannequin :

— Bonsoir, mon amour. C'est l'heure d'aller se coucher, murmura-t-il à son oreille tandis qu'elle le caressait à l'entre cuisse.

Il posa une main sur son sein rond et glissa l'autre entre ses jambes. Ce qui était niché là lui allait... comme un gant. Il en était sûr. Il avait mesuré.

— J'ai envie de toi, Ethan, je brûle, tu me connais si bien, susurra la jeune femme revenue à la vie en le gratifiant d'un sourire plein de

langueur.

— Porte-moi jusqu'au lit, mon amour, lui souffla Kane.

Quand elle était assise à sa table de travail, Linda Schein tenait à avoir en face d'elle un mur nu. La vue panoramique des montagnes de Denver qu'elle pouvait admirer de la baie vitrée de son appartement se révélait en effet bien trop distrayante quand elle avait besoin de se concentrer. Aujourd'hui surtout, puisqu'elle était en train de rédiger le synopsis d'un récit qui allait booster sa carrière et remplir son compte en banque.

Bercée par le cliquetis du clavier d'ordinateur sur lequel elle pianotait à toute allure, elle ne prit pas garde au léger bruit derrière elle. Une porte qui grinçait, un pas sur la moquette. Peut-être la femme de ménage qui avait oublié quelque chose. Peu lui importait ; il fallait à tout prix qu'elle profite de cette veine de créativité où le temps est aboli et où tout s'ordonne, mots, phrases, idées, comme si on écrivait sous la dictée. La révélation du protocole de Résurrection allait être un énorme pavé dans la mare, remettant en cause aussi bien les convictions scientifiques, qu'éthiques et religieuses des responsables du monde entier. C'était plus explosif encore que ce qui s'était passé à l'école, plus dérangeant que l'affaire des enfants oiseaux.

Et c'était elle qui en avait l'exclusivité.

Linda imaginait son récit publié sous forme de feuilleton dans un des grands journaux du pays, dix ou douze articles hebdomadaires de trois mille mots. Elle allait le proposer au *Washington Post*, au *New York Times*, au *Times* de Londres. Peut-être aussi aux magazines *Time*, *Newsweek* et *People*. Qu'ils se battent comme des chiffonniers pour l'avoir. Ensuite... elle le publierait sous forme de livre. Elle voyait déjà son nom dans la liste des best-sellers.

Elle vidait sa quatrième tasse de café de la matinée en marquant d'une étoile un passage qui nécessitait des éclaircissements, quand elle dressa l'oreille : cette fois, aucun doute, on marchait dans son vestibule.

— Madame Martinez ? appela-t-elle.

Soudain, un objet froid et dur se colla à sa tempe. Elle glissa un regard de côté.

Un revolver !

— Du calme, Linda. Faites tout ce que je vous dis, ordonna une voix masculine aux accents suaves.

Linda Schein ravala un cri de terreur.

— J'ai de l'argent dans mon portefeuille, dans mon sac, hoqueta-t-elle. Je ne vous causerai pas d'ennui.

— Vous êtes trop mignonne. Mais je ne sais pas si je dois vous croire. Je m'appelle Ethan Kane, docteur Ethan Kane. Vous êtes en train d'écrire un livre sur l'œuvre de ma vie, c'est pourquoi j'ai tenu à vous rencontrer. Bavardons un peu, voulez-vous ?

Linda sentit la peur lui glacer le sang.

Le Dr Ethan Kane

Le projet Résurrection.

— Suis-je censée vous connaître ? riposta-t-elle, feignant la surprise.

— Non, Linda. Mais le fait est que vous me connaissez.

Alors, bavardons un peu, insista-t-il en appuyant le canon de son revolver contre sa tempe. Vous devez tout me dire.

Linda Schein ne fit pas de manière, elle lui raconta tout ce qu'elle savait.

— C'est bien, finit par l'arrêter le Dr Kane. Je vous crois, Linda. Vous avez bien saisi le nœud de l'affaire.

Il se produisit une explosion sourde, puis un éclair éblouissant dans sa tête, et tout, ses pensées, ses ambitions, ses rêves de fortune, sa peur, tout disparut d'un seul coup. L'écrivain ne sut jamais qu'une balle d'un diamètre de 9 mm avait traversé son cerveau à la vitesse de 3 000 km/h.

— Ça vous a fait mal ? s'enquit Kane. Encore une petite question sur mon œuvre ? Non ? Bien, on en reste là. Excellente interview, Linda. Brève mais bien documentée. C'est rare avec les journalistes, de nos jours.

Max veilla tard cette nuit-là, tournant en rond dans sa chambre, incapable de se concentrer sur quoi que ce soit.

Angoissée.

Agacée.

Agitée. Follement agitée.

Elle plaqua quelques accords sur sa guitare électrique. Elle commençait à faire des étincelles en musique. Gare à vous, les Sheryl Crow, Eric Clapton, B. B. King...

Après quoi elle joua sur sa console vidéo une partie de Tony Hawk's Pro Skater, s'incarnant un moment skateuse.

Max se connecta ensuite sur Internet et joua à un jeu en réseau avec une fille de San Diego. Elle gagna. Bien entendu.

Elle écrivit quelques pages de son journal, son troisième depuis son arrivée chez les Marshall.

Alors qu'elle était en train de dresser une liste de ses chanteuses préférées, un léger bruit lui fit dresser l'oreille.

Le vent qui se levait ?

Ou quelqu'un qui l'appelait ? « Viens voler avec moi, Max ! » Ozymandias ?

L'heure d'un nouveau vol de nuit avait-elle sonné ? Elle ramassa son téléphone portable, puis le reposa. Un deuxième bruit retentit dans le jardin.

Non, ce n'était pas le sifflement du vent, mais quelque chose de laid.

Des chasseurs !

Le Dr Kane, à la tête d'une équipe de trois hommes, descendait la colline couverte de ronces et de taillis en surplomb de la maison des Marshall. En combinaison et cagoule noires, le visage peinturluré de marron, ils ressemblaient à des ombres dans la nuit.

Même s'ils n'en voulaient qu'aux enfants, les autres habitants allaient aussi devoir mourir. Ils ne pouvaient risquer d'être repérés. Pas avec Résurrection qui s'annonçait pour bientôt.

Kane leva la main. Aussitôt les autres se figèrent derrière lui. Il prononça tout bas :

— Max et Matthew sont très rapides, et malins comme des singes. Ne vous laissez pas berner par leur apparence enfantine... Ils sont au moins aussi forts que vous.

La maison des Marshall était une bâtisse sans caractère, sur deux niveaux. Aucune lumière à l'intérieur. L'opération serait peut-être plus aisée que prévu. Ils n'avaient aucune raison d'être sur leurs gardes. Aussi Kane n'avait-il pas jugé nécessaire de prendre avec lui un tueur professionnel comme Marco Vincenti. Il avait confiance en sa fine équipe de ce soir... Et puis il avait besoin d'attraper les enfants vivants. Ensuite, il verrait bien.

Il avait ses raisons. Des raisons dont il était le seul à connaître les tenants et les aboutissants.

À un nouveau signal de Kane, les ombres contournèrent la cage à poules, puis le barbecue.

— Vous surveillez les abords, leur rappela Kane dans un souffle. Je fais le boulot dans la maison.

Kane se dirigea sans hésiter vers la porte de derrière. Après qu'il eut fait sauter la serrure, il traversa en silence le petit vestibule et la cuisine.

Il sortit de sa poche une longue boîte noire. Cette dernière contenait plusieurs seringues.

Il gravit doucement l'escalier. La chambre de la fille se situait à droite, celle du garçon à gauche. Les parents se trouvaient au bout du couloir.

Quel que soit le prix à payer en vies humaines, Résurrection le valait largement, au même titre que ces enfants extraordinaires qui pouvaient voler comme des aigles.

Il ouvrit avec mille précautions la porte de la chambre de droite. Le moment de vérité était venu. À l'instant où il posait le pied dans la

pièce, un faisceau lumineux l'aveugla.

— Qu'est-ce que... ?

— Ce n'est que moi ! s'exclama une voix cristalline tandis que, simultanément, un coup d'une force prodigieuse lui était asséné dans la poitrine, lui coupant le souffle et lui disloquant l'épaule.

C'était la fille ! Maximum en personne ! Forte comme un cheval !

— Vole, Matty, vole ! s'écria Max. Ils sont venus nous chercher !

Après avoir pris leur élan dans la cage d'escalier avec une précision digne de missiles guidés, ils sortirent par la première fenêtre ouverte sur leur passage.

— Ne tirez pas ! aboya Kane. Attrapez-les ! Ne les laissez pas s'échapper ! Ne tirez surtout pas ! Je les veux... vivants !

— Je gêle, bredouilla Matthew en se serrant contre sa sœur, grelottant de la tête aux pieds. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'était qui ? Qu'est-ce qui nous arrive encore, Max ?

Vêtus de leurs pyjamas en flanelle, ils se tenaient blottis l'un contre l'autre dans les hautes branches d'un gigantesque sapin, à cinquante mètres au-dessus du sol et de la maison des Marshall. Max espérait qu'ils étaient invisibles.

— Chut ! fit-elle, elle-même oppressée par la peur.

Ils étaient dans la maison. Les chasseurs. La vie des Marshall était-elle en danger ?

Une camionnette noire se gara devant la maison. Max suivit des yeux les quatre silhouettes qui se détachèrent comme des ombres des murs de la maison pour converger vers le véhicule. La plus élancée était affectée d'une claudication, et avait le bras serré contre sa poitrine. *Génial*, se dit-elle. *Je l'ai amoché. Génial. Dommage qu'il puisse encore marcher.*

Une fois les passagers à l'intérieur, le véhicule démarra sur les chapeaux de roue : ils battaient en retraite.

— Ils ont essayé de nous tuer, n'est-ce pas, Max ? Ils voulaient nous piquer ? Les salauds, les lâches...

En guise de réponse, elle serra si fort son frère dans ses bras que celui-ci protesta :

— Arrête ! Tu me fais mal ! Tu viens de me sauver la vie, alors ne me tue pas maintenant !

— Très drôle. Je vois que tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, reparti-elle en lui donnant un gros baiser.

Max sortit son portable de la poche de son pyjama et envoya un texto à Ozymandias. *SOS. PAR TT 2 SUIT. PD IC AC TOI VIT ! VIT !*

Elle reçut la réponse dans les trente secondes qui suivirent :

ON S'RETROUV À LA MINE ?

OUI.

Max et Matthew firent un saut chez les Marshall pour vérifier si tout allait bien et prendre leurs affaires. Art et Terry dormaient paisiblement dans leur grand lit.

Rassurés sur le sort de leurs parents biologiques, le frère et la sœur, tel le petit oiseau, s'envolèrent.

Les vieux chemins défoncés qui jadis menaient à la mine de Prairie Divide avaient totalement disparu sous un épais tapis végétal et se confondaient avec le reste de la forêt. Désormais, la mine n'était accessible que du ciel.

Cela les arrangeait.

Oz et Icare sortirent de l'entrée de la mine en courant pour accueillir Max et Matthew dès leur atterrissage.

— Je suis libre ! libre ! libre ! répétait Icare, fou de joie. Je suis l'aveugle devin ! Je suis l'aveugle qui voit !

Max nota qu'Icare avait grandi. Ses cheveux jaunes lui balayaient les épaules. Ses yeux bleu-gris sans lumière avaient une curieuse fixité. Il souleva Matthew pour l'embrasser.

— Pose-moi, Ic ! hurla Matthew. Je suis plus un bébé !

Tout d'une traite, Max raconta l'histoire à Ozymandias et à Icare. L'intrusion dans la maison d'un homme accompagné de trois autres malfrats qui faisaient le guet dehors.

— Je pense que celui qui voulait m'attaquer était un médecin, leur confia Max.

— Voilà qu'ils vont remettre ça, soupira Icare. On devrait aller chercher les jumeaux. Ils ne sont pas en sécurité non plus. C'est vrai. On devrait y aller tout de suite. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Ils sont en train de tourner des spots publicitaires pour des céréales ! intervint Matthew. À mon avis, ils ne risquent rien.

— Non, dit Max, catégorique. Ils ne sont pas en sécurité.

Dans un grand froissement de plumes, tous les quatre décollèrent en même temps, se disposant en formation dès qu'ils furent à une trentaine de mètres du sol. Ils mirent cap vers le sud-est et Fort Lupton, la petite ville où vivaient Peter et Wendy auprès de leurs parents biologiques.

Quel vol ! Si différent de celui que Max avait effectué deux nuits plus tôt. Elle ne prenait plus plaisir à rien, ni aux chatolements de la lune sur le tapis velouté de la forêt en contrebas, ni à la caresse du vent frais sur ses plumes, ses joues, sa longue chevelure. Elle ne songeait plus qu'à la petite tribu dont elle était responsable. C'était toujours vers elle qu'ils se tournaient pour les guider. Max prévoyait qu'ils allaient rencontrer les pires difficultés en cherchant à enlever les jumeaux de leur foyer. Ils étaient encore si petits, vulnérables, imprévisibles.

Seulement, ils n'avaient pas le choix. Quelqu'un les traquait pour les tuer.

Ils survolèrent Fort Lupton jusqu'à la ferme des Chen, bien reconnaissable au sommet d'une butte, tout au bout d'un chemin en terre battue. Un ensemble de bâtiments isolés, dont les plus proches voisins se trouvaient à plus d'un kilomètre.

Un endroit parfait pour commettre un crime, songea Max, ou une capture, ou les horreurs, quelles qu'elles soient, que concoctaient les hommes en noir.

Ils atterrirent au faîte d'un bouquet de sapins d'où ils avaient une vue plongeante sur la ferme.

Une allée traversait la pelouse en diagonale jusqu'à la véranda circulaire meublée de fauteuils en osier.

Oz montra du doigt la peluche du chat Garfield que l'on distinguait parfaitement à l'une des fenêtres du haut.

— Wendy adore ce stupide animal, dit Ozymandias.

— Bon, murmura Max, maintenant, on sait où est leur chambre. Je vais monter.

Max vola jusqu'à l'auvent de la véranda sur lequel elle se posa sans bruit, puis elle se glissa jusqu'à la fenêtre des jumeaux. Un coup de chance ! Elle était entrouverte. Elle l'ouvrit tout à fait et se faufila à l'intérieur, le cœur battant, priant le ciel qu'il ne fût pas déjà trop tard.

— Hé, dis, Max ! s'exclama aussitôt la voix de Peter dès qu'elle eut posé les pieds sur la moquette. On t'a vue venir à des kilomètres !

— Et t'es pas discrète question bruit non plus, renchérit Wendy.

Ils étaient si mignons. Quatre ans. Et si affectueux. Ils lui sautèrent au cou, leurs petites ailes palpitant de bonheur. Elle avait eu tort de s'inquiéter. Ils allaient la suivre sans discuter. Un poster géant d'une

des pubs pour laquelle ils avaient joué ornait le mur à la tête de leurs lits.

— Giga géant ! Super cool, le vol de nuit ! s'écria Peter en battant des mains.

— Un vol en formation ! Top cool ! entonna presque en chœur sa sœur Wendy.

C'est alors que des coups retentirent à la porte, puis la voix assourdie de Joe Chen.

— Taisez-vous, les enfants ! C'est l'heure de dormir ! N'oubliez pas que vous tournez demain matin de bonne heure.

— On est des stars, fit Peter en chuchotant avec un clin d'œil spécial pour Max.

Max, le cœur battant à tout rompre, attendit que les pas se taisent tout à fait dans le couloir avant d'aider Peter et Wendy à s'habiller et à préparer leurs affaires.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous les trois accroupis sur le toit de la véranda.

— Où est-ce qu'on va ? murmura Wendy.

— C'est un secret, dit Max.

Ils s'élancèrent dans la nuit claire, Max la première.

— C'est un secret ! s'écrièrent à l'unisson Peter et Wendy. Un grand secret !

Fous de joie à la pensée qu'ils étaient de nouveau tous réunis, qu'ils formaient la grande famille des enfants oiseaux, comme à l'époque de la maison du lac, ils s'amusaient à faire des acrobaties aériennes, tout là-haut au-dessus de la forêt saupoudrée de neige. Leur virtuosité tenait du miracle, et leurs rires cristallins s'entendaient à des kilomètres à la ronde. C'était une extraordinaire fête aérienne.

Matthew, le leader de la patrouille des petits, les entraînait dans des loopings, des retournements, des renversements, des tonneaux, des vrilles à n'en plus finir. Ozymandias servait d'« yeux » à Icare, les enfants ayant mis un code au point pour l'aider à s'orienter. *Dare-dare* signifiait droit devant ; *Ping*, qu'il devait virer à gauche ; *Pong*, à droite. *Flop*, qu'il devait se laisser tomber en chute libre, pieds en bas. Ils n'avaient cependant rien trouvé de plus expressif que *monter* et *descendre*.

Les petits voltigeurs raffinaient ce langage en inventant des mots composés. Par exemple, *Ping-roule* signifiait un tonneau à gauche, et *Dare-dare flop-flop*, qu'il fallait élever et abaisser son vol très rapidement à la manière des montagnes russes. Lorsqu'ils évoluaient tranquillement en formation, ils se contentaient de s'échanger des sifflements et des claquements de langue, parfois ils chantaient des chansons.

Max avait de quoi être fière. Ils avaient survécu à l'enfer de l'école, où on les obligeait à travailler dans des laboratoires, où ils étaient confinés dans leurs cages, où ils vivaient dans la terreur d'être les prochains à être piqués. Jusqu'à l'année dernière, ils n'étaient jamais montés en voiture, n'avaient jamais été au cinéma, n'avaient même encore jamais volé.

La voix enthousiaste de Matthew s'immisça dans le fil de ses pensées.

— J'ai la dalle ! s'écria-t-il. Qui a faim ? Qui a faim ? Qui a une faim de loup ?

Matthew venait de localiser en contrebas les néons verts et orange d'une supérette ouverte la nuit sur la grand-route de Lyons. Il siffla au bénéfice des jumeaux, et tous les trois ne firent ni une ni deux : ils descendirent en piqué sur cette caverne d'Ali Baba, sourds aux appels de Max qui s'époumonait :

— Non ! Non ! Pas question !

Elle fut néanmoins bien obligée de les suivre. Ils atterrirent devant

les portes automatiques, puis, lorsque ces dernières s'ouvrirent, s'engouffrèrent dans le magasin comme dans une baraque de foire.

Max assista impuissante au pillage. Autour d'eux giclèrent les paquets de chips et de pop-corn. Puis ils sortirent, nez au vent, sous l'œil consterné du jeune caissier qui se trouvait, à cette heure indue, seul dans le magasin.

— Ça ne se fait pas ! continua à protester Max alors qu'ils reprenaient la voie des airs. C'est pas bien du tout, mais pas du tout ! Ce pauvre garçon va se faire attraper à votre place et, en plus, il devra nettoyer !

— On le fera plus, promit Peter en passant un bout de langue sur la moustache rose de poudre de bonbon.

Max aurait bien voulu pouvoir sourire, mais désormais, il existait un témoin susceptible de signaler leur présence non loin de Bear Bluff. Ils risquaient d'être repérés, pistés jusqu'au chalet de Frannie !

J'étais en train de dîner en tête à tête avec un excellent chardonnay quand mon téléphone sonna. Qu'ils aillent au diable ! Pas question de répondre. Mes appels d'urgence étaient, Dieu merci, transférés au cabinet du Dr Monghill, à Clayton, la ville voisine. Je me sentais trop déprimée pour bavarder comme si de rien n'était.

Quand la sonnerie grêle vint interrompre de nouveau le chant des grillons, je me redressai dans mon fauteuil, hésitante. L'instant d'après, la sirène d'une voiture de police déchira la nuit.

Je me ruai dehors en m'apercevant que la voiture s'était arrêtée devant ma porte. Sur mon perron, un faisceau de lampe de poche, dirigé droit vers moi, me fit plisser les paupières. Je distinguai une silhouette familière : Brian McKenna.

— Salut, Mac ! lançai-je au trooper d'une voix inquiète.

— Frannie ! Je me disais bien que vous étiez ici. Pourquoi ne répondez-vous pas au téléphone ?

— J'ai fermé boutique pour ce soir. Que se passe-t-il ?

— Les enfants ont disparu, m'annonça Mac en posant son gros soulier sur la première marche de mon perron.

Je fis la grimace. McKenna, dit Big Mac, avait, lui aussi, essayé de me draguer. Et il était marié !

— Disparus ? répétai-je, éberluée.

— J'espère que vous n'avez rien à voir avec ça, Frannie.

— Mais disparus comment ? Lesquels ?

— Tous. Ils sont partis, envolés, tous les six. Vous les cachez ici ? Vous savez où ils se trouvent ? Si oui, vous n'avez qu'à me le dire, et vous ne serez plus inquiétée.

— Je ne cache rien ni personne ! protestai-je. Et je n'ai aucune nouvelle d'eux.

— Ça vous dérange si je jette un œil à l'intérieur ?

— Allez-y, faites comme chez vous, répondis-je, exaspérée, en m'effaçant pour lui laisser le passage.

Il me glissa un regard soupçonneux. Impossible de savoir si c'était mon attitude qu'il critiquait, ou s'il trouvait que je sentais le vin. J'avais bavardé avec les enfants au téléphone au cours de la semaine. Même s'ils me manquaient, je m'étais fait une raison : je me persuadais qu'ils étaient en sécurité. À présent, je n'étais plus sûre de rien.

Je suivis le policier pendant qu'il explorait tous les coins et recoins

de la maison. Quand il eut bien vérifié que je n'avais pas six mômes planqués sous mon lit ou derrière la machine à laver, il s'excusa.

— Si vous entendez parler d'eux, Frannie, ajouta-t-il, appelez mon biper, ou à la caserne, d'accord ? Les parents sont dans tous leurs états.

— Je comprends, acquiesçai-je, comprenant d'autant mieux que moi-même je n'en menais pas large.

Big Mac me salua en effleurant sa casquette de trooper puis s'éloigna dans le sentier boisé qui menait à la route.

Mon coup de blues était passé, supplanté par une peur affreuse qui me nouait l'estomac et me donnait la chair de poule. Il n'y avait qu'une personne au monde vers qui je pouvais me tourner à cette heure de désarroi :

Kit !

J'allumai toutes les lumières dans la cuisine, je ne sais pas pourquoi. Sûrement devais-je être terrifiée.

Comme de l'eau gouttait au robinet, je le fermai d'une poigne ferme, je fis claquer les portes des placards, puis je m'assis au bord d'un tabouret...

Après avoir pris plusieurs inspirations, je m'emparai du téléphone sans fil et appuyai sur quelques touches.

La sonnerie se prolongeait. Il est vrai qu'il était déjà tard. Minuit et demi. Kit dormait sans doute. Il décrocha enfin.

— Kit ?

— Frannie ?

— Ouf ! Tu as reconnu ma voix ? Je pensais que tu allais me raccrocher au nez.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Notre dernière conversation téléphonique avait été déprimante au possible. « Prenons un peu nos distances. Nous avons besoin de faire notre deuil... Blablabla... Si nous devons nous retrouver, la vie le décidera pour nous... » Voilà. Depuis, rien. Pas un mot. Je lui avais envoyé ses affaires à Washington par UPS.

— Je viens d'apprendre que les enfants ont disparu. Tous les six ! Un policier vient de me l'annoncer !

Silence à l'autre bout de la ligne. Kit était sûrement sous le choc. Lui aussi pensait toujours au pire. Pourquoi les mômes se seraient enfuis ensemble ? Pourquoi maintenant ? Où étaient-ils passés ? À moins qu'on ne les ait kidnappés ?

J'étais préparée à tout, sauf à la réponse suivante :

— Je sais, Frannie, je ne pouvais rien te dire. Je suis content que les flics soient passés te prévenir.

— Tu... quoi ? hurlai-je. Tu... savais ?

— Je n'avais pas le droit de t'appeler. Interdiction formelle de te téléphoner... Ordre du directeur.

Ah ! Comme je détestais ces moments, quand Kit prenait son ton d'agent du FBI !

— Tu te fiches de moi ? Tu pensais que c'était mieux que je l'apprenne par un quidam ? Oh, et puis merde !

En fin de compte, c'est moi qui lui ai raccroché au nez !

Je restai perchée sur mon tabouret, le téléphone à la main, folle de rage. Kit ! Ce salaud ! Ce lâcheur ! Je contemplai le calendrier illustré de paysages du Colorado accroché au mur de la cuisine. Hélas, la beauté de la nature ne me fut d'aucun secours. Il fallait que je sorte de cette maison, ou j'allais devenir folle.

Je ramassai mon blouson en jean et sifflai Pip.

— Tu veux sortir faire une petite promenade, coco ?

Il se mit à bondir autour de moi, il ne croyait pas à son bonheur.

Nous suivîmes le sentier au bord de la ravine qu'illuminait un beau clair de lune. Pip montait et descendait à toute vitesse les berges escarpées en émettant des bruits de ronflements, de grognements, de jappements. À mesure que nous avancions, j'entendais des bêtes à quatre pattes qui, apeurées, s'enfuyaient dans la forêt. À un moment donné, les bruissements ne se produisirent pas devant nous, mais au-dessus de nos têtes.

Un chat sauvage tapi dans les branchages ? Mon sang se glaça dans mes veines. Lorsque les bruissements reprirent de plus belle, je me figeai, le souffle suspendu, les jambes molles. C'est alors qu'une voix s'éleva, familière, oh, et si douce à mon oreille.

— Dis donc, Frannie, ça boume pour toi ?

Max sauta des branches d'un grand sapin, suivie de Matthew, le, Oz et les jumeaux. Ils se jetèrent tous sur moi pour me couvrir de caresses et de baisers. Wendy hoquetait :

— Maman, maman, c'est toi, maman !

Mon cœur fondait.

Après toutes ces effusions, nous nous dirigeâmes tous vers le chalet, moitié sautillant, moitié volant, car moi-même j'avais l'impression d'avoir des ailes sur le dos. Pour célébrer nos retrouvailles, nous bûmes du chocolat chaud accompagné de biscuits et de morceaux d'ananas pour Wendy et Peter. J'étais tellement soulagée de les voir tous là, sous mes yeux, attablés dans ma cuisine, sains et saufs, en pleine forme. Je ne me laissais pas d'embrasser leurs adorables visages, tout en me demandant avec une sourde angoisse : *Et maintenant, quoi ?*

Max n'avait pas plus tôt fini de se gaver de petits gâteaux, qu'elle s'exclama :

— Quelle nuit ! Je pourrais manger un rhinocéros, plaisanta-t-elle en riant. Mais des spaghettis à la marinara feront très bien l'affaire.

Elle insista pour les préparer elle-même, se rappelant la place de tous les ustensiles dans la cuisine. Pendant qu'elle mettait la casserole sur le feu, Ozymandias sortit une boîte de sauce du garde-manger. Quant à Matthew, il entreprit de hacher menu le persil.

Les enfants étaient de retour à la maison. Mon Dieu ! Que c'était bon de les voir s'affairer autour de moi !

Alors que la fine équipe préparait les pâtes, Max, sans cesser un instant de s'activer au fourneau, me raconta l'histoire de leur fuite. Avec un calme et un flegme stupéfiants, elle me décrivit la visite des hommes en noir chez les Marshall.

— On prend les mêmes, et on recommence, dit-elle en citant l'accroche de la dernière bande-annonce du film *Men in Black*.

Mais je n'avais aucune envie de rire, au contraire. Max savait-elle si quelqu'un pouvait leur en vouloir ?

— Nous en vouloir pourquoi ? On n'a rien fait à personne. À moins qu'ils ne veuillent nous voler, comme des œuvres d'art... Tiens, c'est une idée... Frannie, laisse tomber. Il n'y a rien à piger.

Vers 2 heures du matin, Wendy, Peter, Matthew et Pip finirent par s'endormir sur mon grand lit. J'installai Max sur mon canapé avec une courtepoinette, et jetai par terre un tas de couvertures et d'oreillers pour le jeune Oz. Ic se pelotonna dans l'armoire à linge – c'était là qu'il se sentait le mieux. Je les embrassai à tour de rôle pour leur souhaiter bonne nuit.

Une fois qu'ils furent endormis, j'examinai la situation. Six enfants effrayés venaient de se réfugier chez moi, fuyant le danger. Mais qui étaient ces hommes ? Et que cherchaient-ils au juste ?

McKenna m'avait demandé de le prévenir si jamais les enfants se manifestaient, mais je n'avais pas la moindre intention d'obtempérer.

En plus, le FBI était impliqué.

Si Kit n'avait pas eu le droit de m'avertir de la disparition des enfants, était-il judicieux de ma part d'appeler les autorités à la rescousse ?

Sur cette question, je m'assoupis.

IV

Sur la route de briques jaunes

L'hôpital

Kristine Morgan était technicienne médicale. Sa seule tâche consistait à veiller à la bonne marche de la Cuillère – c'était ainsi qu'ils appelaient l'énorme engin suspendu au plafond du bloc opératoire ressemblant à une mâchoire de poisson carnassier au profil aérodynamique digne d'une formule 1. D'ailleurs, comme une voiture de course, la Cuillère avait besoin d'être réglée à tout instant. Si jamais elle venait à se détraquer, gare à Kristine ! Sa tête était sur le billot. Et à l'hôpital, ce n'était pas un vain mot.

Un discret bourdonnement annonça l'entrée en action de la Cuillère dans le champ opératoire. L'engin se déplaçait d'un mouvement fluide sur des rails au plafond.

Femme invisible sous son accoutrement – blouse, bonnet, masque, chaussons en microfibre bleus –, Kristine suivit, la tête levée, le trajet de la Cuillère. Cette dernière s'arrêta pile au-dessus du corps nu de Raoul Ramirez, un garçon de dix-huit ans originaire de Floride.

Le torse du jeune homme avait été incisé en H : depuis la gorge jusqu'au pubis, entre les clavicules et le long du bassin. La cavité béante était retenue par des pinces sur les côtés. Les côtes relevées laissaient voir les organes, détachés de tout tissu connectif.

S'efforçant de ne pas penser au garçon dont le corps était étendu devant elle, elle leva les bras pour saisir la Cuillère par ses deux poignées latérales qui ressemblaient un peu à un guidon de vélo.

Pour l'amour de l'Humanité... Oui, c'était important, nécessaire... Les Chinois et les Japonais étaient parvenus à des résultats époustouffants. Les Américains ne pouvaient se permettre de rester à la traîne.

La Cuillère était un élément essentiel du processus.

La mâchoire positionnée, avec une précision qui exigeait une totale concentration, elle ouvrit la gueule de la Cuillère, abaissa et ajusta les crocs en titane sous les organes. Il fallait en effet éviter que les viscères ne s'écartent, ou pire, ne se brisent. Après quoi, elle referma la gueule de l'engin et appuya sur un bouton.

Dans un murmure de machine bien huilée, la Cuillère souleva le paquet d'organes connectés. En jargon médical, cela s'appelait un canoë.

Elle appuya sur un deuxième bouton. La Cuillère rebroussa chemin sur ses rails et disparut par une ouverture dans la pièce voisine. Cette pièce, qui avait pour nom les Bains, évoquait à ses yeux une chambre noire de photographe. Un long évier en inox en occupait tout un côté, tandis qu'au milieu était dressée une table en métal grise. Sur cette table reposaient trois bassines rectangulaires profondes d'une quinzaine de centimètres, remplies de liquide.

La Cuillère s'immobilisa dans un long frisson au-dessus de la première bassine. Kristine l'abaissa de manière que sa gueule fût entièrement immergée. Tout allait comme sur des roulettes, jusqu'ici... Ouvrant la gueule de la Cuillère, elle inséra des tubes dans les deux grandes veines qui avaient été tranchées, puis elle ouvrit les pinces bipolaires qui maintenaient la veine cave et l'aorte.

Un flot de sang coula de l'aorte dans un bac tandis qu'un fluide chargé d'oxygène et d'une enzyme nettoiyante de plaque s'écoulait de la même artère pour alimenter les organes. Une fois ces derniers vivifiés par cet apport, elle serra de nouveau les veines avec les pinces avant de refermer la gueule de la Cuillère.

L'engin souleva le paquet d'organes et le déposa dans la deuxième bassine, laquelle contenait une solution enzymatique différente, une sorte de soupe trouble destinée à traquer et à détruire les nodules gras, le sang et toute trace de tissu connectif.

Elle laissa le paquet tremper dans le nettoyant. Il lui arrivait d'être obligée de retirer de la graisse à la main, du foie ou du cœur.

Raoul, heureusement, avait été jeune et en bonne santé. Ses organes étaient impeccables.

Elle surveilla la Cuillère à sa sortie de la deuxième bassine, puis son transfert vers la troisième. Alors que le canoë s'imprégnait d'une solution saline saturée de cellules souches neuronales, des ultrasons stimulaient le système nerveux au moyen d'ondes sonores à hautes fréquences. Les cellules souches, produites à partir d'un embryon humain obtenu par clonage, se greffaient aux extrémités sectionnées des nerfs, les préparant à une nouvelle connexion.

Kristine Morgan laissa échapper un soupir de satisfaction. Tout s'était passé comme sur des roulettes.

Après le passage du paquet dans la chambre bleue, elle pourrait démonter et stériliser la Cuillère. Pas question de risquer une contamination lors de la prochaine opération, qui n'allait sans doute pas tarder.

Bientôt Raoul Ramirez ne serait plus qu'un vieux souvenir. Elle l'oublierait tout comme elle avait oublié les autres. Les centaines de donneurs. Tous assassinés dans la même pièce.

Le Dr Kane s'adossa à un tronc d'arbre et jura d'une voix sonore en levant les yeux vers le ciel nocturne au-dessus de Bear Bluff. Il avait été obligé de marquer une halte pour masser le bleu que lui avait fait cette petite peste tout à l'heure en lui donnant un coup de pied. Il en avait un autre sur le bras.

Que cela lui serve de leçon ! Il se promettait de ne plus jamais sous-estimer cette fille. Après tout, elle était un être supérieur, n'est-ce pas ?

Tout en suçait une pastille de menthe, il surveillait la bicoque de Frannie O'Neill à travers ses jumelles, les meilleures du marché, de marque allemande, naturellement.

Il se trouvait à deux cents mètres du chalet. La véto était là, debout à sa fenêtre. Il la voyait presque comme en plein jour, le visage baigné par le clair de lune. Se levait-elle toujours de si bon matin ? se demanda-t-il. Ou bien s'était-elle levée plus tôt que d'habitude parce qu'elle avait le sombre pressentiment qu'aujourd'hui était le dernier jour de sa vie ? Car, dans ce cas, elle avait frappé dans le mille, songea Kane. Elle pouvait se considérer comme morte.

Grâce aux performances optiques étonnantes de ses jumelles, il lisait l'heure sur l'horloge du four : 4.22.

Sa montre à lui, une Breitling Aerospace, indiquait les mêmes chiffres. Le Dr O'Neill était une femme éprise de précision. Elle devait aussi se montrer soigneuse dans d'autres domaines. Attention.

À l'Ouest rien de nouveau, se dit-il en étouffant un gloussement de rire. *Des affaires autrement plus importantes m'appellent à l'hôpital.*

Ses deux hommes de main attendaient ses ordres dans les bois, postés de manière à guetter les portes des deux côtés de la maison. Chacun était équipé d'un kit radio, de lunettes infrarouges, d'un gros canif multifonctions et d'un GPS capable de donner les coordonnées de n'importe quel point sur la planète.

Kane repassa comme un film son plan dans son esprit. Il n'était pas prévu que ses hommes prennent la maison d'assaut, car cela présentait trop de risques de désordre, et donc d'échec. Il avait compris après la dernière tentative. Les enfants étaient d'une force, d'une célérité et d'une intelligence peu communes. Ils semblaient conjuguer le meilleur des qualités humaines et aviaires.

La consigne : ils restaient dans les bois, bien entendu sur le qui-vive. Cette fois, il n'y aurait pas d'erreur.

Dès que ces satanés enfants allaient s'aventurer hors de la maison, ils leur tomberaient dessus et les captureraient. Les uns après les autres.

Je crois avoir dormi une demi-heure en tout et pour tout, mais comment en être sûre ? Peut-être bien une heure entière... Toujours est-il que j'ai ouvert grands les yeux, et que, d'un seul coup, j'ai compris que la situation était grave.

Matthew me secouait par le bras en me dévisageant avec des yeux exorbités.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bredouillai-je.

— Y'a des malades mentaux dans la forêt. Tu peux pas les entendre, même Pip les entend pas. C'est les types qui sont entrés dans notre maison à Pine Bush. Si, Frannie, c'est vrai, je te jure. Je sens leur odeur. La même que la dernière fois, une odeur de mort. C'est des méchants cent pour cent méchants.

Une vague de terreur me submergea. Si l'adrénaline donnait des ailes, il m'en serait poussé à cet instant. Nous n'avions rien pour nous défendre. Le chalet était ouvert aux quatre vents avec ses baies vitrées sans rideaux ! Quelle idiote j'avais été. Au lieu de fêter nos retrouvailles, j'aurais dû appeler au secours, ou prendre la fuite. Oui, nous aurions dû nous enfuir au lieu de nous laisser piéger.

— Reste ici, murmurai-je à Matthew. Oreille de Lynx ! Surtout ne t'approche d'aucune fenêtre, et ne te lève pas.

— J'ai l'air si bête que ça ?

— Tout ce que je te demande, c'est de rester le plus près du sol possible.

Assise par terre, je remis à la hâte mes vêtements de la veille. Les pattes griffues de Pip grattaient le parquet. L'instant d'après, il sautillait autour de moi en faisant le beau.

— Chut ! Toi alors, tu ne seras pas primé chien de garde, je peux te le dire !

Je rampai ensuite vers la cuisine, m'approchant doucement du socle de rechargement de mon téléphone sans fil. Je fis remonter ma main le long du mur, tâtai le chargeur, le cœur battant soudain à tout rompre : où était le téléphone ?

Le socle était vide !

Je dus me mordre les lèvres pour ne pas hurler, ma gorge laissant cependant échapper un faible grognement, et je me mis de nouveau à quatre pattes. Puis, à moitié redressée, je palpai d'une main la surface des comptoirs. Le sucrier. Oups. Non, je ne l'avais pas renversé. La salière. Oups. Cette fois-ci, j'avais réussi mon coup.

Je mis enfin la main sur mon téléphone : à l'endroit exact où je l'avais déposé après mon appel à Kit. Quel soulagement !

J'appuyai sur la touche rouge et portai l'écouteur à mon oreille. Rien. Pas de ligne. Rien !

La batterie était peut-être déchargée. Peu importait, de toute façon. J'étais dans un sacré pétrin. Je me trouvais dans la chambre de la panique avec les six mêmes, et hélas, je n'étais pas Jodie Foster.

C'est alors que je me suis levée.

Dans la seconde, je sentis une main m'attraper la jambe. Je retins un cri.

— Tiens, essaye ça, me dit Max en me fourrant son téléphone portable dans la main.

Ouf ! Le voyant lumineux était vert : il était chargé.

— Merci, chuchotai-je.

Une ombre se glissa dans la cuisine : Ozymandias le Brave. Il avait l'air sur le sentier de la guerre.

— Ils se rapprochent, Frannie, annonça-t-il. Les lâches encerclent la maison. Mais on peut les combattre ! On les vaincra ! Tu vas voir.

— Max, rassemble les enfants. Toi aussi, Oz. Allez chercher vos manteaux, et descendez tous en silence dans la cave. Et évitez de vous redresser. Rampez. Ah, et... surtout ! Évitez de voler !

Se cacher dans la cave n'était pas forcément la bonne solution. Si nous étions encerclés, pour employer la formule d'Oz, nous risquions de nous faire capturer... ou tuer ? J'avais néanmoins ma petite idée derrière la tête. Ne dit-on pas que la nécessité est la mère de l'invention ?

Je savais ce qu'il me restait à faire. Cela me déplaisait encore plus que si on m'avait obligée à boire d'un trait un flacon d'huile de ricin, mais à la guerre comme à la guerre : je n'avais pas le choix.

Si seulement Kit avait pu être là pour me donner un coup de main ! J'étais furieuse contre lui. Il aurait peut-être trouvé une solution plus astucieuse. *Que la peste t'étouffe, Kit !*

Je marchais en canard en queue de cortège tandis que les enfants descendaient l'escalier de la cave. Les jumeaux avançaient en dodelinant de la tête, hagards, perdus, tirés trop brutalement de leur sommeil. Max posa ses mains sur leurs têtes pour leur apporter un peu de réconfort.

— Je ne bouge pas d'ici, assurai-je à Max quand ils furent tous en bas. Ne sortez surtout pas. Je vous rejoins dans quelques minutes. C'est promis.

Une promesse que j'espérais pouvoir tenir !

Le soleil levant jetait ses rayons obliques dans les fenêtres orientées vers l'est.

Les mains tremblantes, je rapportai de la cuisine un couteau et m'en servis pour crever les coussins de mon canapé jusqu'à réduire ce dernier à une armature en bois recouverte de plumes et de duvet d'oie. Après quoi, je pris les magazines empilés sur ma table basse pour les jeter sur mon canapé en lambeaux. Pauvre de moi ! me lamentai-je intérieurement.

Je promenai mon regard dans la pièce, repérant les livres et les albums, souvenirs de mon mariage avec David. Sans oublier notre photo de mariage justement, sur la cheminée, à côté du modèle réduit de bateau qu'il avait construit. J'avais ouvert les vannes de ma mémoire : la lente construction de notre nid conjugal, les soirées au coin du feu, l'amour dans notre grand lit, nos disputes, nos réconciliations...

Me ressaisissant, je rampai jusqu'au placard du vestibule. De l'étagère du haut, je descendis les vieilles revues médicales de mon défunt mari. Il m'avait interdit de son vivant de les jeter, et je n'avais pas eu le cœur de le faire après sa mort. David avait été un excellent chercheur. Il avait découvert des choses qu'il n'aurait jamais dû savoir sur l'école, et ces salauds l'avaient tué. Ils étaient coutumiers du fait et, à présent, voilà qu'ils semblaient avoir été remplacés... Pauvre David, pauvres enfants, pauvre de moi.

Des larmes mouillèrent mes yeux. Je revis en pensée le corps inerte et si blanc, recouvert d'un drap encore plus blanc, sur le plateau métallique du tiroir de la morgue. La douleur atroce de cette perte. Après sa mort, après son assassinat, j'avais quitté notre maison, ce chalet où nous avions connu de grands bonheurs, pour emménager à la clinique. Je n'acceptais pas l'irréparable. La disparition de David était pour moi un impossible deuil. Et puis, il y avait eu ma rencontre dans les bois avec Max. J'avais su gagner sa confiance, puis son affection. Elle nous avait conduits, Kit et moi, auprès des autres enfants. Quand ces ordures de l'école avaient compris le rôle que je jouais, ils avaient mis le feu à ma clinique dont il n'était resté qu'un tas de cendres au bord de la route. J'avais ensuite, grâce à l'argent de l'assurance, pu reconstruire un nouveau zoopital, mais je m'étais réinstallée au chalet en attendant.

Aujourd'hui, il était temps de changer de nouveau de cadre de vie.

Une douzaine de bûches artificielles s'empilaient près du poêle. Parfait.

Je jetai les bûches sur la montagne de plumes, de duvets et de magazines, et ajoutai un tabouret de cuisine pour faire bonne mesure. La mort dans l'âme, je craquai une allumette et la jetai sur cet amas d'objets. D'abord, je crus que mon allumette s'était éteinte, puis, très vite, une mince volute de fumée monta jusqu'en haut de mon superbe plafond voûté. Je sortis le portable de Max de ma poche.

— Au feu ! m'écriai-je après que j'eus appelé les pompiers. Il y a une maison en flammes derrière la clinique vétérinaire sur la route 34 à hauteur de Bear Bluff. Je vous en supplie, dépêchez-vous !

Après avoir raccroché, j'enfilai ma veste, pris Pip sous mon bras et m'apprêtai à descendre dans la cave rejoindre les enfants avant de prendre la clé des champs par la porte dérobée. Mes joues ruisselaient de larmes.

En bas de l'escalier, la cave était plongée dans d'épaisses ténèbres. Du fond du trou noir montaient des bruits étranges, comme si on déplaçait, en les tramant par terre, de lourds objets.

Quelques secondes me furent nécessaires pour reprendre mes esprits. Bien sûr, c'étaient les enfants ! Où avais-je la tête ? Cela faisait des siècles que je n'étais pas descendue à la cave. J'avais complètement oublié qu'au fil des années David et moi avions entreposé toutes sortes de vieilleries sans réfléchir. Montants de lit, planches de toutes sortes, meubles cassés en attente de réparation, etc.

Et la fumée commençait à poindre dans l'escalier ! Je ne m'étais pas attendue à ce que le feu prenne si vite ! Je pestai intérieurement contre mon insouciance. Nous voilà pris au piège, par ma faute !

Nous allions mourir brûlés vifs !

Je me précipitai pour aider les enfants à dégager une douzaine de cartons de livres. Il y avait aussi des commodes. Incroyable ce qu'on peut accumuler en seulement quelques années !

— T'es plus costaud que qu'on pourrait le croire, me complimenta Max.

Finalement, je pris une massue pour faire sauter la serrure, dont, bien entendu, j'avais perdu la clé.

Le système de détection incendie se déclencha au rez-de-chaussée. Pas trop tôt ! songai-je. Puis une autre sonnerie retentit un peu plus haut, à l'étage.

— C'est seulement la maison qui brûle, dis-je aux enfants.

Oui, la maison brûlait. J'avais mis le feu à ma propre maison, à mon beau chalet, à ce lieu que je chérissais tant.

J'écoutai la plainte stridente de l'alarme incendie avec une tristesse mêlée de contentement. Dès que les rondins s'enflammeraient, s'élèverait un rideau de fumée qui nous permettrait de nous faufiler dehors, ni vu ni connu. Du moins fallait-il l'espérer !

Les gonds de la porte de la cave étant rouillés, il fallut la défoncer à coups d'épaulé. Max et Ozymandias, surtout ce dernier, étaient dotés d'une force incroyable.

À une quinzaine de mètres de la porte débutaient la ravine et ses bords escarpés, rocaillieux et moussus. Inutile de dire qu'ils ne m'apparaissaient plus comme un but de promenade, mais comme la Terre promise elle-même !

Wendy, pauvre petite, pleurait. J'avais moi-même les larmes aux yeux quand je passai la tête par la porte pour inspecter les alentours. Je ne vis rien de suspect, ni n'entendis le moindre bruit. Je rentrai la tête dans la cave et pris Wendy dans mes bras, très tendrement.

— Maman, souffla-t-elle dans mon cou.

Je ravalai un sanglot.

— Ça va aller, ma chérie. On va s'en sortir. D'une façon ou d'une autre...

Puis, avec Pip qui cavalcadait sur mes talons, je piquai un sprint jusqu'à la ravine et je dévalai la pente sur les fesses. Les autres me suivirent de près, Oz tenant la main d'Icare, Max guidant Matthew et Peter.

Une fois en bas de la ravine, je levai la tête puis distinguai des nuages de fumée noire s'élevant au-dessus de nos têtes. L'instant d'après, des cailloux se mirent à gicler autour de nous avec des sifflements aigus : on nous tirait dessus !

Ça y est ! On est repérés ! me dis-je. *Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je ne suis pas magicienne, je ne suis que vétérinaire !*

Mon appel fut-il entendu ? Toujours est-il que le vent tourna soudain, rabattant la fumée dans notre direction. Nous étions sauvés !

— Maintenant, envolé-voilà ! Attention de bien voler bas, au ras du sol sans sortir du nuage de fumée. Rendez-vous à la voiture !

La petite bande fit preuve d'une obéissance irréprochable. Ma voiture était garée à quelques centaines de mètres, sur le parking de la clinique.

Je priai le ciel qu'ils ne l'aient pas déplacée !

Les enfants envolés, je courus en trébuchant sur les rochers et les

branches à terre, veillant à maintenir le rideau de fumée entre moi et les hommes armés.

Pile à l'instant où la ravine devenait si étroite qu'elle n'offrait plus aucune protection, une forme bleue se profila devant moi. Ma Suburban ! Mon fidèle 4x4 ! Et là, sous mes yeux, la petite bande au complet. Mes enfants ! Mes charmants enfants oiseaux !

Une demi-minute plus tard, je démarrai.

— Où est-ce qu'on va ?

— Ceinture, tout le monde ! ordonnai-je en guise de réponse.

Je n'avais pas le courage de leur avouer que je n'avais pas la plus petite idée de notre destination.

Quels paysages magnifiques nous avons traversés sans que je parvienne à apprécier leur beauté tant j'étais stressée. Et quelle longue route – cinq cents kilomètres au milieu de plaines immenses et de collines, avec, dans le lointain, les Rocheuses, le majestueux Pikes Peak, toutes merveilles de la nature qu'en d'autres temps j'aurais eu tant plaisir à contempler.

De temps en temps, les enfants se réveillaient. J'en profitais pour m'arrêter à une station-service pour prendre de l'essence ou acheter de quoi manger. Tout du long, je fus poursuivie par une horrible impression de déjà-vu. Nous étions de nouveau des fugitifs.

— C'est comme au bon vieux temps, hein ? me dit Max comme si elle lisait dans mes pensées.

L'expression grave de son visage démentait toute intention humoristique.

— J'ai la sensation, enchaîna-t-elle, qu'on vient de s'échapper de l'école. Ça fait déjà un an, tu te rends compte. Sauf qu'à l'époque nous n'avions encore jamais vu à quoi ressemblait le vaste monde.

— Je préfère être en cavale que de rester avec ma maman bio, déclara Ozymandias. Elle m'appelait Harold.

Elle voulait même pas savoir ce que c'est que d'être à moitié oiseau.

— C'est pareil pour moi ! renchérit Matthew.

Entre les Rocheuses et les Plaines, à l'est de la Sangre de Cristo, deux pics jumeaux, les Spanish Peaks, se dressent à quatre mille mètres. En temps normal, j'aurais voulu voir de plus près ces montagnes peu ordinaires formées par une éruption volcanique qui a soulevé le sol sans réussir à ouvrir un cratère. Mais j'étais trop fatiguée pour même les regarder. Je n'avais qu'une hâte : franchir la frontière de l'État du Colorado et arriver au Nouveau-Mexique avant midi.

Une fois la frontière passée, je me détendis un peu et cherchai un motel où nous pourrions nous reposer. Je finis par repérer une enseigne au nom du Pines Bungalow Motel.

J'empruntai la bretelle d'autoroute indiquée et me retrouvai sur une petite route à la périphérie de Raton. Le motel ressemblait à tous les établissements de ce genre, et il y avait un bungalow qui me convenait, en retrait de la route, derrière des buissons. Je payai comptant et garai la Suburban devant le bungalow 8.

Avant de permettre aux enfants de sortir de voiture, je tenais à

repérer les lieux : deux lits gigantesques, une pièce sombre, poussiéreuse, peinte d'un blanc crème crasseux. La moquette grise avait sûrement été choisie pour ses vertus antitaches. Bref, j'imaginais qu'un cinéaste l'aurait volontiers loué comme décor pour un film d'épouvante.

Comme les mêmes avaient faim, je leur jurai que j'irais faire des courses, mais je leur demandai d'abord d'appeler leurs parents sur le téléphone portable de Max.

— Le moins vous en dite, le mieux c'est, leur précisai-je. Je ne suis pas certaine qu'ils soient en sécurité. Alors, faites bref... et gentil. Qui, s'il vous plaît, très gentil. Songez qu'ils ont peur, eux aussi.

Après quelques minutes de répétition générale – il fallait trouver des phrases concises, claires et... gentilles, les enfants téléphonèrent. Ils s'efforcèrent de rassurer leurs parents biologiques, leur promettant de rentrer bientôt à la maison. J'appelai ensuite le Dr Monghill pour le prier de veiller encore une journée ou deux sur mon zoopital. Peut-être même trois... ou pour le restant de mes jours, ajoutai-je pour moi.

La fatigue me tomba sur les épaules d'un seul coup. C'était moi qui avais soudain besoin d'aide. Je composai le numéro du FBI en frémissant des pieds à la tête. Le standard me le passa immédiatement.

Une voix mâle résonna à mon oreille.

— Agent Brennan.

— Kit ! m'exclamai-je. Je suis dans un coin paumé du Nouveau-Mexique et j'ai une trouille bleue. Ils sont avec moi, oui, tous les six. Quelqu'un essaie de nous tuer. Non, je n'exagère pas.

La soirée s'écoula paisiblement. Les enfants racontèrent à tour de rôle des histoires de fantôme – le cadre s'y prêtait. Même pas le match de base-ball qui passait à la télévision ne parvenait pas à les arracher de leurs récits fantastiques.

On aurait pu diviser cette séance en plusieurs chapitres intitulés respectivement : « Notre captivité », « Nos parents bio », « Cauchemar en banlieue », « Les oiseaux en cage chantent aussi ». À vrai dire, ils réagissaient comme n'importe quels adolescents qui testent leurs limites et se rebiffent devant la discipline. J'avais autour de moi une bande de rebelles en herbe.

— On était obligé d'aller chez un psy, déclara Matthew. Si t'avais vu sa tronche de gourou New-Age ! Il pensait qu'il savait tout sur notre séjour à l'école. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il avait été renvoyé deux fois à l'époque où il était au lycée ! Tu parles d'un traumatisme !

— Et vos pubs pour les céréales ? s'enquit Ozymandias en se tournant vers les jumeaux pelotonnés tous les deux sur mes genoux.

— On veut pas en parler, décréta Peter en croisant ses petits bras sur son torse déjà puissant.

— On adore voler, précisa Wendy d'une voix sucrée en roulant des yeux comiques, et on adore démarrer la journée avec un bon grand bol d'Ailabix !

Manifestement la phrase qu'on lui demandait de réciter devant les caméras.

— C'est faux ! s'exclama Peter. On adore démarrer avec un petit déjeuner équilibré, *dont* des Ailabix !

Je serrai Peter contre moi. Cet enfant parlait comme un livre.

— On fait des tests, annonça fièrement Wendy.

— Tu détestes ? la taquina Matthew.

— Oh, les enfants ! m'écriai-je. Assez de chamaillerie. Et si notre petit Ic nous racontait son passage dans les *Anges du bonheur* ?

— Je vous conseille pas de les approcher, ceux-là, plaisanta Icare en agitant son poing en l'air. Bon, et si on changeait de sujet... Qu'est-ce qu'on va faire pour les chasseurs ?

Comme un seul homme, tous se tournèrent vers Max.

— Je n'en sais pas plus long que vous, les gars, dit Max en levant au ciel ses bras ravissants. On ne sait ni qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Je suis dans le noir, comme vous tous. Juré, craché.

C'est alors, en les dévisageant tour à tour, que je m'aperçus

qu'aucun d'eux ne croyait Max. D'un autre côté, elle était leur chef, et il n'était pas question de mettre en cause son rôle de leader.

— Et si on regardait un peu le match, ajouta Max en riant. Qui va gagner d'après vous, les Mets ou les Rockies ?

Personne ne trouva cela drôle.

L'hôpital

Le Dr Kane se tenait penché au-dessus du corps inerte d'un patient du nom d'Andrew Mellon McKay, mais il n'était pas entièrement concentré sur l'opération en cours. D'un côté, il s'apprêtait à procéder à une arthroplastie miraculeuse qui allait lui rapporter la coquette somme de 200 000 dollars et, d'un autre, il prenait la mesure du désastre qui venait de se produire dans le Colorado.

Max et toute la bande de chiards oiseaux avaient disparu de l'écran de son moniteur radar. Ainsi que le Dr Frannie O'Neill. Et Max chérie en savait beaucoup trop pour son bien, le sien propre et celui des autres...

— Tout est prêt, docteur, annonça l'infirmière.

— Je sais, rétorqua Kane d'un ton sec.

L'infirmière introduisit une sonde très fine par le canal de l'urètre jusqu'à la vessie afin de permettre la surveillance du taux d'hydratation et du système rénal du patient. Le Dr Kane poussa un soupir avant d'attaquer.

Il examina d'abord le genou tel qu'il apparaissait, rasé et badigeonné d'antiseptique, au milieu du champ opératoire stérile, avant de pratiquer avec son scalpel une incision à travers la rotule. Il retroussa la peau et se mit en devoir de séparer les muscles et les tendons afin d'exposer la capsule qui entoure l'articulation comme un manchon cartilagineux.

De toute évidence, la rotule était endommagée au point d'être irréparable. C'était bien ce à quoi il s'attendait, d'ailleurs. Il valait mieux l'enlever.

Le Dr Kane choisit la scie oscillante la plus fine possible. En quelques minutes, il avait scié le fémur et le tibia. Il déposa les fragments et les sciures de la rotule dans une bassine. Après quoi, il prit une fraise de petit format et fit plusieurs trous d'un millimètre de diamètre, calibrés pour recevoir les tiges de la prothèse totale du genou.

Cette minutie dans l'exécution allait porter ses fruits quand il examinerait les résultats cliniques dans quelques mois, d'autant que le malade, à quatre-vingt-huit ans, était pressé de pouvoir remarcher.

Une fois les trous fraisés, il appliqua un ciment aux tiges de l'implant avant de les mettre en place. Satisfait, Kane recula d'un pas

pour permettre à un autre chirurgien de rattacher les tendons et les muscles. Fermant et ouvrant machinalement le poing pour assouplir ses doigts, il passa de l'autre côté de la table pour examiner le deuxième genou et cueillit un scalpel sur un plateau.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, déclara-t-il à son équipe alors qu'ils étaient tous au travail. Le spécimen Maximum est toujours porté disparu. Les autres aussi. Ils sont dans la nature... quelque part.

Kane songeait à Max, à la curiosité insatiable, à l'intrépidité, à l'audace de la jeune fille, et, tout d'un coup, il se produisit comme un dérapage. Le scalpel lui sauta de la main et tomba par terre avec un bruit métallique.

Fixant l'instrument brillant sur le linoléum tacheté de brun, il sentit naître à la racine de ses cheveux une sorte de démangeaison insupportable.

Que se passait-il ?

Cela ne lui était jamais arrivé.

Ethan Kane ne commet jamais d'erreur !

Le cœur de Max fit un bond dans sa poitrine quand elle regarda par la mince ouverture ménagée entre les deux rideaux grisâtres du motel. Une Jeep noire poussiéreuse reculait sur la place de parking devant le bungalow voisin du leur. Qui cela pouvait-il bien être ?

Et puis Kit sortit de la Jeep. Kit !

— Kit ! murmura Max. Super ! Avec lui, ça va gazer ! Elle le suivit des yeux tandis qu'il déplaçait sa grande carcasse de l'inconfortable véhicule et se secouait comme un gros chien. Il était vêtu de bleu des pieds à la tête : chemise et pantalon en jean, blazer bleu marine. Et au-dessus de tout ce bleu, ses cheveux blonds aux reflets d'or. Un large sourire éclaira le visage de Max.

— Frannie ! Il est là ! chuchota-t-elle. C'est Kit ! C'est la cavalerie !

Tel le commandant d'un fort assiégé par les Indiens dans un western, Frannie opina d'un air entendu, et soulagé.

Max, pour sa part, se demanda pourquoi ils s'étaient séparés. Comment des gens si intelligents pouvaient-ils se comporter aussi stupidement ? Ils étaient faits pour vivre ensemble, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

Frannie se dépêcha d'aller ouvrir la porte du bungalow et courut à la rencontre de Kit. Ils se tinrent un moment face à face, hésitants, puis ils s'enlacèrent, ou plutôt tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Max sentit les larmes lui monter aux yeux. C'était comme ça qu'elle les aimait, tendres, beaux, aimants. Papa et maman. Quand ils se détachèrent l'un de l'autre, Kit souriait.

— Les enfants ! claironna Frannie en rentrant dans le bungalow d'un air triomphant. Regardez qui est là !

Les enfants hurlèrent de joie et d'excitation. Ils sautèrent au cou de Kit qui agita les bras comme un homme qui se noie, puis les enlaça tous les uns après les autres pour les serrer contre lui. Max, quant à elle, demeura à l'écart, observant la scène. Quand, finalement, il s'avança vers elle, elle lui sourit.

— Comment va ma petite Maxie ? dit-il. Toujours à jouer les effarouchées ?

— Ça marche à tous les coups, répartit-elle.

Kit était la seule personne au monde à l'appeler Maxie, ce qui l'enchantait. Il lui tendit les bras et elle s'y engouffra, lui enlaçant la taille et pressant sa joue contre sa poitrine. Il était revenu. Il était là. Ils étaient tous ensemble, tous les huit, toute la famille réunie.

— Tu m’as manqué, lui avoua-t-elle dans un murmure. Je sais que c’est cucul, mais c’est vrai.

L’espace de quelques secondes, elle crut que tous leurs ennuis étaient terminés. Ils allaient pouvoir couler des jours tranquilles, dans un bonheur partagé.

Hélas, au fond d’elle-même, elle savait que dans la vie tout ne se termine pas toujours par des chansons. Les enfants oiseaux n’auraient jamais le droit de connaître la paix sur cette Terre. C’était la triste vérité.

Pour ce qui les concernait, les dés étaient pipés. Certains auraient appelé l’histoire de leur vie une tragédie.

C'était d'autant plus délicieux que je ne m'y attendais pas. Me retrouver dans les bras de Kit, tous les deux habillés, convenables... Peut-être un peu trop convenables même...

Nous nous sommes embrassés. Oh, comme l'on se réchauffait dans les bras l'un de l'autre. Cela faisait un fameux bail ! Ces yeux, ce sourire. Je dus mettre un frein à mes baisers. Ce n'était ni le lieu ni l'heure de se laisser emporter par la passion. Je ne devais pas me laisser dominer par ma production d'oxytocine. J'avais lu quelque part que cette hormone était libérée dans notre cerveau chaque fois que nous touchions quelqu'un que nous aimons. On l'appelle la « colle hormonale ». Eh bien, je peux vous dire que dans notre cas ça collait vraiment !

Bref, j'ai eu un peu de mal à m'extraire de son étreinte. Au début, on ne pouvait même pas se parler, on se contentait de respirer à l'unisson, puis, surmontant notre émotion, on s'est lancé.

— J'ai mille choses à te dire, commençai-je.

— Je suis là, on a toute la nuit, Frances Jane, me rétorqua-t-il.

Il m'appelait toujours par mon nom de baptême quand il cherchait à me rassurer. Je trouvais cela un peu condescendant, mais pourquoi pas ?

Je lui racontai la peur bleue que m'avaient faite les enfants en tombant des arbres alors que je me promenais dans les bois. Puis je lui exposai les raisons qui les avaient poussés à fuguer, et comment j'avais réussi à nous sortir d'un sacré pétrin en mettant le feu au chalet. Kit m'enveloppa d'un regard affectueux pendant que je lui décrivais notre échappée belle dans la ravine, puis sur la route, jusqu'à ce sinistre refuge du Pines Bungalow Motel.

— Mazette, tu es plus débrouillarde que Scully.

— N'est-ce pas ?

J'adorais quand il m'offrait ce sourire légèrement en coin, d'une chaleur, d'une tendresse, d'un amour... Ah... Je lui répondis moi-même par mon plus tendre sourire et caressai ses cheveux blonds. Ils étaient encore plus longs qu'avant. *Frannie, attention ! Surveille-toi ! N'oublie pas que pour l'instant, tu tiens le rôle de Scully !*

— Les enfants ont grandi, me dit-il (comme si je ne m'en étais pas aperçue !). Oz est un jeune homme. Il t'a montré ses tatouages ?

J'acquiesçai de la tête, époustouflée qu'il ait déjà eu le temps d'admirer la poitrine décorée d'Ozymandias.

— Ils ont beaucoup appris dans le vaste monde. Ic parle déjà trois langues et est en train d'en inventer une quatrième. Oz est devenu un vrai ornithologue. À mon avis, sa soif de connaissances concernant la vie des oiseaux revient pour lui à une quête des origines.

— Et Max ?

— Elle est leur mère adoptive en quelque sorte. Peut-être a-t-elle l'étoffe d'une enseignante.

Kit arborait de nouveau son irrésistible sourire en coin.

— Je veux dire, Max t'a-t-elle mise au courant ? Car je suppose qu'elle sait. Max sait toujours plus qu'on ne le croit.

— Non, répondis-je. Elle n'a rien laissé paraître... Que doit-on faire ?

Avec une expression grave, Kit hocha la tête :

— D'abord il faut parer au plus urgent.

— Quel est le programme ?

— Il faut commander quatre pizzas géantes.

— Et après ?

— Après, j'aurai une petite conversation avec Max.

Le programme fut maintenu.

Pizzas végétariennes, puis conversation en tête à tête.

Max, ravie, s'assit avec Kit sur la branche basse d'un vieux sapin. Elle avait tellement bien mangé que l'élastique de son pantalon était trop serré, mais elle se montra néanmoins bavarde comme une pie. Oui, la vie avec leurs parents biologiques avait été pour elle et Matthew un véritable calvaire. Non, elle préférait ne pas dire de mal de ces braves gens. Quant à leurs camarades de classe, ils avaient eu l'esprit inventif. Elle pouvait citer à Kit cinquante noms d'oiseaux qu'ils avaient reçus, elle et son petit frère. Et puis ces mensonges qu'ils montaient de toutes pièces.

— Tu sais, j'avais vraiment envie d'être comme eux, de m'intégrer, dit-elle à Kit de sa voix cristalline. Je pense que c'était trop demander...

— La vie est dure pour toi, Max, mais je trouve que tu t'en sors comme un chef. Je suis fier de toi. Frannie aussi.

Max hocha pensivement la tête. Elle ne lui avait pas dit le quart de ce qui la préoccupait. Il ne pouvait pas deviner qu'elle était en alerte rouge ! Il ne pouvait pas se rendre compte que tous ses supersens étaient en éveil. Elle était sûre et certaine que, tôt ou tard, ils allaient tous, tous les enfants, être enlevés, peut-être même tués.

Elle avait mémorisé la latitude et la longitude exactes de l'endroit où ils se trouvaient, et avait déjà repéré la topographie des alentours. En quelques coups d'ailes, elle avait survolé la colline, évalué la hauteur des arbres, la vitesse du vent, la température sous le couvert de la forêt. En réalité, le paysage autour du motel lui rappelait la maison du lac. Cela, elle pouvait s'en ouvrir à Kit sans dommage.

Au bout d'un moment cependant, alors que Kit tentait de la reconforter, elle haussa les épaules en déclarant :

— Bon, assez de pleurnicher sur le passé. C'est idiot.

Son ouïe extrafine captait le vacarme des bêtes qui se déplaçaient dans les sous-bois, et l'écoulement de la douche sous laquelle se trouvait à l'instant Frannie dans le bungalow. De son œil de lynx, elle pouvait compter les poils de barbe de Kit sur ses joues mal rasées. Rien ne lui échappait, ni l'insecte sur la branche la plus haute, ni la plus petite nuée de pollen.

La présence de son père adoptif était sans aucun doute un soutien. Jamais elle ne s'était sentie aussi en confiance qu'avec Kit. *Papa, mon*

vieux papa. Pas si vieux que ça, en fait. Lui et Frannie étaient les deux adultes les plus cool du monde !

Max se tourna d'un air rêveur vers la symphonie de couleurs dont le soleil couchant auréolait l'horizon. *Que le monde est beau*, se dit-elle, soudain saisie d'un regain d'espoir. Elle entendait les autres enfants rire et jouer dans les bois derrière le bungalow. Oh, la joyeuse bande ! On croirait presque aux pieux mensonges qu'ils avaient racontés tout à l'heure à leurs parents biologiques : « C'est juste une escapade. Nous serons bientôt rentrés. Ne vous inquiétez pas. Tralalalala. »

— Maxie, dit la voix mélodieuse et chaude de Kit à côté d'elle. La situation est grave. Je pense que tu t'en rends compte.

Le cœur de Max se serra alors qu'elle redescendait plus brutalement sur terre que lorsqu'elle volait.

— Il va falloir quitter ce motel sans tarder, ajouta Kit. Et après ?

— Tu trouveras une solution. Tu as plus d'un tour dans ton sac.

— Tu me flattes, Maxie. Mais si tu veux que je vous sorte de là, il faut que tu me donnes toutes les informations nécessaires. Que se passe-t-il, Max ? Qui vous poursuit ? Pourquoi ? Dis-moi, Maxie. Aide-moi.

Max secoua la tête. C'était un non catégorique.

— Ne sois pas têtue, Maxie. Je ne suis pas Superman. Comment veux-tu que je vous protège d'un danger dont j'ignore tout ? Tu comprends ?

— Maintenant, dit-elle en pinçant les lèvres, je comprends Frannie quand elle déteste que tu joues à l'agent du FBI !

Là-dessus, dans un grand bruissement d'ailes, Max se souleva de la grosse branche sur laquelle elle était assise et s'envola, laissant Kit en plan avec ses milliers de questions. Elle vola de plus en plus haut. La splendeur du ciel l'appelait. Ses ailes se colorèrent de toutes les nuances de l'azur. Elle volait avec volupté et bonheur, comme si rien ne pouvait jamais l'atteindre, surtout pas la méchanceté des hommes. Elle planait dans l'air d'une pureté de cristal.

Seulement, si elle arrivait à oublier le temps en volant, elle ne pouvait se défaire de la pensée que cela n'empêcherait pas les catastrophes de se produire en contrebas. Elle connaissait d'horribles secrets et, à cause de cela, ils allaient tous mourir. Les enfants oiseaux, Kit, Frannie. Tous les huit allaient perdre la vie parce qu'elle connaissait l'existence de l'hôpital.

Elle songea alors à la maison du lac où ils avaient tous été si heureux ensemble. Là-bas, elle ne s'était jamais sentie seule. Hélas, cela n'avait pas duré, et jamais elle ne retrouverait cette harmonie.

Soudain un sifflement lui parvint. Quelqu'un sifflait, et criait son nom.

— Ohé, Max ! Max ! Max ! Attends-moi !

C'était Ozymandias.

Contre le bleu du ciel, les ailes d'Oz avaient des reflets d'argent. Il volait joyeusement vers elle. On aurait dit qu'il courait sur un nuage, puis, quand il fut à quelques mètres, il plongea, joueur, pour passer sous elle.

Max s'élança à sa suite en battant de ses grandes ailes.

— Attention, j'arrive ! s'écria-t-elle.

Il se posa sur la cime d'un arbre, se balançant sur la plus haute branche. Elle se posa à côté de lui. Ozymandias la retint par les épaules, posant les doigts sur le point le plus sensible de son corps, pile entre ses ailes et ses omoplates.

Une sorte de choc électrique la parcourut. La tête lui tourna. Que lui arrivait-il ?

— Wouououou... fit-elle.

— Ça va, Max ? lui demanda Oz en rapprochant son visage du sien. Max ?

Max sentit le rouge lui monter aux joues.

— On s'est disputé avec Kit. C'est rien.

— J'ai entendu.

— Ça va s'arranger. Je ne peux pas lui en vouloir. Comment pourrait-on en vouloir à Kit ?

— Et si on parlait d'autre chose un peu ?

— D'accord.

Oz brisa une tige de branche de sapin, dont il enleva les aiguilles avec une expression contemplative. Il était vraiment très beau, se dit Max, qui se remettait doucement.

— Je suis content de ne plus être à la maison, lui confia-t-il. C'était insupportable. Ma mère n'arrêtait pas d'organiser pour moi des interviews. Elle jouait une de ces comédies ! On aurait dit une sainte !

Après une pause, Oz se tourna vers Max et plongea son regard dans le sien.

— J'ai beaucoup pensé à toi, Max. Tous les jours. Chaque minute.

Max reprit sa respiration. *Ainsi il n'y a pas que moi qui suis atteinte. Oz pense à moi tout le temps. Moi aussi je pense à lui. Je le vois, j'entends sa voix...*

Elle ressentait le même vertige que l'autre jour dans la maison des faucons. Les pupilles d'Oz se rétrécirent. Il avait un regard d'une intensité troublante. Max empoigna nerveusement une branche.

— C'est complètement fou, mais j'y prends goût, avoua Oz.

— Vraiment ?

— Je t'aime vraiment beaucoup, Max. Depuis qu'on est tout petits.

Max contenait mal son émotion. Elle aurait voulu rire et chanter, déposer un baiser sur la belle bouche d'Oz, sur son épaule, sur ses ailes brillantes, mais quelque chose en elle le lui interdisait.

S'il partage le même sentiment, c'est lui qui viendra à moi. Et en pensée, elle l'appela de toute son âme :

Ozymandias, embrasse-moi. Maintenant. S'il te plaît... Un baiser, Oz. Juste un baiser. Oui, c'est fou. Oui, nous sommes fous !

— Je voudrais te montrer un truc, murmura Oz. Un secret.

Il ouvrit le Zip de son sweat à capuche et souleva son tee-shirt.

— L'aigle, tu me l'as déjà montré, acquiesça Max.

— Il y a autre chose. Regarde bien. Rapproche-toi, Max. N'aie pas peur.

Max obtempéra. Elle se pelotonna près de lui, huma sa chaleur, son parfum, avec délice. En effet, sur la poitrine de l'aigle, il y avait un petit cœur rouge. Et dans ce petit cœur, trois lettres en écriture cursive : MAX.

— C'est un tatouage... C'est indélébile ? s'exclama-t-elle en retenant un cri de surprise.

— Il est pas terrible. C'est moi qui l'ai fait tout seul. En plus, en écrivant à l'envers.

— Merci, Oz, j'adore, dit doucement Max.

Max leva les yeux vers les siens. Elle caressa du regard les lignes fermes de ses traits, la douce courbe de son nez, le dessin sensuel de sa bouche, sa jolie cicatrice au sourcil. Frannie prétendait qu'il avait l'air d'avoir dix-huit ans. En âge d'humain oiseau, c'était sans doute plus.

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue. Ses lèvres s'attardèrent contre sa peau. Son odeur l'enivrait. Elle était la proie de sensations qu'elle n'avait encore jamais éprouvées.

Embrasse-moi, Oz. Oh, tu es si beau. Superbe. Un vrai prince des airs.

Les joues d'Oz se colorèrent.

— Dis, fit Max. Si on allait voler un peu, toi et moi ? On n'a qu'à aller là où personne avant nous n'est allé...

Sans attendre la réaction d'Oz, Max s'élança en déployant ses ailes.
— Waouououou ! hurla-t-elle. Wouaaaaaaaaa !

Elle battit très vite des ailes, s'élevant à toute vitesse dans le ciel, les mains en l'air, jusqu'à la lune ! La tête lui tournait encore un peu de sentir Oz si près d'elle.

En entendant le ronflement d'un tourbillon d'air, elle jeta un coup d'œil derrière elle. Oz lui sourit. Ah ! Son vol était de toute beauté.

Jamais poursuite ne lui avait paru aussi excitante. Comment les pilotes d'essai appelaient cette figure ? Un binôme ?

Elle vira à aile gauche, Oz presque collé à son dos. Pas question qu'il se laisse distancer. Ça ne déplaisait pas à Max. Cette dernière descendit soudain en piqué, freinant à une centaine de mètres de la cime des arbres.

Toujours avec moi, Oz ?

Quand elle vit qu'il était bien là, elle lui adressa un énorme clin d'œil. Ils se trouvaient à présent à douze mètres des hautes branches. Se positionnant l'un en face de l'autre, ils descendirent en flottant à brefs coups d'ailes. Oz lui tendit les mains. Ils s'effleurèrent. Un toucher... électrisant.

Ils évoluaient comme dans un ballet au ralenti, un ballet à la chorégraphie complexe et comme prévisible, connue d'avance, programmée.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Que nous arrive-t-il ? Oz le ressent-il comme moi ? Sûrement !

La lune était apparue dans le ciel d'azur. Énorme. Ronde comme une pièce de monnaie. D'une beauté... lunaire !

D'un coup d'ailes, ils remontèrent vers le ciel baigné d'une lumière laiteuse, mystérieuse. Toujours face à face, presque l'un contre l'autre, mais sans se toucher. Ils n'entendaient plus que le froissement de leurs ailes et le bruit de leurs souffles mêlés. L'instant d'après, ils volaient au-dessus de la forêt.

Cette fois, Oz vola au-dessus d'elle, juste au-dessus, à quelques centimètres. Il était si près que son corps la réchauffait comme un plaid en cachemire.

Soudain, sa voix de velours résonna à son oreille :

— Max, Max, douce Max.

— Ozymandias, fit-elle en frissonnant.

Que nous arrive-t-il ?

Pourquoi est-ce que je l'aime autant ?

Vue du ciel, la clairière ressemblait à un vaste bol tapissé de nacre vert pâle. Ils s'y posèrent en douceur, leurs pieds froissant le tapis d'aiguilles de pin, et s'enlacèrent. Ozymandias embrassa Max. Un vrai baiser. Un baiser comme elle en avait rêvé, mais mieux. Tellement plus sexy que ce qu'elle s'était imaginé.

Un souffle chaud la traversa. Dès que le baiser magique cessa, elle en redemanda un autre. Impossible de cesser d'embrasser Ozymandias. Elle n'avait jamais éprouvé un tel plaisir.

Ils étaient tellement bien enlacés qu'ils finirent par tomber sur le matelas d'aiguilles. Un rire joyeux monta dans leur gorge.

Leurs rires s'interrompirent d'un seul coup lorsque Oz l'enveloppa de son corps. Max fit abstraction des bruits de la forêt pour n'écouter que le souffle de leurs respirations. Et, tandis qu'ils s'embrassaient dans le feu d'une passion inattendue, une toute petite voix dans sa tête disait : « C'est tellement bon. Oh, si, si, si... Ça ne peut être que bien. Je suis tellement heureuse. Je n'ai jamais été aussi heureuse. Maintenant je comprends ce qu'est le bonheur. »

Oz caressa sa joue, ses lèvres, son cou, ses épaules, le bas de son dos. Partout où il posait les mains, son corps s'embrasait.

C'était donc ça le ravissement.

C'était donc ça l'extase amoureuse. Le plaisir d'aimer. Les feux de l'amour.

Max entreprit de déboutonner son jean avec des doigts tremblants. Ozymandias fit de même. Bientôt leurs vêtements formaient un petit tas sur le sol d'aiguilles de pin.

— Mon prince, oh, mon doux prince. Ozymandias.

— Ma princesse.

— Mad Max, tu veux dire.

Peau contre peau, bouche contre bouche, yeux dans les yeux. Max n'avait désormais plus peur de cet inconnu-là. Elle ne souffrait plus de vertige. Le désir l'avait ravie à elle-même. Le désir d'aimer un autre, un autre qu'elle. Alors qu'elle absorbait dans les yeux d'Oz tout l'amour du monde, elle sut qu'il n'y aurait plus jamais de retour en arrière.

Max s'offrit à Ozymandias. Leurs corps semblaient faits l'un pour l'autre. Ils se balancèrent, roulèrent, valsèrent tous les deux, jusqu'à s'élever dans les airs d'un doux battement d'ailes. Oh, juste quelques mètres au-dessus du sol. Oz exhala un long soupir en se courbant sous

elle tandis que Max le retenait avec ses bras, ses jambes, et surtout... son cœur.

Soulevée par un grand frisson, elle se laissa retomber dans leur nid de verdure. La vérité lui apparut soudain : *Nous étions faits l'un pour l'autre, Oz et moi.*

Nous avons été fabriqués dans ce but.

Lorsqu'ils se laissèrent retomber sur le lit moelleux en aiguilles de pin, Max, encore cramponnée à Oz, se dit que le monde venait de basculer pour elle.

Elle qui s'était jusqu'ici sentie intimidée en présence d'Ozymandias n'y songeait même plus. Elle ne faisait plus qu'un avec lui. Et lui la connaissait comme personne ne la connaîtrait jamais. Jamais ! Ça, elle se l'était juré. Max se sentait liée à Oz par un attachement indéfectible. Et elle était convaincue que ce sentiment était réciproque.

Ils étaient ensemble pour toujours.

Comme un couple de pigeons.

Étendus sur leur doux lit de verdure, ils attendirent en frissonnant que leur fièvre retombe.

Innocents.

Purs.

Et néanmoins plus avertis.

Plus sages.

Se servant de leurs ailes comme de légères couvertures, ils se tenaient tendrement enlacés.

Max aurait pu rester ainsi des siècles, à écouter le ralentissement progressif de leurs cœurs. Elle roucoulait dans son oreille, soufflait sur ses rémiges.

— Max ? fit soudain Ozymandias.

Elle leva des yeux embués d'amour vers son visage.

— Mmmm... Oui ? Oz... Ozymandias.

— Tu as entendu ? Une voiture. Écoute. J'entends des pas. Quelqu'un approche... par ici !

— Un moment, s'il te plaît ! hurlai-je au fou furieux qui menaçait de défoncer à coups de poing la porte du bungalow.

J'étais vêtue en tout et pour tout d'une serviette enveloppée comme un turban autour de mes cheveux mouillés, et d'une autre serviette faisant office de pagne. Il me fallut une minute au moins pour me transformer en créature décente.

C'était Kit, la brute ! Et il faisait une drôle de tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Max ? Ça va ? Tu as l'air tout chose.

— Très bien, très bien, marmonna-t-il en entrant dans la pièce comme un taureau dans l'arène.

— Alors, le résultat de l'interrogatoire ?

— Pas fameux, avoua-t-il en esquissant une grimace, à croire qu'il venait de mordre par inadvertance dans un citron vert.

— Elle t'a fait le coup du mur de Berlin ?

— Oui, on s'y croyait, répondit Kit en se détendant un peu. Elle cache quelque chose, Frannie. J'en suis persuadé. Quelque chose qui lui fout une trouille bleue... Quelque chose qui me terrifie moi aussi.

— Tu n'as pas une petite idée ?...

Kit hocha tristement la tête sans me quitter des yeux tandis que j'allais et venais entre la salle de bains et la chambre en me séchant les cheveux.

— Assieds-toi, Frannie, me dit-il enfin alors que je commençais à empiler les cartons de pizzas pour les jeter.

— Tu me trouves nerveuse, hein ? C'est que je me fais un sang d'encre, Kit. Pour eux, pour toi, pour nous tous. Je suis sûre que Max se tait parce qu'elle sait que son secret pourrait nous... nous détruire.

— Viens t'asseoir à côté de moi. Tu veux que je te masse un peu le dos ? On dirait que t'en as besoin. Viens donc.

Ses yeux bleus me galvanisèrent ; si nous avions été dans *Star Trek*, ils m'auraient certainement téléportée sur sa planète.

— C'est gentil, mais non merci, rétorquai-je en écrasant les cartons pour les obliger à tenir dans la poubelle.

Kit poussa un énorme soupir.

— Ah, les femmes ! Toi et Max, vous êtes les filles les plus têtues que je connaisse.

Je ne pus m'empêcher de rire. À dire vrai, je n'avais qu'une seule envie : me jeter dans ses bras et l'entraîner sur le lit. Il suffisait de

fermer la porte à clé, de tirer les rideaux, d'enlever les quelques vêtements qui me couvraient, et hop ! On pouvait fêter nos retrouvailles.

Mais non, il ne fallait pas.

Honnêtement, j'étais encore très amoureuse de Kit. Mais lui ? Et si j'avais été pour lui, quoi ?... une aventure, une liaison passagère, une passade ? Bref, pas question de se laisser masser le dos avant d'en avoir le cœur net.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, Kit prononça :

— Je sais que je suis resté longtemps loin de toi. Mais d'avoir perdu ma famille, puis les enfants, tout ça... c'était trop dur à avaler... Frannie, je...

Il laissa sa phrase en suspens. Je me retins de l'étrangler : Frannie... quoi ?

Kit, toutefois, regardait fixement dans le vide par-dessus mon épaule. Dans le vide ? Je fis volte-face. La porte d'entrée s'était ouverte en grand toute seule. Max et Oz nous observaient, hagards, le visage blême, comme s'ils venaient de réchapper d'un ouragan.

— La forêt grouille de chasseurs, annonça Oz.

Incroyable ! L'histoire pouvait-elle se répéter ?

Kit ne fit ni une ni deux : il sortit son pistolet automatique – ou semi-automatique ? – et se rua dehors au galop tandis qu'Oz et Max s'envolaient.

À ras du sol, Kit ne pouvait rivaliser de vitesse, mais il courait sacrément vite. Pip et moi les suivions, ou plutôt nous nous efforcions tant bien que mal de maintenir le rythme.

Tout d'un coup, Kit se figea sur le sentier et se retourna. Il nous aperçut, le petit chien et moi.

— Merde ! Frannie ! murmura-t-il en roulant des yeux affolés et en faisant mine de plonger derrière un arbre. Couche-toi par terre ! Tout de suite !

J'obtempérai. Un grand remue-ménage eut lieu dans l'obscurité du sous-bois, puis je reconnus les ailes de Matthew au bout du sentier.

Il volait, ou plutôt voletait de-ci de-là en zigzaguant au-dessus de cinq chasseurs tout de noir vêtus. Il leur donnait des coups de pied dans la figure, repoussait leurs fusils braqués sur lui.

Matthew attaquait les chasseurs ! Dieu du ciel ! A neuf ans ! Il était d'une célérité prodigieuse, et n'avait pas l'air d'avoir peur pour deux sous.

Puis je remarquai en retrait un deuxième lutin furieux.

— Kit ! Regarde ! Il faut l'empêcher !

C'était Peter ! L'adorable Peter qui tentait d'imiter Matthew, virevoltant au-dessus des hommes en noir en agitant ses petits poings et ses petits pieds.

Kit mit les hommes en joue, mais comment tirer alors qu'il risquait d'atteindre un des enfants ?

C'est alors qu'Oz surgit de nulle part et fonça dans le tas comme un missile téléguidé. Un des chasseurs fit feu – *klak-klak-klak*. Chaque détonation était précédée d'un éclair orange. Aucune, Dieu merci, ne fit mouche, comme si le tireur avait volontairement visé de travers. C'était vraiment très étrange. On se demandait à quels ordres ils obéissaient. Qui était le cerveau derrière cette opération commando ?

Oz, d'un vigoureux coup d'ailes, assomma le coupable qui s'écroula sans connaissance dans un tas de ronces.

Je me mis à hurler aux enfants de ficher le camp ; Kit aussi s'époumonait à mes côtés. Même Max hurlait. Ils étaient peut-être super en tout, mais ils n'étaient pas protégés contre les balles.

Un deuxième chasseur, renversé par un coup de pied d'Oz, piqua du nez dans la mousse. Alors qu'Oz le mettait K.O., je tournai la tête pour voir une troisième brute attraper une petite silhouette gracile qui tourbillonnait dans les airs comme la fée clochette.

Wendy ! Il avait eu Wendy !

— Reculez ! aboya le prédateur. Et vous, lâchez votre arme là-bas ! Lâchez-la et poussez-la vers moi.

Un silence de mort parut s'abattre sur la forêt peuplée d'ombres. Du coin de l'œil, je vis le visage de Kit se décomposer alors qu'il pesait le pour et le contre : devait-il tirer ou non ?

Un cri perçant déchira le crépuscule. On eût dit qu'Oz sortait de terre. En bousculant le fusil du chasseur, il ne frappa pas assez fort, et le chasseur braqua son arme vers lui.

Instantanément, sans hésiter, Kit tira. Un seul coup. L'homme, frappé à la poitrine, vacilla puis s'affala en se tenant les côtes des deux bras. Il mourut sous nos yeux.

Ses acolytes étaient soit assommés, soit en fuite. Wendy avait réussi à s'échapper. Elle poussa des hourras ! Puis elle se rua dans mes bras en s'égosillant :

— Maman ! Maman ! On a gagné la guerre !

On avait remporté une bataille, mais la guerre, si c'en était bien une, était hélas loin d'être gagnée.

À bout de souffle, sous le choc, je fixai Kit qui tenait encore son satané pistolet des deux mains. Même s'il nous avait sauvés grâce à cette arme, je la détestais quand même. Je méprisais son pouvoir, sa force létale. Une autre chose me préoccupait : pourquoi les chasseurs ne nous avaient-ils pas éliminés purement et simplement ? Qu'est-ce qui les avait empêchés de nous massacrer tous ? Ils en avaient eu, après tout, l'opportunité. Qui était derrière ce complot ?

— Bon, les enfants ! appela Kit. Sortez de là où vous êtes. Que je vous compte. Pas de blessés ?

Les uns après les autres, les mêmes nous entourèrent tandis que Kit répétait d'une voix grave, rassurante :

— Tout va bien. Tout va bien...

— Il y a des blessés ? Ouais, il y en a, intervint Matthew, mais pas dans notre camp.

— On a eu du bol, dit Kit.

— Et on s'est débrouillés comme des chefs, renchérit Oz. Vous êtes de bons soldats, les gars.

— C'est vrai, claironna Peter. Je suis fier de vous, les gars !

J'inspectai chaque enfant afin de vérifier s'il n'y avait pas de bobo. Oz arborait un gros bleu sur la joue. Les autres avaient seulement des égratignures. Kit avait raison : nous étions chanceux ! Une chance de pendu.

Tout s'était passé si vite, en cinq minutes à peine. J'en étais pantoise. Les enfants autour de moi se mirent à trembler. Ils étaient épuisés, et puis, peu à peu, la réalité reprenait son emprise sur nous tous.

Kit s'éloignant avec Max, je leur emboîtai le pas avec les plus jeunes.

— Maxie, lui dit Kit, tu n'as rien à te reprocher. J'aurais dû vous garder tous en sécurité. Il faut que nous fichions le camp d'ici. Une question me tracasse cependant : je ne comprends toujours pas ce qui se passe !

— Ils ne veulent pas nous tuer, pas tout de suite en tout cas. Ils préfèrent nous capturer vivants. C'est évident, non ?

— Mais, Max, qu'est-ce qu'ils veulent ? Quoi ?

Les yeux de Max lui mangeaient la figure. Je la vis frissonner, puis

prendre sa décision. Elle s'exprima d'une voix douce, et si bas que Kit et moi fûmes obligés de nous rapprocher d'elle.

— C'est dans le Maryland, chuchota-t-elle. Une autre école, oui, comme cet enfer où ils nous gardaient enfermés, en pire, oui. Ils ont poussé encore plus loin leur folie biotechnologique, oh, oui, au-delà des limites...

— Comment sais-tu tout cela, Max ? avançai-je. C'est quoi au-delà des limites ?

Elle fixa un instant le sol avant de répondre :

— À l'école, ils m'obligeaient à tenir les fichiers. Au début, c'était juste pour que je ne sois pas dans leurs pattes, mais ils n'ont pas été longs à constater qu'avec tout le boulot que j'abattais je leur économisais trois secrétaires... Alors, ils m'ont chargée d'archiver leurs communications. Ce à quoi ils n'ont pas pensé, c'est que je savais lire, et que je ne m'en suis pas privée. Il y a un autre labo de recherche, pas loin de Washington. Le médecin qui le dirige est soi-disant un génie, mais en ce qui me concerne, c'est un dément. Il est venu une fois à l'école, mais je ne l'ai pas vu. Enfin pas vraiment. Ils nous avaient enfermés dans nos cages. Je sais que les médecins qui s'occupaient de nous le craignaient comme la peste. Ils avaient une trouille bleue de lui. Par ailleurs, il y a des gens au gouvernement qui sont au courant de l'existence de ce labo.

Max regarda Kit droit dans les yeux, puis moi.

— Si tu parles, tu meurs. C'est aussi simple que ça. Maintenant, je sais ce qui m'attend.

La confession de Max changea tout, et les événements s'enchaînèrent très vite.

Peu après, Ozymandias et Max, avec la permission de Frannie, emmenèrent les enfants pour une petite promenade dans le ciel doré par le crépuscule. Ils volaient en formation serrée, formant un ensemble tout à la fois gracieux et puissant, telle une patrouille de jets.

Icare appela Max. Il avait fermé ses paupières pour protéger ses yeux du vent.

— Où on va, Max ? interrogea-t-il. Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant à voir ?

— Un coucher de soleil en technicolor. Orange et bleu. Des montagnes tapissées d'une forêt d'un vert luisant comme de l'émeraude. On est partis pour un voyage sans retour, le. C'est trop dangereux pour Frannie et Kit.

— Comme ça, on sera les seuls à mourir ? continua Icare non sans une pointe de sarcasme.

— C'est la vie, Icare. C'est notre destin.

Il haussa les épaules devant ses ailes déployées.

— Toujours prêt !

Le plan, mis au point par Oz, consistait d'abord à chercher un refuge loin de Kit et de Frannie avant la tombée de la nuit. Oz avait pensé à tout. Ils construiraient des cabanes à la cime des grands arbres de la montagne, en se servant de rameaux pour se tisser des hamacs.

Max avait donné son accord. Elle trouvait même l'aventure amusante. La région étant riche en potagers et en poulaillers, ils ne manqueraient pas de carottes, de petits pois, de framboises... et d'œufs.

Et puis il y avait toujours les graines de tournesol, dont ils raffolaient.

— Et si on ne trouve pas de ferme ? questionna Wendy.

— Pas de problème, répondit Oz. On mangera des baies, des racines et de la bardane. Et n'oublie pas qu'il suffit de retourner un bout de bois mort pour trouver une bonne source de protéines...

— Des vers de terre ! Pouah ! s'écrièrent en chœur les enfants.

S'esclaffant, ils chantèrent à pleins poumons :

— De la bardane et des vers de terre ! De la bardane et des vers de terre !...

Ils avaient retrouvé leur gaieté.

Peut-être étaient-ils, après tout, des enfants de la forêt.

Peut-être y vivraient-ils presque aussi heureux qu'à la maison du lac.

Presque, mais pas tout à fait.

Cette première nuit, Oz et Max montèrent la garde, blottis l'un contre l'autre sur un éperon rocheux en surplomb d'une quinzaine de mètres de la cime des arbres où dormait le reste de la tribu des enfants oiseaux. Oz redoutait en particulier la visite des grands chats sauvages, ces fauves cruels, d'une rapidité et d'une férocité effarantes, qui vous déchiraient un homme en un clin d'œil.

— Ça faisait partie de tes études d'ornithologie, comment survivre dans la forêt vierge ? lança Max.

Oz sourit :

— Il suffit de nous fier à notre instinct, comme à l'époque où nous étions à la maison du lac. C'est vrai. N'oublie pas... bardane et vers de terre.

— Tu es tellement sûr de ce que tu avances, Ozymandias. Attention de ne pas te montrer trop présomptueux. Tu aimes ça, toi, les vers de terre ?

— Je n'en sais rien, mais je sais une chose, en revanche, c'est que j'ai envie d'être avec toi. Même si t'es une fille.

— Tu es sûr que tu ne vas pas en avoir marre de moi demain ?

— Max, voyons, je t'ai dans la peau depuis qu'on était à l'école. Tous les soirs, je m'endormais en pensant à toi.

Max éclata de rire.

— En voilà une nouvelle ! Je ne m'en serais jamais doutée. Si j'avais pu deviner...

— En plus, tu me terrorisais. Chaque fois que je devais t'adresser la parole, je me mettais à trembler comme une feuille.

Max lui prit la main et dit d'une voix douce :

— Embrasse-moi, et ensuite tu pourras dormir un peu.

Oz prit la jeune fille dans ses bras, caressa doucement les plumes brillantes de ses ailes.

— Chaque fois que je te tiens comme ça contre moi, j'ai envie de ne plus jamais te lâcher. Mais ce soir, je pense que ce ne serait pas prudent.

— Oh, Oz, Oz, Oz, soupira Max, des larmes roulant sur ses joues.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama-t-il en se reculant vivement. Je t'en supplie, ne pleure pas. Je ne peux pas supporter les larmes.

Elle se noya dans les yeux d'Oz.

— J'ai l'impression de ne plus avoir d'avenir. Regarde, nous sommes coincés ici, dans cette forêt, avec rien d'autre à manger que

des graines et des vers de terre. Et tu sais quoi ?

Oz la serra de nouveau contre lui.

— Non, Max, dis-moi quoi.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Rien qu'à cause de toi, mon tatoué, je t'aime, Oz...

— Je t'aime, Max. Je t'ai toujours aimée. Maintenant, c'est moi qui prends le premier tour de guet.

— Avec toi, rien ne peut plus m'effrayer.

Ça sentait le roussi !

Kit et moi avions embarqué dans la Suburban et roulé droit devant nous. Et comme le chemin forestier nous avait menés dans un cul-de-sac, Kit freina devant la paroi abrupte d'une falaise.

— Voilà, maintenant tu peux dire qu'on est mal barrés ! observa Kit. Ah, cette Max, elle nous en fera voir de toutes les couleurs.

Je me mis à pleurnicher. Kit me prit dans ses bras et but mes larmes sur mes joues. Inutile de nier, j'aimais bien me pelotonner tout contre lui.

— Les enfants vont s'en sortir, en tout cas pour l'instant, dit-il. Ils ont besoin de digérer ce que Max leur a dévoilé. Elle était programmée pour garder le silence sur ce qu'elle avait appris à l'école. Oz et elle ont fait ce qu'il faut. Ils sont presque des adultes, tu sais.

— Ce sont des génies, Kit. Et ils le savent.

— Ils ne reviendront peut-être jamais, mais ils s'en tireront.

— Tu ne peux pas être aussi affirmatif.

— Retournons au ranch, trouva-t-il la force de plaisanter en parlant du motel miteux où nous bivouaquions.

Ils nous attendent peut-être. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

Une demi-heure plus tard, nous étions de retour au Pines Bungalow Motel. Désert. Pas l'ombre d'un enfant oiseau.

Nous décidâmes de les attendre. D'un autre côté, nous risquions d'attirer les chasseurs. Alors, que faire ?

— Je me sentais plus en sécurité avec les enfants dans les parages, confiai-je à Kit qui jetait une bûche sur le feu dans l'âtre de notre chambre. Au moins ils sont capables de repérer un visiteur à plus d'un kilomètre.

Kit déplia une couverture devant la cheminée, puis la tapota du plat de la main en me regardant.

— Wouf ! Wouf ! aboyai-je.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta-t-il. Je voulais juste qu'on se détende un peu tous les deux. S'il te plaît, Frannie.

— Tu veux qu'on se réchauffe les orteils ensemble, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire non plus.

Finalement, je m'allongeai à côté de lui, et il m'enlaça.

— Tu m'as manqué à chaque seconde, Frannie, me chuchota-t-il à l'oreille.

Je roulais des yeux.

— Ça, c'est trop fort !

— Tu es dure avec moi, rétorqua-t-il avec un sourire. Tu m'as manqué, c'est vrai, tous les jours, à chaque heure, à chaque instant.

— À moi aussi, tu as manqué. Alors, pourquoi on s'est séparés ?

— Le chagrin. J'avais trop mal, je ne savais plus ce que je voulais, où j'en étais. De perdre les enfants lors de cet abominable procès, ça a rouvert la plaie. Je craignais que tu ne sois la prochaine à me quitter, Frannie. Je te jure.

— Embrasse-moi, murmurai-je. Tais-toi et... un baiser...

Il obtempéra. Une fois, deux fois, plein de fois. Tendre, doux, fort. Kit. Kit. Kit. Il me caressa, partout, partout où j'avais envie qu'il me touche.

D'abord ses doigts suivirent le contour de mes joues, de mon nez, de ma bouche, puis, comme je rapprochais mon visage du sien, ils glissèrent vers mon cou, ma gorge, déboutonnèrent ma chemise. Je déboutonnai la sienne, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous nous retrouvions nus.

Et, pour une fois, il prononça les mots appropriés :

— Je t'aime, Frannie, je t'adore. Frances Jane.

— Je t'aime... Thomas Kit.

Au bout du compte, après un certain nombre de galipettes dont je passerai sous silence la description, nous nous sommes assoupis devant les flammes qui ronronnaient. Quand je m'éveillai, aux premières lueurs, saisie par le froid, je tirai la couverture et me rendormis aussitôt, nichée entre les bras de Kit. Si bien, si bien, si bien. Enveloppée de ses bras et des couvertures. Si bien.

Lors de mon second réveil, une lumière dorée se déversait par les fenêtres. Le soleil ! Et aussi autre chose...

Les enfants ! Ils étaient revenus ! Et ils nous contemplaient, Kit et moi.

— Fichez-moi le camp ! Petits voyeurs ! s'écria Kit en riant.

Icare poussa le battant entrouvert en riant lui aussi et dit :

— Vous croyez qu'on n'a jamais rien vu !... Au fait, vous voulez de la bardane ?

V

L'hôpital

Le Dr Kane fredonnait à mi-voix le refrain d'« Hôtel California » des Eagles tout en méditant sur l'avenir de Résurrection.

*Welcome to the Hotel California
Such a lovely place
Such a lovely face
Plenty of room at the Hotel California¹*

Sa rêverie fut interrompue par la sonnerie du téléphone. C'était bien un appel longue distance, de Los Angeles. Celui qu'il attendait.

Si ces Californiens essayaient de le rouler dans la farine, ils ne tarderaient pas à comprendre leur douleur.

La voix à l'autre bout du fil était impérieuse et rêche.

— Dr Kane ? Ici Anthony Depino.

Kane répondit sur un tout autre ton, enjoué, amical, apparemment insouciant.

— Tony ! Que c'est bon de vous entendre. Savez-vous que j'allais partir ? Il est 21 heures ici, vous savez. Comment vont nos grands amis, les Stevenson ?

— Vieux, très vieux, soupira l'avocat sans s'étendre davantage.

Depino n'avait pas l'air d'humeur bavarde. Bon, très bien. Vu sa position – il était l'un des avocats les plus renommés de Los Angeles –, il devait s'estimer au-dessus de la mêlée.

— Je ne rajeunis pas non plus, plaisanta Kane. Alors, si on parlait affaires ?

— Parfait, docteur. D'abord, le prix que vous nous avez proposé nous semble inacceptable. Même pour Roger Stevenson. Il faudra faire mieux.

— Je comprends, maître, je comprends, opina Ethan Kane.

Et il raccrocha au nez de l'arrogant personnage. Avec un sourire, il prit dans un bol une poignée de M & M – un de ses rares péchés mignons. Il venait d'en fourrer tout un lot dans sa bouche quand la sonnerie retentit de nouveau.

— Fameux négociateur, marmonna-t-il la bouche pleine.

Il laissa sonner une minute avant de décrocher, puis approcha sa bouche du micro en mastiquant bruyamment. Que ça lui fasse les pieds ! Il ne méritait pas plus d'égards que cela, M^e Depino de Los Angeles.

— Je vais vous poser une question très simple mais qui va loin, commença-t-il sans laisser à l'avocat le temps d'en placer une. Combien, à votre avis, vaut une journée supplémentaire sur terre pour Roger Stevenson ? Avez-vous un chiffre en tête ? Et lui ? L'avez-vous interrogé à ce propos ?

— En tout cas pas cent millions de dollars, répondit Depino.

— Au revoir, maître. La liste d'attente pour le protocole de Résurrection est longue.

— Attendez ! Roger est prudent, voilà tout. Moi aussi.

— Maître, j'ai d'autres candidats tout aussi méritants que M. Stevenson. Il se trouve que j'ai beaucoup d'estime pour lui. C'est un grand homme, sans aucun doute. Mon prix ne bougera pas. Cent millions. Franchement, je pourrais obtenir le double ou le triple ailleurs. Maintenant, j'attends votre réponse. C'est un ultimatum. Roger Stevenson est intéressé, oui ou non ?

— Nous payerons votre prix.

— Vous ne le regretterez pas. M. Stevenson vous enterrera. Cent millions de dollars, c'est quoi ? Des cacahuètes quand on songe qu'il s'agit d'un miracle de la science. Une première dans l'histoire de l'Humanité. Nous allons changer la face du monde, et peut-être même sauver la planète !

Les enfants nous avaient accordé leur confiance. J'espérais seulement qu'ils ne s'étaient pas fourvoyés, car c'était plutôt mal parti.

À la suite d'un accord passé par Kit avec le FBI, nous obtînmes un voyage en avion gratis pour Washington, pour toute la famille. L'appareil effectua un atterrissage mouvementé à Dulles International. Cramponnés aux accoudoirs, nous bénissions l'existence des ceintures de sécurité tandis que les freins grinçaient à nous percer les tympans.

L'explication de ce désagrément nous attendait dehors : il soufflait un vent à décorner les bœufs... et à déséquilibrer les mastodontes volants. En débarquant, nous fûmes obligés de nous tenir à la rampe des escaliers. Devant moi, je voyais les plumes des enfants s'ébouriffer tandis que des nuages de poussière couraient sur le tarmac.

Premier arrêt, Washington.

Deuxième arrêt, l'enfer.

J'avais la chair de poule, et pas seulement à cause du vent glacial. Trois hommes en costume sombre nous attendaient. Peter vomit presque sur leurs chaussures. Ils nous escortèrent ensuite jusqu'à une baraque en tôle dressée contre le bâtiment principal du terminal. Cela ne me disait rien qui vaille. Je regrettais, un peu tard, d'avoir accepté de passer un « deal » avec le FBI.

Le plus vieux des trois, un type dégingandé avec un nez en bec d'aigle et des petits yeux de fouine, se présenta : l'agent Eric Breem. Après nous avoir salués, les enfants et moi, d'un signe de tête, il prit Kit à part et engagea avec lui une conversation animée...

... D'homme à homme, naturellement. Ne me restait plus qu'à jouer les potiches.

La discussion tourna vite au vinaigre. Kit semblait furieux contre Breem. Je l'entendis s'exclamer :

— Vous vous êtes engagés ! Il n'y a pas à revenir là-dessus ! Ça ne se passera pas comme ça !

Une minute plus tard, sourds aux protestations de Kit, ils fermèrent la porte de la baraque en tôle. Sans doute servait-elle à garder en détention les immigrants clandestins, ou à inspecter les individus soupçonnés de contrebande. C'était ce genre d'endroit. Vaste salle vide. Longue table au milieu, quelques chaises pliantes contre un mur.

Bon, alors, quoi, maintenant ?

Un des agents – cheveux noirs, épaules de boxeur – déplia les chaises pour les proposer aux enfants. Ils s'assirent l'un à côté de

l'autre, sauf Max, qui resta debout.

— Une simple formalité, déclara à la ronde cet homme serviable.

— J'aime pas les formalités, articula Peter de sa petite voix.

Un deuxième agent, blond et mince, dont la cravate jaune safran mettait une touche de couleur dans la tenue sombre, lança à Kit :

— Nous aimerions interroger les enfants un par un. Ce ne sera pas très long.

— Désolé, dit Kit. Il est minuit passé, la journée a été dure pour eux, ils sont claqués.

— Nous ne les garderons pas longtemps, rétorqua l'agent blond en se tournant vers Max, debout sur le côté, méfiante. Max ? C'est vous, Max ?

Max, très pâle, considéra le calepin et le crayon que l'agent tenait à la main.

— Oui, je suis Max, et alors ? riposta-t-elle en levant le menton d'un geste de défi.

— Si j'ai bien compris, des hommes armés sont entrés de force chez vos parents ?

— C'est exact, sauf que ceux que vous appelez nos parents sont pour nous des étrangers. Frannie et Kit sont nos parents. Vous pouvez écrire ça dans votre carnet.

— Max, savez-vous pour quelle raison ces hommes vous ont attaqués, votre frère et vous ? Que voulaient-ils ?

Le visage de Max trahit un profond désarroi.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je ne vous crois pas, reprit l'agent.

Kit intervint :

— Arrêtez ! Vous n'avez pas le droit de les soumettre à un interrogatoire. Vous allez voir de quel bois je me chauffe si vous insistez ! Demain, je vous promets, je viendrai vous trouver au bureau et je vous ferai un rapport sur ce que savent les enfants. D'accord ?

Soudain, il se tourna vers moi en levant les sourcils :

— J'ai été assez clair, Frannie ?

— D'une clarté et d'une concision impeccables, Kit.

Vous avez compris, messieurs les agents ? ajoutai-je en me tournant vers les deux hommes en costume qui s'étaient renfrognés.

S'ensuivit un silence, un silence tout relatif puisque le vent soufflait dans les tôles de la baraque, à croire que quelqu'un frappait n'importe comment sur des assiettes en fer-blanc avec des cuillères. Quelle cacophonie !

Finalement, le dénommé Breem – le brun – acquiesça. De toute façon, il n'avait pas le choix. Puis il sourit, ou plutôt nous montra sa denture par une crispation inesthétique de la mâchoire.

— Bien, alors on se retrouve demain matin, Brennan. On va vous

conduire dans un hôtel pour que vous puissiez tous passer une bonne...

— Je me charge de veiller sur eux, coupa Kit en se rapprochant de moi. Frannie, on va partir. Les enfants, c'est l'heure d'aller se coucher...

Peter sauta sur ses pieds, au garde-à-vous.

— Je veux pas dormir ici, déclara le petit ange soldat.

Prenant le bras de Kit, je me penchai pour lui murmurer à l'oreille :

— On va tous chez toi ?

Kit haussa les épaules.

— S'ils voulaient vraiment nous tuer, nous serions déjà morts à l'heure qu'il est. Alors, allons-y, Frances Jane. *Vamonos, los niños !*

— *Vamonos !* gazouillèrent les enfants oiseaux en chœur.

Les deux voitures noires banalisées remontaient à vive allure les larges avenues de la capitale, mais j'étais trop exténuée et soucieuse pour regarder par la fenêtre. Serions-nous en sécurité chez Kit ? D'un autre côté, le FBI ne m'inspirait aucune confiance, en particulier ces deux agents, Breem et Warshaw.

J'en étais là de mes réflexions lorsque les enfants, derrière moi sur la banquette arrière, furent pris d'un fou rire. Me tordant le cou pour jeter un œil par-dessus mon épaule, je croisai le regard pétillant des jumeaux, puis je m'aperçus qu'Ozymandias avait passé amoureusement son bras autour des épaules de Max. Oz et Max, amoureux ? Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?

Lorsque la conduite intérieure noire stoppa devant un bâtiment en brique, je ne songeais plus à ce nouveau mystère, jugeant plus à propos d'inspecter les lieux qui devaient nous accueillir. C'était une ancienne maison victorienne du quartier central et très branché de Dupont Circle. C'était donc là que Kit habitait ?

— C'est pas bien grand, mais on sera chez nous, déclara Kit en ouvrant la porte.

Les enfants s'y engouffrèrent aussitôt en frétilant des ailes.

Ameublement rustique, tapis persans, piano, bibliothèques débordant de bouquins. Ça me plaisait plutôt, ce petit nid d'amour.

— Attention à vos ailes ! m'écriai-je à l'adresse des jumeaux qui tourbillonnaient comme des bourdons dans les quelques pièces.

— Attention à mes bibelots ! s'écria Kit. Ayez pitié d'eux, ce sont des souvenirs.

Icare ne tarda pas à découvrir le piano. Il en releva aussitôt le couvercle et attaqua une version parodique de « Fly Me to the Moon ». Il était vraiment doué, on aurait cru entendre Frank Sinatra et son phrasé si particulier.

Alors que je l'écoutais, éberluée, mes yeux tombèrent sur des photos encadrées alignées sur le quart de queue.

Une photo d'une jeune et jolie blonde debout entre deux petits garçons : les portraits crachés de Kit.

Un cliché de Kit serrant ses fils contre lui, un autre de Kit leur apprenant à faire du vélo, un troisième de Kit jouant avec eux au baseball. Kit en père aimant, Kit en amant.

Lorsque sa voix s'éleva dans mon dos, je ne pus réprimer un frisson.

— J'ai été très heureux auprès de ma femme et de mes enfants, me dit-il d'une voix rauque.

Après un silence, comme je me retournais lentement vers lui, il ajouta :

— Je connais un nouveau bonheur... avec toi, avec vous.

Sur ces paroles, il tourna les talons et disparut dans la cuisine : il n'avait pas envie de parler de sa famille, pas pour le moment.

Le frigo était bien approvisionné, et nous avions une faim de loup. Kit sortit des crackers d'un placard. Fromage, crudités, jambon, un reste de poulet, toutes sortes de mets furent bientôt disposés sur la table. Pip eut droit à la volaille, les enfants firent honneur au festin. Kit me servit un verre de pinot Grigio. J'en avais sacrément besoin.

J'étais assaillie par des pensées mélancoliques. Je me retrouvais sans chalet, sans maison, sans foyer. J'avais vu un homme quasiment mourir sous mes yeux. Je m'étais fait tirer dessus. Et j'avais six enfants qui dépendaient de moi, de moi et de Kit, évidemment. Il ne fallait pas l'oublier.

Et pendant ce temps-là, dans le Maryland, tout près de nous, se tramait un immonde complot.

J'avais l'impression de ne plus rien contrôler, ni ma vie, ni les événements, ni même les petits détails du quotidien.

Engourdie par le vin et surtout la fatigue qui ankylosait mes membres, je sentais mes paupières s'alourdir, quand, tout à coup, Icare fit un bond vers la fenêtre.

— J'ai envie de me dégourdir les ailes ! s'écria-t-il gaiement.

Les autres le suivirent comme un seul homme. Je n'avais pas eu le temps de dire ouf, qu'Icare avait ouvert tout grand la fenêtre et s'était accroupi sur le rebord, prêt à prendre son envol.

Nous n'avions plus, Kit et moi, qu'à leur souhaiter une bonne balade, et à bientôt... Pauvres parents que nous étions. Comme je saisisais la petite Wendy par la taille de son jean, elle se retourna avec une expression contrite, et suppliante :

— Frannie, s'il te plaît. Ils y vont tous. Un vol de nuit, tu penses ! S'il te plaît ! Comme à la maison du lac. S'il te plaît !

Je jetai un coup d'œil interrogateur du côté de Kit, lequel me répondit par un haussement d'épaules. Je lâchai la fillette qui, aussitôt, déploya ses jolies ailes et fila comme un dard rejoindre les autres. Elle était si mignonne.

Kit me prit par les épaules et, tous les deux, nous regardâmes les enfants voler devant la face ronde et crayeuse de la lune. Une vision qui, même en y repensant, me remplit encore d'un émerveillement mêlé de crainte.

— Moi aussi, je n'ai plus tout à fait les pieds sur terre, avouai-je à Kit. Je n'ai plus de chez-moi. Je ne me sens plus en sécurité nulle part,

même pas ici.

— Les grands esprits se rencontrent. C'était justement ce que j'étais en train de me dire.

— Tu crois qu'on est un peu paranos tous les deux ? Hein ?

Kit poussa un soupir.

— Mauvaise réponse, conclus-je.

Les enfants planaient au-dessus de Washington, Icare accompagnant leur progression en chantant de sa voix de velours « Fly Me to the Moon ». Comme toujours, Max éprouvait un plaisir sans mélange à suivre, en remuant à peine les ailes, les chemins tracés par les courants aériens, d'autant qu'elle était entourée par les autres membres de la tribu qui s'ébattaient joyeusement dans les airs comme s'ils n'avaient aucun souci au monde.

Même si Ozymandias se révélait désormais plus fort et plus rapide, Max restait la plus habile. Il lui suffisait de replier de quelques centimètres l'extrémité de ses rêmiges et de se positionner vent arrière pour foncer droit devant elle à une vitesse difficile à battre.

Alors qu'elle commençait à s'amuser autant que Peter et Wendy, elle fut parcourue d'un frisson glacé. À l'heure qu'il était, des gens se faisaient assassiner non loin, dans le Maryland, dans cet hôpital où la science était devenue démente.

Tous ceux qui lui étaient chers étaient menacés.

— Je peux voler avec toi ? lui demanda brusquement Oz en se glissant à côté d'elle. Ou tu préfères rester toute seule ?

— Je suis contente que tu sois là, Oz, fit Max en tournant vers lui un sourire radieux et en se rapprochant de lui.

Elle frôla du bout des doigts le bleu qui ornait sa joue.

— Ils t'ont fait mal.

— Oh, considère ça comme une blessure de guerre, répliqua Oz avec une juste fierté, récoltée au cours de la « bataille des sapins ».

— En effet...

Et j'ai bien peur que la guerre n'en soit qu'à son début, Ozymandias, ajouta-t-elle en son for intérieur.

Oz effectua une pirouette. En fait, il était parti chercher Icare qui se trouvait à la traîne. Il ramena le petit aveugle près de Max au moment où ils passaient au-dessus du Potomac.

— Max, tu as mis du parfum ? demanda Icare. C'est intéressant...

— Pour que tu ne perdes pas ma piste, plaisanta Max en riant.

— Quelle ville magnifique ! s'exclama Ozymandias. Écoutez-moi tous. Bienvenue dans la capitale des États-Unis. Je me présente, Ozymandias, votre guide. À aile droite, vous avez le centre John F. Kennedy et le mémorial de la bataille d'Iwo Jima... Et là-bas, droit devant, enchaîna-t-il tout d'une traite, c'est un 747 d'American Airlines qui nous fonce dessus... Filons d'ici avant qu'ils appellent les

avions de chasse pour nous descendre !

Les enfants criaient de joie. Leurs hurlements furent aussitôt noyés par le vacarme de l'avion qui passait pile au-dessus d'eux.

Oz reprit sa visite guidée, montrant du bout de l'aile le mémorial aux vétérans du Viêtnam et les gigantesques ronds-points d'où partaient les vastes avenues de la capitale.

— Et voici le clou ! Le Capitole ! s'écria-t-il. Et là, c'est Pennsylvania Avenue. Si vous regardez bien, tout au bout, vous verrez la Maison Blanche. Le Hoover Building est un peu plus loin. Vous savez, c'est là que le FBI a ses bureaux.

Ils suivirent tous Oz qui descendit en effectuant de vastes cercles jusqu'à tourner autour du dôme blanc du Capitole.

— Vous croyez que notre Président se doute de ce qui se trame dans le monde ? continua Oz en se rapprochant de Max. Se doute-t-il de ce qui se prépare dans le Maryland ? Soupçonne-t-il l'existence de gens comme nous ? Et peut-il imaginer qu'on cherche à nous éliminer ?

— Ça m'étonnerait, observa Max. Mais on pourrait peut-être aller le mettre au courant. Je suppose qu'il faudrait lui apporter des preuves. Oz, tiens-moi la main, j'ai peur.

Ozymandias ne se le fit pas dire deux fois. En fait, il la prit dans ses bras, ou plutôt, se glissa sur elle, de manière qu'ils avançaient en battant des ailes au même rythme, comme un seul immense oiseau. Ils rentrèrent chez Kit en volant ainsi en duo.

Au point du jour, Kit et moi roulions sur la Route 1 en direction de Stafford, en Virginie, afin d'y consulter un groupe d'experts du FBI. Il n'y avait pas à tergiverser. Des vies étaient en jeu, dont celles des enfants... et les nôtres !

Nous avons laissé les enfants chez Kit avec une console vidéo équipée d'une mémoire qui leur permettrait de jouer pendant sept cents heures d'affilée, un congélateur bourré de pizzas surgelées et l'interdiction absolue de voler en notre absence.

Nous nous apprêtions à foncer tout droit vers le cauchemar qui hantait Max depuis toujours. *Si tu parles, tu meurs*. L'appartement de Kit était l'endroit le plus sûr, pour l'instant.

Je suçais nerveusement le bec verseur de mon gobelet de café. Une heure à peine après avoir franchi le Potomac, nous arrivâmes à destination.

Deux immeubles comme les autres, sans enseigne ni numéro de rue, en brique rouge, reliés par une passerelle couverte.

— Ça n'a l'air de rien, dit Kit, mais ne t'y trompe pas, Frances Jane.

— Je ne vais pas me laisser impressionner par ces brutes du FBI, rétorquai-je en lui adressant un clin d'œil.

Le groupe d'experts, de son nom officiel *The Critical Incident Response Group*, avait été constitué après le drame de Waco et le massacre de Ruby Ridge. L'objectif de cette unité, m'informa Kit, consistait à agir en cas de crise grave impliquant des terroristes, des prises d'otages ou des gens qui se barricadaient d'une façon ou d'une autre.

En effet, me dis-je, *leur compétence couvre un champ plutôt large*. Je n'en étais pas moins dubitative.

Quelque trois cents personnes travaillaient dans cette brigade, toujours d'après Kit. D'ailleurs, le parc de stationnement était presque complet. Kit trouva toutefois une place sans problème. Après qu'il eut verrouillé sa Subaru Outback, nous remontâmes une allée en ciment jusqu'à des portes en verre et un vestibule désert au bout duquel nous attendait un unique ascenseur.

— Vont-ils seulement nous croire ? arguai-je. Et seront-ils prêts à nous aider ?

— Si tu veux mon avis, j'en doute, avoua Kit en fronçant les sourcils.

— Alors que fichons-nous ici ?

Il se passa une main fébrile dans les cheveux, une longue tignasse dorée comme les blés dans la lumière crue des néons.

— Ils peuvent nous aider à leur manière, par inadvertance.

— Quoi ?

— Tu vois, ils savent peut-être quelque chose que nous ignorons, sans en mesurer eux-mêmes l'importance.

— Alors comme ça, c'est nous qui allons les interroger ?

— C'est l'idée. Mais nous n'allons pas tarder à en avoir le cœur net. J'avais promis de passer leur rendre un rapport.

L'ascenseur nous déposa au premier, à la réception, protégée par une épaisse cloison de verre pare-balles. Kit présenta sa carte et prononça quelques mots dans une ouverture grillagée. Il demanda à voir l'agent spécial Breem.

Une porte automatique s'ouvrit sur le côté : nous étions autorisés à entrer.

— Au bout du couloir à gauche, nous indiqua une jeune femme, tout sourire. L'agent Breem vous attend. Ils vont être déçus de voir que les petits génies ailés ne sont pas venus.

Nos pas résonnaient sur le lino du couloir et semblaient faire écho aux battements désordonnés de mon cœur. Une visite au FBI n'a rien d'une partie de plaisir. Bon, d'accord, j'étais accompagnée par Kit, et, dans l'ensemble, ce sont des gens bien. N'empêche, mon niveau de stress était sacrément élevé.

Les portes devant lesquelles nous passions, grandes ouvertes, encadraient des scènes de bureau. Des messieurs en costume-cravate y côtoyaient des hommes en jean et tee-shirt. Drôles d'équipes. L'atmosphère paraissait plutôt détendue et bon enfant.

Au bout du couloir, nous fûmes accueillis par l'agent de la veille, le blond, dénommé Warshaw, qui, ce matin, se montrait beaucoup plus aimable, presque affable.

— Docteur O'Neill, Brennan... Entrez, je vous prie.

— Comment refuserions-nous une offre aussi élégamment exprimée ? lançai-je, sarcastique, en me souvenant de sa grossièreté à l'aéroport.

— Qu'est-ce que je lui ai fait ? dit Warshaw en se tournant vers Kit, lequel se contenta de hausser les épaules.

On nous proposa un café – un rituel, sans doute –, que nous refusâmes. S'ensuivit une conversation inepte sur la météo et les embouteillages à la sortie de Washington. On nous mettait à l'aise. C'était évident.

— Où est Breem ? s'enquit Kit tandis que Warshaw déployait une carte du Maryland sur la table.

— Il a promis de se joindre à nous, lui assura Warshaw sans plus de précision. Maintenant, dites-moi un peu ce que vous voulez.

— Vous savez très bien ce que nous voulons, repartit Kit. Un coup de main. Des infos. Max sait quelque chose qui a des implications terrifiantes. Des expériences médicales clandestines sont menées quelque part dans le Maryland. Nous ne savons ni où ni par qui. En tout cas, il y a en ce moment même des gens qui meurent dans cet endroit. Il n'y a pas de temps à perdre. Cela ressemble peu ou prou à ce qui se passait à l'école dans le Colorado... Le problème, c'est que vous refusez de nous croire.

— On vous a reçus, non ? Alors ? Cela prouve bien que nous sommes disposés à vous venir en aide.

— Vous me faites une faveur parce que j'ai encore un peu de poids à Washington, soupira Kit. Mais aucun d'entre vous ne prend au

sérieux cette menace.

— Si je comprends bien, quelqu'un cherche à enlever Max et à tuer les enfants oiseaux ?

— C'est ça, plus ou moins, acquiesça Kit. En fait, je crois qu'ils veulent les enlever tous. Ils ne les tueront qu'en dernier recours. Les enfants leur sont précieux. Je ne sais pas pourquoi.

— Vous ne savez pas pourquoi, reprit Warshaw avec un sourire sardonique. C'est bien là notre problème. Vous n'avez rien qui tienne la route, aucun fait, aucune preuve, rien que les élucubrations d'une adolescente.

Comme s'il s'était trouvé derrière la porte, l'agent Breem fit son apparition, en déclarant :

— Dites-nous d'abord ce que vous savez, Brennan. Ensuite, quand nous aurons entendu votre déposition, le Dr O'Neill pourra témoigner à son tour.

— C'est trop bon de votre part, ironisai-je.

Si Kit raconta par le menu les mésaventures de Max et des enfants oiseaux depuis leur fugue, il passa toutefois sous silence un certain nombre d'informations que Max lui avait communiquées. Sans doute ne faisait-il pas plus que moi confiance aux agents.

Après le récit de Kit, Breem appuya sur une touche du téléphone. Une minute plus tard, une jeune femme surgit avec un épais dossier qu'elle déposa devant Breem. J'en déchiffrai le titre à l'envers : Liberty général hospital. Il en examina soigneusement le contenu avant de se tourner vers nous.

— Vous comptez, Brennan, encore quelques amis au FBI. Ils tiennent à ce que nous vous prêtions main-forte. Cet établissement hospitalier pourrait correspondre à la description de votre jeune Max. Cela dit, à mon avis, il est au-dessus de tout soupçon, car c'est un hôpital d'enseignement de premier ordre. C'est là que le Président et le Vice-Président se rendent pour leur check-up. C'est le meilleur centre de soins de la région. Il dépasse même en qualité Walter Reed.

Kit hochait pensivement la tête tout en tournant les pages du dossier.

— Max n'est pas du style à affabuler, contrairement à de nombreux ados de son âge, déclara-t-il. Elle ne mentirait jamais. Si elle dit qu'il y a un laboratoire clandestin dans le Maryland où se pratiquent des expériences sur des êtres humains, c'est qu'il y en a un !

— Peut-être, mais cela m'étonnerait que ce soit à Liberty ! s'exclama Breem.

— Vous avez sûrement raison, dit Kit d'un ton calme que démentait, sur sa joue, le cha-cha-cha que faisait son petit nerf indicateur de stress. Merci pour le dossier. On ne va pas vous embêter plus longtemps...

Un peu plus tard, alors que nous regagnions la voiture, je confiai à Kit :

— Je ne les aime ni l'un ni l'autre. Et comment ce Breem ose-t-il te parler sur ce ton ? Toi, tu leur fais confiance ?

Kit s'arrêta pour plonger son regard dans le mien :

— À ce stade, je n'ai plus confiance qu'en toi... et bien sûr, dans les enfants. Je pense que tous les autres essayent de nous tuer.

— J'ai l'impression d'entendre Max.

— Ce sont ses paroles, mot pour mot.

Tous les autres essayent de nous tuer. Cette petite phrase me poursuivait, lancinante, effroyable, paniquante.

À notre retour chez Kit, à Washington, j'avais les nerfs à vif. Apparemment, les enfants aussi. Pour passer le temps, nous observâmes les piétons par la fenêtre, pour la plupart des touristes qui visitaient les galeries d'art contemporain autour de Dupont Circle.

Une fois la nuit tombée et les rues désertes, les enfants ouvrirent la fenêtre de la salle de bains et s'envolèrent l'un après l'autre. Tandis que le froissement de leurs ailes se réverbérait contre les murs en brique de la cour, tous les muscles de mon corps se crispèrent : je m'attendais à entendre d'un moment à l'autre le bruit d'une détonation. Par bonheur, il n'y eut ni coup de feu ni cri. Rien que le bruissement de plus en plus lointain des ailes de la tribu des enfants oiseaux s'élevant dans le ciel clair.

— Je deviens trouillard, avouai-je à Kit quand on n'entendit plus rien.

— T'inquiète pas, ça va être de pire en pire, me taquina-t-il. Non, rassure-toi, pour l'instant, tout va bien.

Kit et moi attendîmes une demi-heure avant de quitter à notre tour la maison, par la porte. Après avoir marché jusqu'au coin de Massachusetts Avenue, nous arrê tâmes un taxi. J'avais l'impression de jouer dans un de ces films de gangsters dont les scènes de violence me révoltent.

Nous remontâmes l'avenue, passant devant toute une série d'ambassades, puis, à un feu rouge, Kit s'éclipsa. Je restai dans le taxi jusqu'à P Street, où je sortis à mon tour après avoir réglé la course au chauffeur.

Au bout de quelques minutes, je vis arriver Kit à pied. Il agita les clés de la Subaru au bout de son index. Nous avions fait de multiples détours pour semer nos poursuivants. Un vrai roman d'espionnage !

Il m'embrassa.

— Ça va ?

— Non, répondis-je, mais un baiser ne fait pas de mal.

Nous rebroussâmes chemin par les petites rues, puis remontâmes vers le zoo. Là, nous embarquâmes les enfants qui nous attendaient cachés derrière un supermarché.

Jusqu'ici, tout s'était bien passé.

— Bouclez vos ceintures, ordonna Kit. Ce n'est pas de la blague !

Il s'engagea de nouveau dans un dédale de petites rues que nous parcourûmes sur les chapeaux de roue, au cas où nous serions filés. Les enfants étaient enchantés. Quant à moi, j'avais les orteils qui se recroquevillaient dans mes baskets.

Cette course-poursuite sans poursuivant – du moins visible – s'acheva dans un tranquille motel du Maryland, l'Alma's Valley Rest. Encore un de ces endroits miteux, me dis-je en voyant l'enseigne, qui vous louent des bungalows avec des murs minces comme du papier à cigarettes. Enfin. Je priai le ciel qu'on y fût en sécurité.

En fait, nous étions assez confortables. Entourés de bois, en retrait de la route, nous avions une chambre avec deux grands lits et des lits d'appoint, une salle de bains et une télé offrant un bouquet de chaînes câblées.

Derrière le bungalow, un ruisseau serpentait entre de grands ormes. Une vraie retraite bucolique.

Je commençais à prendre goût à ces nuits passées à dormir tous ensemble dans la même pièce ; comme dans un vrai conte de fées. Je me voyais dans le rôle de la princesse Frannie, aux côtés de Kit, mon prince charmant, et de mes six enfants magiques.

Au point du jour, hélas, mon doux rêve s'évapora avec la rosée.

La solution consistait à traquer les chasseurs. Il fallait les mettre hors d'état de nuire avant qu'ils ne nous éliminent.

Kit, grâce à un coup de pouce du FBI, avait obtenu un rendez-vous à l'institut Hauer, abrité par l'hôpital Liberty.

Lorsque Kit et moi partîmes pour l'hôpital, la moitié des enfants dormait, l'autre regardait des dessins animés sur le petit écran en dévorant une montagne de beignets.

Une fois sur la route, Kit me dit en me montrant le ciel bleu sans un nuage derrière le pare-brise :

— Quelle journée magnifique !

Une petite brise d'automne remuait les feuilles dorées des arbres au bord de la route. Kit se mit à chanter en chœur avec la radio et Bobby Darin : *I want, a girl, to call, my owowown...*

Kit avait une assez belle voix et ne faisait pas honte au légendaire rocker des années 50.

Le beau temps et la musique aidant, nous aurions sûrement réussi à retrouver notre insouciance si nous n'avions pas été en train de rouler droit vers le cauchemar de Max. Je ne voulais même pas songer à quoi pouvaient bien ressembler ces expériences si elles s'apparentaient à celles dont j'avais été le témoin dans le Colorado, à l'école.

Le « très respecté » hôpital Liberty était situé non loin du plan d'eau de Liberty Reservoir et de la ville de Baltimore. L'établissement hospitalier était si bien caché dans les replis des collines du Maryland que nous avons presque manqué le discret panneau planté au coin d'une petite route en lacets. Au bout d'un kilomètre ou deux, la route se transforma en allée de graviers qui serpentait à travers les splendides bouquets d'arbres d'un parc paysager aux pelouses de velours émeraude.

— Paradisiaque, murmurai-je. Tes potes du FBI ont peut-être raison, pour une fois.

— Je n'ai aucun pote au FBI. Ils me traitent de Mulder, tu te rappelles ?

Au bout de l'allée se dressaient deux bâtiments modernes de pierre blanche disposés l'un par rapport à l'autre à un angle obtus, comme les deux tranches d'un livre ouvert. De grandes fenêtres en perçaient les parois immaculées.

C'était un lieu d'une clarté totale.

Alors, pourquoi avais-je la chair de poule ?

Pourquoi n'ai-je pas tout de suite pris la poudre d'escampette au lieu de franchir la porte de l'enfer ?

Kit posa doucement sa paume sur le bas de mon dos au moment où les portes automatiques s'ouvrirent devant nous pour nous laisser pénétrer dans un vaste hall de réception.

— Ça va, mentis-je.

— Moi pas, me murmura-t-il. Je n'aime pas traîner là où se pratiquent des expériences sur des êtres humains.

— Tu oublies qu'on est à l'hôpital Liberty, là où le Président et le Vice-Président viennent pour leur check-up !

— Tu crois que c'est l'endroit dont parle Max ? L'hôpital ? Ce lieu maudit ?

— Je ne sais pas pourquoi, oh, juste une impression... Mais, Kit, oui, je crois qu'on y est !

— Ah, maintenant, ça va être à mon tour de crever de trouille !

Le soleil matinal inondait la salle climatisée. Nous nous approchâmes du long bloc de granit poli de la réception. Derrière ce monumental comptoir, un vieux monsieur très aimable nous indiqua la rangée d'ascenseurs qui menaient à l'institut Hauer. Il avait nos noms sous les yeux, et sembla dûment impressionné d'accueillir des invités du Dr Kane.

L'ascenseur nous descendit au sous-sol. La réception était moins grande que celle du rez-de-chaussée, mais décorée avec goût. Nos pieds s'enfoncèrent sans bruit dans une épaisse moquette anthracite tandis que nous nous dirigions vers un bureau d'antiquaire entouré de fauteuils en cuir. Une table basse proposait les journaux du jour et des hebdomadaires de la semaine. Du café était à disposition sur une desserte en acajou. Les *Quatre Saisons* de Vivaldi s'égrenaient de haut-parleurs invisibles. Parfait, trop parfait.

Seule une odeur âcre de désinfectant rompait le charme des lieux. Nous étions quand même dans un hôpital. Cela ne faisait aucun doute.

— Tu as déjà lu les thrillers du Dr Robin Cook ? me demanda Kit. Brrr... Ça vous fait froid dans le dos.

— Arrête ! le suppliai-je en riant à moitié. Comment tes potes du FBI ont fait pour nous obtenir un rendez-vous dans un endroit aussi huppé ?

— S'ils avaient refusé, répondit-il avec un petit sourire, ç'aurait été vraiment louche !

— Chut ! fis-je alors que le jeune homme assis derrière le bureau levait vers nous un visage souriant.

Nous déclinâmes notre identité. Il se pencha sur un interphone pour appeler une certaine Analise Miller.

Une minute plus tard, une femme – moins de trente ans, cheveux bruns, queue-de-cheval, moulée dans un costume-pantalon gris – vint nous serrer la main. Elle avait un sourire lumineux qui contrastait avec la lueur sombre qui couvrait dans ses yeux verts.

En tendant ses doigts minces à Kit, elle déclara en le regardant de la tête aux pieds d'un air admiratif :

— Je n'avais encore jamais rencontré d'agent du FBI.

Ben voyons...

Elle nous conduisit au bout d'un autre couloir vers une autre rangée d'ascenseurs. La cabine, grande comme une chambre, avec un sol plastifié gris et des parois en inox, freina en douceur et s'immobilisa en sous-sol... à trente mètres sous terre, au moins.

— Quarante-quatre, énonça Analise.

Lisait-elle dans les pensées ?

À cet étage, le couloir était gris et bleu. Des hommes et des femmes en combinaison bleue ou en blouse blanche s'affairaient de-ci de-là.

— Vous êtes dans le département de la recherche de Liberty, ajouta notre guide. L'institut poursuit l'œuvre de Clara et Harold Hauer. Vous savez sans doute qu'ils ont trouvé la mort dans un accident de voiture près de Boston.

— Oui, un couple célèbre, c'est très triste, opinai-je en me rappelant le battage médiatique à l'occasion de la disparition tragique des deux scientifiques.

Nous marquâmes une halte devant la porte en verre d'une salle dont les murs étaient tapissés de cages.

Des cages remplies de souris de laboratoire.

De nouveau, mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

— Nos éprouvettes à fourrure, plaisanta, mal à propos, Analise en remuant en l'air sa main fine aux ongles manucurés. Comme vous pouvez vous en douter, c'est ici que nous menons nos tests sur les animaux.

Ses explications, inutiles au demeurant, me rappelaient tant de mauvais souvenirs. À l'école, il y avait eu une salle semblable. Les enfants y avaient passé les premiers jours, semaines, années de leur vie. Ou plutôt – ma mémoire me jouait des tours – je me souvenais de la salle des souris, presque une copie conforme de celle que j'avais à présent sous les yeux, et de la pièce voisine, la nursery, qui abritait des enfants difformes abandonnés à leur sort. Jamais je n'oublierai les regards de ces enfants, et ceux de Peter et Oz et le et Wendy. Des enfants qui croupissaient dans des cages ignobles.

Pour effacer ces images cruelles, je secouai la tête en me disant que le Président des États-Unis en personne venait faire son check-up annuel dans cet établissement, pour l'amour du ciel !

Heureusement, notre guide n'avait pas le pouvoir de visionner le film qui se déroulait dans mon esprit. Analise nous mena d'un pas rapide à travers un labyrinthe gris et bleu. Au passage, nous jetions des coups d'œil dans des salles où des bataillons de techniciens pianotaient sur des claviers d'ordinateur. Sans doute étoffaient-ils la base de données des séquences d'ADN de l'institut.

Après avoir emprunté encore un ascenseur pour monter à un étage supérieur, nous suivîmes, en passant devant des laboratoires remplis d'appareils flambant neufs, un parcours fléché vers les salles d'opération.

— Les Hauer étaient des pionniers dans le domaine des cellules souches, précisa à notre intention la jolie et coquette Analise. Mais je n'ai pas besoin de vous donner de cours, docteur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

Je retins un grognement. Ce n'était pas parce que j'étais vétérinaire, qu'il fallait prononcer le mot de docteur avec un tel mépris quand on s'adressait à moi ! Elle poursuivit au bénéfice de Kit :

— Les cellules souches sont prélevées dans l'embryon humain et la moelle osseuse de l'adulte. Ce sont des cellules non spécialisées, capables de se multiplier à l'identique ou de se transformer en un ou plusieurs types cellulaires spécialisés de l'organisme. Le foie, la peau, et cætera... Elles sont très utiles quand il s'agit de régénérer un tissu...

— Magnifique invention, en effet ! s'exclama Kit avec son sourire le plus Colgate. Et on peut voir le grand manitou ?

— Le Dr Kane opère aujourd'hui, comme tous les jours, du matin au soir. Il est infatigable, soupira la jeune femme en se pâmant.

Le tueur à gages Marco Vincenti ne cilla même pas en recevant l'appel lui ordonnant de se rendre dans le Maryland, sans perdre un seul instant. Il avait pressenti que ces gens-là n'engageraient jamais quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, même s'ils avaient désespérément besoin d'un spécialiste de son calibre...

Ils avaient essayé autre chose.

Le kidnapping.

Ça avait foiré.

Le moment était venu de rappeler Marco !

De toute façon, il s'était bien promis de les revoir, ces enfants oiseaux.

Marco Vincenti était un tireur d'élite. Avant de monter sa petite affaire, il avait officié sous les drapeaux. Le boulot était moins abondant qu'au temps où il appartenait à l'US Army, mais il était mieux payé.

Sa mission consistait à abattre un seul des enfants, la fille aînée, Max, celle qu'il avait, justement, déjà eue dans son viseur. Mais il y aurait peut-être des bonus. Il comptait se remplir les poches.

Pendant le trajet de Long Island, où il habitait, jusqu'à Washington, il passa et repassa en boucle sa cassette *Best of Mozart*. Si la musique n'arrivait pas à le détendre, elle avait au moins l'avantage de le distraire. La musique du divin Mozart était si brillante, d'une précision, d'une exactitude, dignes d'un grand tireur d'élite.

Sa mission avait un nom de code.

Ball-trap.

Ça lui plaisait.

Au tir aux pigeons, la cible ne peut jamais rétorquer.

Nous arrivâmes, Kit et moi, devant le Dr Kane, comme deux souris surgissant d'un labyrinthe conçu par le cerveau malade d'un chercheur fou.

Analise nous présenta un homme occupé à se nettoyer les mains dans un grand évier métallique à l'extérieur d'une salle d'opération. Il prit une serviette de la main de l'infirmière, et se laissa enlever sa blouse de chirurgien. Analise Miller lui rappela son rendez-vous avec le FBI. Il lui adressa un sourire froid. Elle s'éclipsa. Il se présenta, nous tendant une main sentant fort le savon et en nous regardant droit dans les yeux.

Kit prononça mon nom, puis le sien.

Le Dr Kane était bel homme, je dois l'avouer. Un visage carré, lisse, franc. Des épaules de lutteur ; une taille fine. Des yeux d'un bleu glacé, et un sourire enjôleur.

— Appelez-moi Ethan, dit-il. Je suis ravi de faire votre connaissance. De quoi s'agit-il déjà ? Le Bureau voudrait se servir de nos équipements, de temps en temps ? Ce sera avec plaisir. Je suis très fier de nos services de recherche, vous ne trouverez pas mieux aux États-Unis. Vous avez un moment pour bavarder ? Je vais m'accorder une petite pause.

— C'est très aimable de votre part, répliqua Kit d'une voix mielleuse que je ne lui connaissais pas.

Mais alors que nous emboîtions le pas au Dr Kane, il me poussa du coude et me murmura :

— Ne fiche pas en l'air mon numéro, s'il te plaît. Et ne ris pas, surtout.

Nous savions, d'après le petit topo de la ravissante Analise, que le Dr Kane avait été le lauréat du grand prix de la Société américaine de transplantation et qu'il était à la pointe de tout ce qui relevait de la thérapie cellulaire et du clonage thérapeutique.

Le bureau du chirurgien et chercheur de génie était, comme il fallait s'y attendre, tapissé du sol au plafond de livres de médecine et de biologie. Il y en avait encore par terre, entassés, formant de véritables piliers contre les meubles. Dans cet antre, quelques photographies bien choisies du Dr Kane en compagnie de vedettes de la politique, de financiers richissimes, de géants de l'industrie et de stars d'Hollywood.

— Ne croyez pas que je sois snob, dit-il en indiquant d'un geste

vague les photographies autour de lui. La médiatisation facilite la récolte de fonds. Nous vivons à l'heure où les célébrités font la pluie et le beau temps, n'est-ce pas ?

Un portrait de famille trônait sur une console, où l'on voyait le Dr Kane debout sur les marches d'une demeure ancienne de style néogrec, un bras passé autour des épaules d'une femme brune, qui ressemblait un peu à Jackie Kennedy, avec, devant lui, deux superbes adolescents, un garçon et une fille, et, à leurs pieds à tous, une fillette qui faisait le pitre.

— Sissy est notre petite dernière, me précisa-t-il en suivant la direction de mon regard. Elle nous a changé la vie, je peux vous le dire. Quelle énergie !

En souriant, il poussa vers nous un bol plein de M & M.

— Ma drogue, dit-il, laconique. Je pense qu'il y a pire.

Il ramassa les tonnes de papiers qui occupaient deux fauteuils, et, toujours d'une parfaite courtoisie, nous proposa de nous asseoir. Après quoi, il s'installa dans son fauteuil de bureau et se renversa en arrière.

— Pour tout vous avouer, reprit-il en arrachant la première feuille de son bloc-notes et en la roulant en boule dans sa main droite, je ne suis pas mécontent que Washington s'intéresse à nous. Plus l'opinion publique entend parler de notre modeste institut, mieux c'est. Nous avons besoin de fonds.

Il visa la corbeille à papier et y lança la boulette. En plein dans le mille. Il se retourna vers nous avec un sourire satisfait. Décidément, il était très cool, me dis-je, trop cool pour être honnête... Je souris à mon tour, un sourire un peu crispé. Je sentis Kit à côté de moi se raidir. Trouvait-il, lui aussi, un côté reptilien à ce play-boy ?

— Vous ne connaissez pas bien nos recherches, je suppose, continua notre interlocuteur qui n'avait pas besoin d'encouragements pour parler. Nous nous sommes fixé comme mission l'allongement de la vie humaine. Dans ce but, nous explorons une double voie...

Se penchant soudain dans un grincement de fauteuil qui me rappela un cri de souris à la torture, il ouvrit les mains en pointant l'index dans deux directions opposées.

— D'un côté, nous étudions les cellules souches, de l'autre les greffes. Comme vous le savez, et c'est tout à fait normal, il est interdit de se servir d'embryons humains, de sorte que nous en sommes réduits à nous servir de clones de cellules souches embryonnaires prélevées avant l'interdiction ou de cellules souches de la moelle osseuse adulte. Bien entendu, le processus est très lent.

Il fourra une poignée de M & M dans sa bouche avec une avidité brutale qui jurait avec ses manières raffinées. Son regard était fixé sur nous, mais je voyais bien qu'il pensait à autre chose. Peu lui importait notre présence, nos opinions ou nos remarques éventuelles.

— Quant à la transplantation d'organes animaux à l'homme, elle a été interdite pour des raisons à la fois bonnes et mauvaises, de sorte que nous faisons de notre mieux avec les organes humains disponibles. La demande est très élevée pour ces organes. Nous ne pouvons pas sauver tous nos patients...

Il laissa sa phrase en suspens, comme si la pensée de toutes ces vies gâchées l'accablait, puis reprit d'une voix sonnante, optimiste :

— Nous avons cependant effectué des progrès énormes ces deux dernières années. Saviez-vous que la transplantation de plusieurs organes à la fois avait plus de chance de réussir que la greffe d'un seul ? Voyez-vous, quand on a un donneur, un donneur décédé bien sûr, compatible avec un receveur, on peut lui greffer l'ensemble des organes.

Pour mieux illustrer son propos, il sortit d'un tiroir une feuille qu'il disposa devant nous afin que nous puissions examiner les tableaux des statistiques concernant les transplantations multiorganes.

— Ces six derniers mois, nous avons obtenu un taux de réussite de quatre-vingts pour cent. Vous vous rendez compte ! Il y a seulement cinq ans, c'était impossible. Il y a même trois ans, je n'y aurais pas cru.

Le Dr Kane était sans l'ombre d'un doute un homme passionné par son travail, me dis-je en l'écoutant. Il nous décrivit les miracles de cette nouvelle technique. Des jeunes gens allaient pouvoir mener des vies normales. Des mères et des pères allaient pouvoir élever leurs enfants.

— Je suis tellement pris par ce que je fais que je ferme à peine l'œil la nuit, avoua-t-il. Les gens vont vivre très vieux désormais, d'autant que les deux voies de recherche vont bientôt se rejoindre. Les cellules souches et les transplantations. Nous pourrons bientôt revitaliser certains organes individuels grâce à la thérapie cellulaire. Ce que nous vivons en ce moment, Frannie et Kit, c'est une révolution ! N'est-ce pas prodigieux ?... Mais, voyons, que désiriez-vous savoir exactement sur nos services ?...

En quittant l'hôpital, Kit et moi avions la tête qui bourdonnait. Ce que nous venions de voir ne ressemblait ni de près ni de loin aux visions d'horreur que nous avait offertes l'école en d'autres temps. Apparemment, il s'agissait d'un centre chirurgical de tout premier ordre. L'institut Hauer œuvrait pour le bien de l'humanité. Le Dr Kane était un praticien remarquable, qui méritait sa renommée.

— J'ai pas pigé, fut la remarque laconique de Kit en déverrouillant la Subaru.

Moi, si.

J'avais encore la chair de poule.

Quand l'agent Brennan et sa vétérinaire eurent quitté son bureau, le Dr Kane esquissa un sourire. Quels ânes ! Il savait exactement ce qu'ils étaient venus chercher. Certes, il était un peu déçu de constater que l'hôpital avait éveillé des soupçons, mais que diable, ce n'était pas la fin du monde ! Les cons ! Ils avaient gobé son baratin. Ah ! On pouvait dire qu'il avait été patient avec eux. Rien qu'au souvenir de leurs regards bovins, il avait envie de vomir.

Ethan Kane se rendit au bout du couloir pour prendre son ascenseur privé. Il avait une réunion importante. Ces ramollis du cerveau avaient failli le mettre en retard.

Il descendit à 3-B et parcourut le couloir à grandes enjambées. Si seulement il avait pu leur montrer ça, à Brennan et O'Neill, pendant leur visite guidée de l'hôpital. Ça les aurait soufflés !

Le Dr Kane ouvrit la porte de la salle de conférences à l'aide de sa clé. Trois hommes l'attendaient, assis autour d'une table en verre et métal nickelé.

Même lui devait admettre qu'ils étaient hors norme...

Ils étaient trait pour trait... identiques... et lui ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

En fait, ils étaient presque lui, sauf qu'ils n'étaient que la tête et les jambes.

— Messieurs, docteurs Kane, les interpella-t-il tous les trois à la fois. Nous avons du pain sur la planche, et guère de temps à perdre. L'opération Résurrection est imminente, mais il y a une chose que je dois encore effectuer. Je veux ces enfants ! Surtout celle qui s'appelle Maximum. Le protocole de Résurrection n'est qu'un début.

Ozymandias avait de la peine à y croire. Jamais, de sa vie, il n'avait été aussi heureux !

Il était vraiment super heureux ! C'était inespéré.

Dans les bois en contrebas, il n'y avait aucun promeneur en ce jour de semaine. Les sources gargouillaient, les oiseaux gazouillaient, les petits rongeurs grignotaient, la brise apportait un mélange délicieux de senteurs.

Et, surtout, Max et lui étaient seuls. La fille oiseau aux cheveux d'or volait à ses côtés au-dessus du moutonnement vert de la forêt. Tous les deux frôlaient du bout de leurs ailes le faîte des plus grands arbres.

En fendant l'air parfumé, il ne pouvait s'empêcher de songer à sa colère d'autrefois. Rien qu'à ce souvenir, il sentait ses ailes s'alourdir, son cœur se serrer dans sa poitrine. Il en avait tant voulu aux gardiens de l'école dans le Colorado, et puis ensuite à sa soi-disant mère biologique, et au monde entier. Depuis quelques jours, comme par magie – et il connaissait la magicienne – toute sa rage s'était volatilisée.

Max... C'était elle la source de son bonheur présent. Il était prêt à mourir pour elle.

Après lui avoir lancé un regard complice, il s'éleva dans un courant aérien, disparaissant dans un nuage avec la détermination d'un jet piquant vers le firmament pour échapper à une attaque de missiles. Ensuite, il redescendit vers Max, l'attrapant par surprise, déposant un baiser brûlant sur sa nuque tandis qu'ils chutaient ensemble vers le sol. Quelle sensation merveilleuse ! Tout le monde devrait essayer au moins une fois dans son existence. À la dernière seconde, alors qu'ils allaient frapper le sol, Max s'écria :

— Lâche-moi ! Oz !

Il obtempéra. Tous les deux déployèrent leurs ailes et remontèrent dans l'azur avec des bruissements et des froissements de plumes.

— Tu n'as pas froid aux yeux ! lui lança Max en riant, ses rémiges dorées par les rayons du soleil.

— Tu aimes bien avoir peur, hein ? Ne me dis pas que t'en as déjà marre de moi.

— Non, Ozymandias, je t'aime et t'aimerai jusqu'à la fin des temps. Je voudrais que cette journée ne finisse jamais. Je suis ta Juliette, tu es mon Roméo.

— Et on saute la scène du suicide, si ça te gêne pas ?

— Je suis pas du style suicidaire, répondit Max avec un large sourire.

Elle battit à deux reprises ses ailes pour escalader le ciel à quatre-vingt-dix degrés. Quand elle eut terminé son ascension, elle les replia et descendit en piqué sur Oz. Elle caressa sa joue du bout de ses doigts en le frôlant. Seigneur, comme elle l'aimait.

— Attrape-moi si tu peux ! s'écria-t-elle.

— Comme si c'était fait !

— Quel as !

Le départ de la course était donné.

Max fonça au-dessus d'un bouquet de frênes géants, puis se faufila sous leurs feuillages, slalomant entre les troncs. Oz se lança à ses trousses. Deux bolides chatoyants évoluant sous les arbres. Puis, avisant une clairière, Max fit mine d'atterrir. Oz l'imita.

Ils s'enlacèrent avant même de toucher terre. Leurs lèvres tremblantes s'unirent. Leurs souffles se mêlèrent aux bruits de la forêt. Oz plongea ses doigts dans l'épaisse chevelure de Max et pressa cette masse chaude et soyeuse tandis qu'il l'embrassait et qu'elle se cambrait sous lui. Quand elle le sentit durcir contre elle, elle lui chuchota à l'oreille :

— Tu es mon homme, Oz.

— Et toi, tu es ma femme, Max, souffla-t-il dans ses cheveux.

Leurs corps étroitement enlacés s'élevèrent et s'abaissèrent tour à tour, en cadence, dans la lumière mouchetée par les ombres mouvantes des frênes. Ils étaient perdus au monde, et ne faisaient plus qu'un avec la nature qui les entourait. Il y avait quelque chose dans leur complexe constitution génétique qui rendait leur accouplement incomparable. Quand, bien plus tard, ils s'écartèrent l'un de l'autre, leurs corps parfaits brillaient de sueur.

Max échafaudait déjà des projets futurs, se demandant quand ils pourraient refaire l'amour. Elle ne ressentait aucune culpabilité. Elle avait au contraire l'impression d'être très pure, très belle. *Nous avons été fabriqués pour ça. C'est bien. C'est très bien.*

Oz et elle restèrent allongés quelques instants en silence, la respiration courte, leurs forces comme drainées, puis Max se mit à promener tout doucement ses doigts sur sa poitrine, en suivant les contours de l'aile, en s'attardant sur ses muscles puissants. Il lui prit les mains et, roulant sur le ventre, lui immobilisa les ailes sur la mousse.

— Tu es tout pour moi, Max, tout l'univers, souffla-t-il en approchant son visage tout près du sien. Et cela ne changera jamais.

— Même si on est obligés de vivre comme des hommes des bois ?

— Même si nous sommes transformés en vers de terre.

— Je t'aime... Notre amour est supérieur à l'amour des hommes. Je pense que personne n'a jamais éprouvé le sentiment qui nous envahit en ce moment. N'est-ce pas cela, un miracle de la science ?

— Attention, ils estiment, eux, que nous sommes des erreurs.

Le plaisir et la tendresse avaient si bien réussi à ravir l'âme de Max qu'elle ne réagit pas tout de suite en entendant un craquement de branches non loin. Elle repoussa toutefois Oz, sur le qui-vive.

Ils n'étaient pas seuls !

Oz bondit sur ses pieds en s'aidant d'un petit coup d'aile. Métamorphosé d'un seul coup en ange de la guerre, il s'accroupit devant elle pour lui offrir son corps et ses ailes déployées en guise de bouclier.

À cet instant, un cri de rage déchira le silence de la forêt.

Tous les deux l'aperçurent en même temps... Trop tard.

C'était Matthew.

Il avait tout vu. Max... avec Ozymandias ? Sa grande sœur jouant à la bête à deux dos avec Oz !

— Qu'est-ce que vous foutez ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous faites tous les deux ? Arrêtez ! Laisse-la, Oz. Bas les pattes ! Oh, Max, c'est quoi ça ? C'est quoi ça ?

En guise de réponse, Ozymandias agita ses ailes en poussant des cris de bête de proie. Matthew, effrayé, fondit en larmes.

Max, qui s'était rhabillée en quatrième vitesse à l'abri du paravent en plumes, lui cria :

— Du calme !

Matthew, sanglotant, le visage détourné, buté, hoqueta :

— Je vais le dire ! Je vais le dire à Frannie et Kit. Je vais le dire à tout le monde.

— Matty, viens, l'enjoignit sa sœur en s'approchant de lui.

— Je ne faisais aucun mal à Max, déclara Oz, lui aussi rhabillé à présent, plus du tout en colère, juste gêné. Tu vois, c'est comme cela que nous sommes. Ça t'arrivera à toi aussi, quand tu seras plus grand.

Il prit le petit par les épaules et plongea son regard dans le sien.

— J'aime Max. Et je t'aime, toi aussi, comme mon petit frère.

Mais Matthew, toujours tremblant, le repoussa de toutes ses forces :

— Va te faire voir. Toi aussi, Max.

Matthew courut vers les arbres, puis ouvrit ses ailes, profitant du déplacement d'air pour s'élever vers le ciel. Il n'était jamais monté aussi haut.

Marco Vincenti avait le petit oiseau pile dans sa ligne de mire. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était appuyer sur la détente.

Kit et moi venions de garer la voiture dans le parking du motel Alma's Valley, quand j'entendis un sanglot.

Que s'était-il encore passé ?

Je courus derrière le bungalow, me laissant guider par les bruits des pleurs. L'instant d'après, Matthew vint se jeter dans mes bras. Matthew ? Je ne l'avais jusqu'à présent jamais vu verser une larme !

— Frannie, hoqueta-t-il. Frannie !

— Il est arrivé quelque chose, débitai-je tout d'une traite en le serrant dans mes bras. Qu'est-ce que tu as ?

— Ils étaient nus dans les bois ! Je te jure devant Dieu, Frannie. Je n'invente pas. Je n'invente pas.

— Qui ? De quoi parles-tu ?

Il se retourna et pointa vers les arbres. J'aperçus alors Max et Oz qui en émergeaient. Mon cœur chavira. J'éprouvais un sentiment semblable à celui de n'importe quelle mère. J'étais à la fois effrayée et furieuse.

J'embrassai les joues rondes de Matthew, puis son front.

— Matty, s'il te plaît, va aider Kit à transporter les cadeaux que nous vous avons rapportés. Oui, file...

Alors que le petit se précipitait vers le parking, je fis face aux deux ados aux vêtements froissés et aux cheveux parsemés de brindilles.

— Que se passe-t-il ? interrogeai-je d'une voix que je voulais calme et ferme. Qu'est-il arrivé dans les bois ? Pourquoi est-ce que Matthew pleurait ?

— Matthew nous espionnait. Je me suis fâché, expliqua Oz. Je crois que je lui ai fait peur.

— Bon, il vous espionnait. Mais que faisiez-vous, exactement ? dis-je en rassemblant mon courage.

Pour toute réponse, j'eus droit à un silence prolongé, ce qui me donna le temps de m'interroger à mon tour : quel était mon rôle dans cette histoire ? Une petite voix dans ma tête, une voix qui avait les inflexions d'une avocate, me disait : « Vous n'avez jamais été mère, n'est-ce pas, docteur ? »

Au bout d'une éternité, Max, le visage comme illuminé de l'intérieur, déclara :

— Écoute. Il ne faut pas t'inquiéter pour nous, Frannie. Nous savons parfaitement où nous en sommes. Ce que nous faisons est bien.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, Max ? Voyons, comment peux-tu

être si sûre ?

— Parce que c'est pour nous comme une seconde nature. Tu vois, Frannie, nous n'avons pas besoin de te demander la permission.

— Max, mais tu es tellement jeune ! Et toi aussi, Oz !

— En années d'humain, Frannie. Mais nous sommes des superhumains. En tout cas, nous sommes spéciaux, non ? Et nous sommes en plus amoureux. Merveilleusement amoureux.

Elle peigna ses longs cheveux avec ses doigts, les débarrassant des brindilles, puis les noua sur sa nuque en un chignon lâche.

— Nos gènes d'oiseau nous font vieillir plus vite, expliqua-t-elle. En fait, on a tous les deux... environ le même âge que toi !

Ses yeux pétillaient d'intelligence et de malice.

— Et, que je sache, tu es assez vieille pour t'accoupler, non ? ajouta-t-elle.

Elle m'avait bien eue !

Max, assise dans le gros fauteuil bleu près de la fenêtre du bungalow, roucoulait à l'oreille de Matthew, pelotonné sur ses genoux. Elle lui caressait les cheveux. Ils avaient fait la paix, du moins signé une trêve.

— Pardonne-moi, Matty, tu ne vas pas rester fâché toujours, dit-elle d'une voix douce. D'accord ? Crrou crrou... Crrou crrou.

— Arrête de roucouler. Je ne me laisserai pas manipuler aussi facilement que tu le crois.

Kit et Frannie étaient partis faire le plein d'essence et les courses pour le dîner. Tous espéraient rentrer bientôt à Washington. Max en avait par-dessus la tête de ce motel miteux. D'après Kit et Frannie, aucune expérience illicite n'était menée à l'hôpital Liberty. Pourtant, elle en avait l'intuition, l'horreur était toute proche. Elle le percevait par tous ses pores.

Les chasseurs étaient proches eux aussi.

— Si, si, je suis fâché pour toujours, ajouta Matty. Tu m'as... traumatisé. Voilà.

À cet instant, Pip bondit sur ses courtes pattes et se mit à aboyer comme un fou.

Max écarta les rideaux de la fenêtre et vit un 4 x 4 noir d'une taille monstrueuse, une Dodge Durango, qui roulait au pas en direction de leur bungalow. Elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

La Dodge se figea devant la porte et trois hommes en descendirent pour se poster en rang devant le véhicule. Trois hommes en vêtements ordinaires : jeans, chemises, vestes ; mais armés de pistolets.

— Merde ! grogna Max en se levant à moitié. Matthew, vite, dans la chambre !

— On va le faire tous les deux ? fit son frère avec des yeux ronds.

— Vite, je te dis ! Tout le monde, dans la chambre.

Un des hommes portait un coupe-vent noir dont il avait rabattu la capuche sur ses yeux. Il sembla regarder Max à travers les rideaux, comme s'il avait des rayons X à la place des yeux.

— Maximum, je te vois ! Je m'appelle Ethan. Viens, sors, je ne te veux pas de mal. Nous ne sommes pas animés de mauvaises intentions à ton égard. Je connais ta valeur, crois-moi. Je vous respecte, toi et les autres enfants. Considérez-moi comme un fan !

Un voyant rouge clignotait dans la tête de Max : Danger ! Danger ! Cet homme est un médecin ! Un être maléfique ! Danger ! Danger !

Son duvet de plumes se hérissa sur sa nuque. Un frisson glacé la parcourut de la tête aux pieds. Après avoir verrouillé la porte, elle regarda autour d'elle. Les seules issues dans ce bungalow étaient la porte d'entrée et cette fenêtre. La lucarne de la salle de bains était si étroite que Wendy elle-même ne pouvait s'y faufiler.

— Nos parents vont rentrer d'un instant à l'autre ! hurla-t-elle.

— Ça m'étonnerait, répliqua l'homme à la capuche. Ils sont au supermarché. On a repéré la voiture de Kit.

C'est comme ça que nous vous avons trouvés, d'ailleurs. Ils sont venus me voir tout à l'heure à l'hôpital...

Les intonations du médecin lui parvinrent comme assourdies tandis que ses oreilles s'étaient mises à bourdonner et son cœur à battre la chamade.

— Je me demande qui a pu les mettre sur ma piste. Tu le sais, toi, Max ?

Il mit en joue la fenêtre.

Le salaud tira !

Premier avertissement.

Le carreau explosa sur le linoléum. Les enfants se jetèrent à terre.

Oz poussa son cri de bête de proie et bomba le torse. Pip s'étouffa presque à force d'aboyer.

Tous tremblaient de peur.

Ils étaient pris au piège.

Comme des rats de laboratoire.

Et les exterminateurs étaient à la porte.

— Sortez tout de suite, les enfants ! Max ! Ceci est un ultimatum. Je n'ai pas que ça à faire. Vous m'avez causé assez d'ennuis. Allez, sortez de là, ou bien vous êtes tous morts !

Tous les six, Oz, Max, Peter, Wendy, Icare et Matthew, sortirent à la queue leu leu du bungalow.

— Nous n'allons vous faire aucun mal, Max, lui assura Ethan. Nous ne toucherons pas à une de vos plumes, à moins qu'il ne vous prenne la fantaisie de vous enfuir.

— Nous sommes bien trop précieux pour vous, n'est-ce pas ? ironisa Max. On vaut notre pesant d'or. Beaucoup de gens aimeraient posséder une pièce détachée de nos corps. Qu'est-ce que tu veux d'autre, enfoiré ?

— Il ment comme il respire, murmura Oz à Max. Regarde ses yeux. C'est un escroc.

— Je sais, mais nous devons rester calmes. Il faut trouver un moyen de s'en sortir, Oz.

— Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ? interrogea Ethan d'une voix impérieuse. Ne vous avisez pas de jouer les idiots.

Un médecin ? Un scientifique ? Un type dégueulasse, oui. Un collectionneur ? Oui, possible. En tout cas, c'est lui qui dirige le laboratoire du Maryland. Forcément. Avec ces yeux froids de tueur...

— Nous ne sommes pas des idiots, rétorqua Oz.

— Je sais, vous êtes des génies ! J'ai vu vos résultats aux tests de QI.

— Fais exactement le contraire de tout ce que je fais, indiqua Oz en chuchotant. Je t'aime, Max.

— Non, Oz, souffla-t-elle.

— Pas de messe basse, et ne m'obligez pas à répéter. Venez par ici, les enfants. Et que ça saute ! Vous entendez ?

— D'accord, d'accord, dit Max. On vous obéit au doigt et à l'œil...

Dr Frankenstein...

Tout d'un coup, Oz fila comme l'éclair vers la gauche. Max et les autres virèrent à droite comme cinq bolides. Ils fonçaient vers la forêt, Ozymandias restant exposé aux tirs plus longtemps. Mais comme il était le plus rapide et le plus costaud – le dominant –, il avait quand même des chances de passer entre les balles.

Le Dr Kane se contenta de hocher la tête en jurant entre ses dents. Puis il hurla :

— Feu !

Les détonations crépitèrent comme des pétards un soir de fête foraine. Max et les autres n'avaient pas encore gagné les arbres.

Oz, pour dévier les tirs, passa en trombe au-dessus de la tête des chasseurs. Le Dr Kane esquissa vers lui un demi-sourire, puis pointa l'index en direction du sud. Quoi encore ? Oz retint un cri : un tireur embusqué était perché sur la colline. Parfaitement immobile. De son œil d'oiseau de proie, Oz vit que son fusil était équipé d'une lunette. Le canon était braqué entre ses deux yeux.

— Feu !

Il ne pouvait pas louper son coup. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de prendre un des enfants comme cible. Les petits drôles étaient soi-disant aussi précieux que les bijoux de la couronne. Le toubib aux yeux de glace les voulait vivants, si possible, mais il n'avait pas dit pourquoi. Marco Vincenti comptait suivre à la lettre ses ordres de mission. *Ball-trap*. S'ils ne se laissaient pas capturer, l'un d'eux devait être abattu, puis un autre, en espérant qu'ils finiraient par se rendre.

Un vrai tir au pigeon.

Marco Vincenti, pour se donner du cœur à l'ouvrage, se figurait les enfants comme des monstres. Des créatures répugnantes fruits du labeur contre nature de la science.

N'était-ce pas la vérité ?

Ses yeux, toutefois, lui brossaient un tout autre tableau : ces êtres ailés étaient aussi beaux que des statues de Michel-Ange, et le tout petit, Peter, n'était-il pas mignon à croquer ?...

Des monstres, se répétait-il.

Des mutants.

Des erreurs de la nature.

Qu'ils dégagent donc de la surface de la Terre !

Et la fille oiseau... Max... Maximum. Il avait entendu dire qu'elle valait des dizaines de millions de dollars. Qui payerait un prix pareil ? Des Européens ? Des Japonais ? Des cinglés ? Qu'est-ce qu'ils pourraient en faire ? La mettre en pièces détachées pour essayer de la reconstruire ensuite ? Pourquoi ce Kane voulait-il tellement la récupérer ? Ce n'était pas seulement une affaire de fric, n'est-ce pas ?

Il déplaça son viseur pour l'orienter vers les plus petits... Wendy et Peter.

Baptisés ainsi à cause de *Peter Pan* ?

Marco Vincenti se dit qu'il pourrait aisément faire d'une pierre

deux coups. Wendy et Peter ? Max et Matthew ?...

Ou mieux, Max et Oz ?... De toute évidence, ils étaient les chefs de la tribu.

Couper les têtes pensantes, voilà qui déstabiliserait leur petite organisation.

Il observa leurs pourparlers avec le Dr Kane devant le bungalow... Et, tout d'un coup, tous les six se projetèrent en même temps dans les airs de tous les côtés, comme à la suite d'une explosion. Ce n'était pas si commode que ça, après tout, se dit-il, décontenancé.

Quand il vit Oz voler vers lui à tire-d'aile, il sut que tous ses problèmes étaient résolus.

Le grand mâle piquait droit sur lui. Avait-il repéré le tireur embusqué et le fusil ? Sans doute. Il était censé avoir un œil d'aigle.

Des créatures du diable, ces enfants ! Allez, viens, mon grand, viens...

Oz, à une vitesse époustouflante, celle d'un missile, devenait de plus en plus grand dans son viseur.

Si vite que sa lunette était presque obstruée... Il ne voyait plus que le front et les deux yeux du garçon ailé.

La gorge nouée, pris au dépourvu, sa main fut agitée d'un léger tremblement. Il appuya sur la détente. La détonation l'assourdit. Une volute de fumée s'échappa du fusil.

C'est alors que tout dérailla.

Sa vision périphérique détecta un projectile qui arrivait sur lui à grande vitesse. De sa gauche ! Comment était-ce possible ?

Oh, merde ! Il avait fait une erreur ! Une terrible erreur.

L'un des petits monstres, Peter Pan, allait le percuter.

Il n'avait pas le temps de l'esquiver.

Le garçon frappa Marco Vincenti de plein fouet.

Un objet luisait dans sa petite main : un gros caillou !

Crack ! Le cou de Vincenti se brisa, comme une brindille.

Il était mort avant de toucher le sol.

0/20 en vol plané.

— Noooooooooon ! Noooooooooon ! Noooooooooon !

Max contempla, frappée d'horreur, le corps d'Oz tomber dans les arbres, puis à terre, comme un rocher qui vient de se détacher d'une falaise.

Maintenant, elle n'avait plus le choix.

Il fallait qu'elle vole auprès de lui. Tout de suite ! Peu lui importaient les risques.

Le monde se résumait désormais à un seul être : Ozymandias. Elle le voyait, silhouette sombre sur un lit de verdure, en contrebas, les membres et les ailes tordus à des angles douloureux.

Seul son visage semblait intouché. Était-il possible qu'il eût survécu ?

— Ozymandias, je t'aime.

Son cœur battait à rompre ses côtes tandis qu'elle se ruait auprès de lui. Elle commença par agiter ses doigts fins devant ses yeux grands ouverts, en murmurant son nom indéfiniment, à la manière d'une incantation.

Max cueillit une branche, en couvrit la poitrine d'Oz et posa sa joue sur son torse. Son cœur ne battait pas, sa poitrine était immobile. *Oz ! Non !*

— C'est moi, Max. Dis-moi quelque chose. Parle, je t'en supplie !

Elle lui pinça le nez pour l'obliger à relâcher ses mâchoires puis elle lui fit du bouche-à-bouche, ses cheveux dorés se répandant autour de lui comme une tente. Elle appuya sur sa poitrine en soufflant de l'air dans son système respiratoire. Puis elle posa de nouveau son oreille sur son cœur.

Toujours pas de bruit. Non, c'était impossible. Ce n'était pas arrivé.

— Oz, s'il te plaît, respire ! murmura-t-elle en retenant ses larmes. Souviens-toi de ta promesse, Oz. Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? Nous sommes ensemble pour toujours, pour l'éternité...

Elle déchira la chemise d'Oz, les boutons giclant par terre, roulant sous les feuilles mortes. Un énorme trou s'ouvrait à l'endroit du cœur.

— Noooooooooon !

Le trou traversait le cœur de l'aigle tatoué, là où il avait inscrit max.

— Oz ! Noooooooooon ! ça ne peut pas être, ça ne peut pas être arrivé... Oz !

Quelques secondes auparavant, il était si plein de vie, si beau. Elle

le revoyait en train de voler, là, avec ses magnifiques ailes déployées dans les rayons du soleil. Elle entendait encore sa voix qui l'appelait. Max ! Max !

— Noooooooooon ! Il est hors de question que j'accepte ça ! hurla-t-elle en se jetant sur lui pour le couvrir de son corps et de ses propres ailes.

Peter et Matthew avaient atterri à ses côtés, leurs cris se mêlant à ses hurlements. Tout l'univers était désormais réduit à une seule lamentation.

— Parle-moi, Oz, parle-moi. Je t'en prie. Je sais que tu m'entends... Oz, murmura-t-elle. Au moins dis-moi au revoir. Ozymandias, pourquoi ?

Elle ne remarqua même pas les ombres des chasseurs, elle sentit seulement le poids du filet qui s'abattait sur sa tête. À cet instant, elle songea : *Ils me veulent vivante, si possible...* Quelle ironie. Ne se rendaient-ils pas compte qu'elle était déjà morte, au-dedans ?

L'âme de Max sortit de son corps. Comme si elle se trouvait très loin, elle perçut que quelqu'un la soulevait et la jetait sur son épaule comme un sac de pommes de terre. Elle se débattit en poussant des cris aigus.

— Reposez-moi ! Lâchez-moi ! Vous allez me le payer !

— Je t'avais prévenue, dit la voix du Dr Kane. Regarde maintenant. Il valait des millions.

Un vieux souvenir affleura à la périphérie de sa mémoire. Une image floue, et tellement bizarre. Elle avait vu un jour un chat attraper un oiseau au bord d'une mangeoire. Le chat avait emporté l'oiseau dans sa gueule. L'oiseau était immobile, comme pétrifié, mais il était encore vivant !

Max était comme cet oiseau. Luttant de toutes ses forces, mais intérieurement.

Ozymandias et elle devaient passer l'éternité ensemble.

Ils étaient faits l'un pour l'autre.

Ce ne pouvait être la fin.

Cela ne pouvait se passer ainsi.

Si ?

VI

Un ordre nouveau

Des nuages bas et lourds planaient sur la modeste piste d'envol privée au sud de l'hôpital, une piste déserte hormis la discrète présence de quelques tourterelles virevoltantes.

Le Dr Kane retroussa la manche de son coupe-vent noir pour consulter sa Breitling : 15 : 07.

L'avion accusait un retard de trente-sept minutes. Tout était prêt ! Qu'est-ce que fichait cet avion ?

S'il y avait au monde quelque chose qu'il détestait, c'était l'inefficacité ! Il n'acceptait pas de perdre son temps et son énergie.

Kane ne se trouvait pas seul sur la piste. Six membres de son équipe médicale se tenaient prêts, en tenue stérile, piétinant d'impatience presque autant que leur patron, lequel fulminait, se demandant sur qui il allait bien pouvoir passer ses nerfs !

Du travail urgent l'appelait à l'hôpital. D'un autre côté, sa présence ici était capitale. Dans quelques heures, les ressources de l'institut Hauer allaient se trouver décuplées, sinon centuplées.

Soudain, un bourdonnement sourd annonça l'approche d'un avion.

— Ah ! Il est temps ! s'exclama-t-il à l'adresse de l'Embraer ERF 135 dont le fuselage effilé émergeait des nuages comme par magie.

Le grand oiseau de métal se posa sur la piste comme sur du velours. Dans un léger grincement de freins, volets sortis, il stoppa en douceur devant le hangar.

Des hommes en bleu de chauffe sortirent en courant des ateliers de maintenance pour converger sur l'appareil. Un escalier roulant fut avancé devant la porte.

Le Dr Kane se dit : *En direct de New York, la cargaison de tous les espoirs !*

Il dévora de ses yeux clairs les passagers qui débarquaient.

Trente jeunes gens entre dix-sept et trente-trois ans. Des hommes pleins d'avenir, de courage, insolents de santé. Les uns après les autres, ils sautaient sur la piste avec la souplesse et l'élégance de jeunes athlètes.

Le Dr Kane sourit en caressant du regard les visages sans rides. Ils étaient parfaits, et seule la perfection était tolérable.

Il connaissait mieux ces spécimens qu'ils se connaissaient eux-mêmes. Groupe sanguin, taux d'hématocrite. Taille, poids, longueur de tibia. Origines ethniques, raciales, allergies, prédispositions génétiques. Noms, bien sûr. Il tenta d'ailleurs d'en mettre un sur

chaque visage. Qui était Charles, Tyrell, Bandy, Sean ? Qui était le beau prince en tee-shirt moulant noir ? Le Black costaud à pull vert devait être Tyrell.

Mais peu importait qui était qui, après tout.

Seules les pièces détachées importaient au projet, les détails, pas l'ensemble... Ils allaient de toute façon bientôt tous être « vidés ».

Alors seulement il pourrait attaquer...

Résurrection.

L'heure avait sonné. Enfin.

Un des grands tournants dans l'histoire de l'humanité. Sa venue n'était pas prématurée, vu l'état de la planète !

Ces trente magnifiques spécimens constituaient la clé d'un nouvel ordre mondial.

Il songea aux trente bénéficiaires.

Le Dr Kane se dirigea d'un pas allègre vers les nouveaux venus en leur ouvrant tout grands les bras.

— Bienvenue ! dit-il à la ronde. Bienvenue à tous ! Quelle joie de vous voir... en chair et en os ! Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux aujourd'hui...

Après une pause, devant l'expression un peu éberluée des jeunes gens, il ajouta :

— Je suis le Dr Kane, le directeur de l'institut Hauer. Mes assistants sont venus avec moi pour vous accueillir et vous emmener à l'hôpital Liberty.

Après avoir fait résonner son rire chaleureux et amical, il poursuivit :

— Vous avez une sacrée chance ! Vous avez été sélectionnés pour un voyage d'exploration futuriste. Vous allez frayer un nouveau chemin dans l'histoire de la médecine. En plus, un voyage qui rapporte gros, puisque vous allez vous enrichir en prenant du plaisir. Ça, je vous le garantis !

Les jeunes gens, de plus en plus ravis, souriaient tous sans exception.

— Vous êtes l'avenir de l'Amérique, mes amis ! L'avenir de la planète !

Le protocole de Résurrection allait pouvoir se dérouler pile dans les délais.

Les donneurs furent escortés à l'intérieur.

Les bénéficiaires seraient là avant la nuit tombée.

J'aurais préféré me montrer forte. Hélas, depuis l'arrivée dans ma vie de Max et de toute la bande des enfants oiseaux, je me trouvais souvent en mal de courage.

Seigneur ! Oz, mort ! Dans quel traquenard étions-nous tombés ? Qui était le prochain sur la liste ? Comment mettre un terme à pareille folie ?

J'étais assise à côté de Kit qui conduisait à toute allure sur la Route 194, direction l'hôpital Liberty. Un vent d'orage soufflait du nord. Je grelottais presque en regardant les gros nuages noirs qui obscurcissaient le soleil.

Les enfants, les autres, ceux qui étaient encore en vie, se trouvaient détenus à l'hôpital, ou quelque part dans les parages. Kit et moi n'en savions pas davantage.

— J'aurais peut-être dû emmener les enfants à la maison du lac quand on s'est enfuis, me reprochai-je tout haut.

— Ne te ronge pas comme ça, Frannie. Ils les auraient retrouvés de toutes les manières, où que tu ailles. Il vaut mieux les affronter. Le combat est la seule solution. Hélas.

Il avait reçu un SMS une heure plus tôt seulement :

Nous voulons vous parler. Venez nous retrouver. Ne dites rien à personne, ou les enfants mourront. Faites vite !

Nous avons des antennes dans la police locale. Et au FBI ! Nous ne voulons aucun mal aux enfants... Mais nous ne badinons pas.

Pip était lové à mes pieds tandis que la Subaru avalait les virages à une allure vertigineuse. Je pensais à Oz. Avec quels trémolos dans la voix il m'avait déclaré qu'il aimait Max. Je revoyais le bonheur radieux qui brillait dans ses yeux. Et dans ceux de Max. C'était trop cruel, mourir à un si jeune âge.

J'avais perdu tout sens de l'heure, je ne savais même plus où nous nous trouvions exactement. Chaque fois que je me tournais vers Kit, j'apercevais ses traits crispés de douleur. Sa bouche, ses yeux, ses sourcils, et puis ce petit nerf qui tressaillait dans la chair de sa joue.

Lorsque je prononçai son nom, il me prit la main, la serra dans la sienne. Cela me réconforta un peu.

Un kilomètre plus tard, je lui indiquai du doigt le panneau en bronze. Il sortit de la grand-route pour s'engager dans le chemin étroit qui s'élargissait ensuite pour devenir l'allée glorieuse du grand hôpital Liberty.

L'épaisse couche de gravier crissa sous les pneus de la Subaru. Nous étions sur le point de nous garer devant l'entrée lorsque deux malabars vêtus de cirés jaunes à la capuche rabattue nous bloquèrent le passage.

— Le comité d'accueil, annonça Kit. Un honneur, je suppose.

— Tu n'as rien dit à personne, hein, Kit ? Même pas à l'un de tes collègues au Bureau ? insistai-je fébrilement.

Il ne prit pas la peine de répondre.

Un malabar indiqua d'un geste une contre-allée : l'entrée des urgences. Nous continuâmes notre chemin jusqu'à ce qui ressemblait à une zone de livraison.

Kit freina mais laissa le moteur tourner.

Sur un des cirés jaunes, je lus : MES FÉLICITATIONS, VOUS ÊTES ARRIVÉS AU POINT DE NON-RETOUR.

Ça, pour de l'humour, ces malabars avaient de l'humour !

L'un d'eux ouvrit la portière de Kit tandis que l'autre se chargeait de la mienne. Et galants, avec ça !

— Madame, me dit le mien d'une voix mielleuse. Si vous voulez bien me suivre. On vous attend.

À partir de là, je ne sais plus très bien ce qui s'est passé. Je me rappelle que Pip a levé la patte contre le mur.

— Bravo, lui ai-je murmuré.

Je me rappelle aussi qu'ils m'avaient demandé de poser les mains à plat sur le chariot élévateur alors que la pluie me trempait jusqu'à l'os. Je me souviens aussi d'avoir été soumise à une fouille corporelle approfondie. Je m'étais retenue de les gifler, je peux vous le dire. Et puis, on me piqua une aiguille dans le bras.

Les visages de ces brutes devinrent flous. Je tournai la tête pour croiser le regard de Kit. Mais je ne rencontrai que celui, bestial, de nos ravisseurs.

Après ça, ce fut le trou noir.

Jusqu'à ce que je me réveille.

Dans une cage.

Ozymandias approcha ses lèvres des siennes et l'embrassa. Sa bouche était douce et sucrée. Puis il murmura :

— Au revoir, ma beauté.

— Non ! Non ! hurla Max. Reviens, Oz ! Ne me laisse pas ! Non ! Ozymandias !

Elle émergea brutalement d'un sommeil lourd comme si elle se hissait du fond de l'océan. Résistant de toutes ses forces à l'assaut de la réalité, elle tenta dans un ultime effort de se raccrocher à l'image du visage rayonnant d'Ozymandias. Elle entendait son rire résonner dans l'espace autour d'elle. Elle se voyait prenant avec lui son envol, déployant ses ailes, volant au-dessus des nuages.

Tout ça, c'est faux ! Ozymandias est mort. La vie n'est pas un conte de fées qui finit bien.

Le monde est un endroit cruel, triste, où tant de choses à tout instant se trouvent gâchées par la méchanceté des hommes.

Max ouvrit soudain les yeux et découvrit un tableau hideux.

Les barreaux d'une cage et, au-delà, une chambre d'hôpital ténébreuse qui sentait le renfermé. Pas une fenêtre. Un cachot ! Pire, l'enfer !

Dans un coin, elle distingua grâce à sa supervision un évier en inox et des placards. Une horloge blanche indiquait 4 h 36. Du matin ou de l'après-midi ? Pas moyen de savoir...

Max évalua d'un coup d'œil les dimensions de sa cage : un mètre cinquante de long, un mètre de large, soixante centimètres de hauteur. Petite même pour un chien de taille moyenne !

D'autres cages longeaient les murs. Deux chimpanzés, trois beagles, des lapins et des rats blancs.

Elle était de nouveau un animal de laboratoire.

Les yeux de Max sondèrent l'obscurité. Elle finit par localiser Peter et Wendy. Inconscients. Gisant au fond d'une cage. Pauvres, pauvres petits. Ils respiraient encore.

Respiraient-ils vraiment ?

Où était Matthew ?

Icare ?

Frannie et Kit ?

Max nota qu'elle reposait sur une litière en papier journal. On lui avait aussi laissé une barre de chocolat et une bouteille d'eau. Comme si elle avait faim ! Comme si elle avait envie de vivre ! Ce retour à la

captivité lui était intolérable.

Un craquement lui fit dresser la tête. La porte s'ouvrit. Quelqu'un entra, referma le battant. Kane ! Le chef des Barbares. Elle avait entendu parler de ce taré depuis l'école. Et maintenant, elle se retrouvait entre ses griffes.

— Bonjour, Max, dit-il en s'approchant de sa cage. J'ai reçu les résultats de tes derniers tests. Ton intelligence crève tous les plafonds. C'est stupéfiant ! On n'a même pas d'instruments de mesure pour ton QI.

— Vous n'êtes qu'un gros cul plein de merde ! aboya-t-elle en se disant qu'il n'existait pas de mots assez orduriers pour le qualifier.

— Très drôle.

— Et vous, vous me faites tordre de rire. Vous allez nous relâcher ? Bien sûr que non.

— Bon, évidemment. Je voulais juste te dire que tu étais vraiment plus que surdouée, ma jolie. Dommage que tes organes soient si... peu banals. J'ai une surprise pour toi.

Une surprise de ce taré ! Elle qui n'aimait déjà pas les surprises ! Elle ferma les yeux et se détourna.

— Allez, Max, mon petit, un sourire. Ça va te plaire.

Elle rouvrit les yeux et les braqua sur son ennemi mortel.

— Regarde, dit Ethan Kane en allumant la lampe, éclairant l'arrière de la salle. Tes amis sont avec toi. Frannie, Kit, tout le monde est là. Sauf Ozymandias, bien sûr.

Kane esquissa un sourire enjôleur.

Elle lui aurait volontiers brisé le cou.

Brisé

Le

Cou.

Le protocole de Résurrection était en marche. Le monde ne serait désormais plus jamais le même. La science s'apprêtait à changer la règle d'or qui gouverne la vie et la mort. Aux quatre coins de la planète, bientôt, personne ne craindrait plus la mort. La grande découverte médicale allait avoir autant d'impact qu'un bombardement de météorites.

Patricia Stevenson serrait très fort la main de son mari dans la sienne tandis que leur jet perdait de l'altitude pour se poser sur la piste discrète perdue dans la campagne vallonnée du Maryland.

Les yeux gris très clair de Patricia étaient pleins de compassion pour Roger, qui dodelinait de la tête, à moitié assoupi. Son cancer était en phase terminale. Inutile de tenter d'autres opérations, les métastases envahissaient tout son corps.

Son mari si talentueux, si généreux, un mari merveilleux, vraiment. Il n'avait plus que quelques jours à vivre, à moins d'un miracle... Et Patricia croyait aux miracles de la médecine moderne.

Lorsque la voix du commandant de bord annonça qu'ils allaient atterrir, la vieille dame se pencha pour attacher la ceinture de Roger. Elle l'embrassa sur la joue, puis remit son siège droit. Quand elle caressa le plaid en cachemire bleu pâle qui réchauffait les genoux du malade, ce dernier ouvrit les yeux, l'air hagard.

— Patty ? C'est toi ?

— Oui, mon chéri. Je suis là. Je serai toujours là. On est arrivés, Roger. On y est presque !

Le couple était vêtu de cachemire et de tweed et chaussé de mocassins fabriqués sur mesure. Leur jet privé coûtait sept millions de dollars. Ils étaient propriétaires de luxueuses demeures à Dallas, Palm Beach et aux Bermudes. On dit souvent que l'argent ne fait pas le bonheur, mais en ce qui les concernait, le proverbe se révélait faux.

Patricia posa une main tendre sur la peau et parcheminée de la main de Roger, et se pencha pour mieux le dévisager. Elle connaissait chaque ride de cette figure tant aimée. Puis elle jeta, par le hublot, un coup d'œil nerveux au tarmac qui défilait à présent sous le train de l'avion. Pourvu, se dit-elle, qu'elle ait pris la bonne décision. Pourvu que Roger soit d'accord. Il était un personnage si important. Brillant ingénieur, il s'était avéré un homme d'affaires de génie et avait fondé un empire. Bien sûr qu'il devait vivre ! Sans lui, que deviendrait la compagnie ?

L'atterrissage se déroula sans encombre. Le commandant de bord vient les trouver pour voir si tout allait bien et les escorta.

Un fois sur l'escalier d'accès, Patricia avisa celui en qui elle avait placé toute sa confiance. L'homme providentiel. Le Dr Ethan Kane. Debout en bas des marches, il levait vers eux un sourire d'une bonté et d'une compassion poignantes. À côté de lui : un fauteuil roulant, pour Roger.

— Regarde, Roger, c'est Ethan ! Grâce à Dieu, il est là ! Tout va bien.

Derrière le Dr Kane étaient alignés vingt-trois jets privés, sagement garés devant l'aérodrome. Deux autres s'apprêtaient à se poser sur la piste tandis qu'un troisième tournoyait dans le ciel en attendant son tour.

Les candidats à Résurrection étaient tous au rendez-vous.

Les Élus.

Ils étaient âgés de cinquante, soixante, soixante-dix ans, parfois quatre-vingts. Les uns comme les autres étaient des pontes de la presse, de l'université, de l'administration, bref la crème de la crème des sphères du pouvoir économique et financier, militaire et policier, scientifique, politique.

Tous de sexe masculin, sans exception.

Les Élus.

Vêtus comme des princes, ils débarquèrent – hormis les impotents – de leurs jets privés droits comme des i, leur port altier reflétant l'étendue de leur influence. C'étaient des hommes habitués à diriger. Avec eux, on ne discutait pas, on obéissait.

Tandis qu'ils s'approchaient de lui, Ethan Kane se disait qu'ils formaient décidément un groupe étrange.

Bientôt, au pouvoir déclinant des gouvernements des États-Nations, allait se substituer un nouveau pouvoir planétaire qui échapperait au contrôle de la démocratie. Et il avait devant lui les maîtres du Monde.

Chacun d'eux était accueilli avec tous les égards dus à son rang par le Dr Kane et son équipe de chirurgiens. Ces hommes n'en attendaient pas moins, même ici, où ils venaient plutôt comme des mendiants que comme des rois.

Le Dr Kane prit dans la sienne la main du Président des États-Unis, puis, s'empresant de le confier à ses collaborateurs, salua un personnage autrement plus important : le plus grand savant d'Allemagne. Un génie. Un scientifique presque aussi éminent que Kane.

Et derrière lui arrivait le plus puissant de tous, une sommité venue de Chine.

Ethan Kane bavardait à bâtons rompus avec chacun, le sourire aux lèvres. On l'aurait cru à un cocktail. Ils formaient les Élus... et il était des leurs.

Ils représentaient l'espoir du monde.

Un grognement sourd, ou un ronflement, me tira d'un sommeil sans rêve. Plusieurs secondes me furent nécessaires pour me rendre compte que l'auteur de cet abominable bruit n'était autre que moi. J'étais donc en vie !

Mais où me trouvais-je ? Soudain, j'entendis la voix de Kit, toute proche, qui m'appelait à voix basse. Il était donc vivant, lui aussi, merci mon Dieu ! Et nous étions tous les deux... à l'hôpital. Pourquoi ? Allions-nous servir d'otages ? Était-ce pour cette raison qu'on nous avait épargnés, nous qui en savions trop ? Trop sur quoi ? Sur cette effrayante Résurrection évoquée par Max ? Quel rôle devions-nous jouer dans ce scénario d'épouvante ? Toutes ces questions me tournaient dans la tête comme des papillons de nuit autour de la flamme d'une chandelle.

— Kit ? C'est toi, c'est bien toi ? Ou je rêve encore ?

— Frannie. Frances Jane. C'est bien moi. On est dans de beaux draps.

Je me tournai péniblement sur le côté, comme si je luttais contre la pression d'un air liquéfié. Et ce que je vis me pétrifia : Max, derrière les barreaux d'une cage. Je lui fis un petit signe de la main. Puis je parvins à me contorsionner suffisamment pour voir Kit, dans une cage plus proche.

— Où sommes-nous ?

— À l'hôpital Liberty, murmura-t-il. Désolé, on n'a pas pu obtenir une chambre pour nous seuls.

Je sortais peu à peu de la stupeur dans laquelle m'avait plongée la dose de morphine que ces ordures m'avaient injectée.

— Ça va ? fit Kit. Du moins dans la mesure du raisonnable ?

— J'en sais rien, répondis-je d'une voix pâteuse. J'ai la tête comme un compteur à gaz. Et toi ?

— Rien qui ne puisse s'arranger avec une balle dans la tête du bon Dr Kane. Il s'en passe de drôles ici. C'est pourquoi ils ne s'occupent pas de nous, pour l'instant.

Max nous appela de l'autre côté de la pièce. Elle n'avait pas l'air contente.

— Il faut que je sorte d'ici ! Je vais étrangler Kane ! Je l'ai promis à Ozymandias.

— Calme-toi, Max, criai-je à mon tour en secouant les barreaux de ma cage.

Une cage identique à celles que j'employais au zoopital ! Pour l'ouvrir, il fallait pincer deux taquets à ressort et repousser la glissière sur le côté. Mais la manœuvre n'était envisageable que de l'extérieur.

— Frannie, t'as déjà lu *Les Extraordinaires Aventures de Kavalier and Clay* ? Les protagonistes inventent un héros de bande dessinée qu'ils appellent l'Artiste de l'évasion.

— Max, c'est quoi ce délire ? dis-je.

— Tu comprends pas le mot évasion ?

Là-dessus, sous mes yeux ébahis, elle s'empara de deux barreaux et se mit en devoir de les écarter. Elle était dotée d'une force phénoménale : un détail que j'avais trop tendance à oublier, tant elle dégageait de douceur et de beauté.

Elle pinça les deux taquets. Le loquet s'ouvrit et elle fit glisser la porte de côté. Elle était libre !

Max n'avait pas eu le temps de s'extraire de sa cage, que des pas résonnaient dans le couloir. On arrivait au pas de course !

— Laissez-moi faire, je m'en charge ! déclara Max en sautant à terre et en gagnant d'un bond la porte blindée.

— Max ! Reviens ! hurlai-je.

— Vous inquiétez pas ! me rétorqua la jeune fille en ouvrant la porte pour disparaître dans le couloir.

Trois coups de feu retentirent. Mon cœur chavira. Max cria. Silence.

La porte du couloir s'ouvrit à la volée. Un quarteron d'hommes en blouse se rua dans la pièce.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Max ? vociférai-je.

En guise de réponse, un des médecins me planta une seringue dans le bras pendant qu'un autre piquait Kit dans la cuisse.

Les lumières s'éteignirent. Je m'endormis en chuchotant :

— Max, chère Max...

Kit se réveilla avec la sensation qu'un poids lui écrasait la nuque. Un vieux refrain des Doors lui collait aux neurones : *This is the end... the end, my friend*. Il ne se trouvait plus dans la salle avec Frannie et les mômes. Il était seul.

Ce qu'il ressentait ?

Dépersonnalisation.

Irréalité.

Avec une infinie lenteur, il tenta de promener son regard autour de lui, avec la sensation que ses yeux faisaient un bruit de chaîne à l'intérieur de son crâne. Il était ligoté à un fauteuil roulant !

Son regard tomba sur des corps déshabillés... des cadavres... Jeunes, nus, morts il y a peu, mais morts, tout ce qu'il y a de plus morts. Tous de sexe masculin. Couchés sur des brancards garés dans le plus grand désordre.

Des victimes de meurtre, songea-t-il. *C'est un abattoir. Un abattoir !*

Chaque cadavre avait le torse grand ouvert, béant et... vide !

Pourquoi ? Et pourquoi étaient-ils tous si jeunes et de sexe masculin ?

Résurrection... Quelle était cette machine infernale ? Quels morts étaient supposés revenir à la vie ? Manifestement pas tous ces pauvres jeunes gens.

La série des horreurs ne connaîtrait-elle donc pas de fin ?

Dépersonnalisation.

Irréalité.

Quel froid glacial il faisait là-dedans ! se dit Kit. Où était-il ? Dans la salle réfrigérée d'une boucherie ? Dans la morgue de l'hôpital ?

Et si tous ces cadavres avaient en toute légitimité donné leur corps à la science ? Sauf que cela n'expliquait pas leur jeunesse... Et ils n'avaient pas l'air d'avoir été, de leur vivant, de grands malades ! Au contraire, ils possédaient tous des corps d'athlète.

Était-il le prochain sur la liste ? Le prochain à être vidé comme un poulet ?

Le souvenir de Frannie et des enfants le remplît soudain d'épouvante. Qu'étaient-ils devenus ? Max ? Où se trouvaient-ils ? Pourquoi était-il seul dans ce frigo ?

Il se débattit. Ses liens lui déchiraient la chair. Il se pencha d'avant en arrière, si bien qu'il finit par basculer.

Une douleur fulgurante lui transperça l'épaule. Bravo ! C'était réussi, Maintenant, il avait l'épaule cassée...

À cet instant, la porte s'entrouvrit. Le visage de play-boy du Dr Kane se rapprocha rapidement de lui comme dans un cauchemar.

— Tiens, tiens, fit-il, on essaie de s'échapper ? Mais on est un peu maladroit, hein ?... Tenez, je vais vous arranger ça.

Et il flanqua à Kit un grand coup de pied dans les côtes.

Kit serra les dents. Pas question d'émettre une seule plainte devant ce sadique... ce tortionnaire !

— Docteur Kane, dit-il. Et si nous parlions un peu ? Les enfants sont sûrement déjà portés disparus. La police va les rechercher.

— Ne vous inquiétez pas, je me suis occupé de ce détail. Désolé de ne pouvoir bavarder plus longtemps avec vous, mon cher. Votre point de vue est sûrement passionnant, mais nous sommes débordés...

— Écoutez ! s'exclama Kit d'un ton rageur, furieux de ne pouvoir bouger d'un pouce dans ce satané fauteuil auquel il était ligoté.

Kit étouffa un juron en suivant des yeux le chirurgien qui se dirigeait vers les placards au-dessus de l'évier, et en sortait une seringue et une fiole. Après avoir rempli sa seringue, il retourna auprès de Kit.

— Demandez-moi ce que vous voulez. Je vous dirai la vérité. Tout ce que je sais.

Kane émit un rire doux et mélodieux.

— Ça va piquer un peu.

Le monde était plongé dans un chaos total.

Peu à peu, je me rendis compte, comme à travers un brouillard épais, que je me trouvais dans une pièce, une pièce que je connaissais, des livres au mur, par terre, un bureau... le bureau du Dr Kane !

Et là, sous mes yeux, un vase rempli d'une solution visqueuse où flottaient des objets sombres.

Je tentai d'appréhender mon environnement.

Quels étaient ces gros grumeaux marronnasses ?

Des cœurs ! De tout petits cœurs ! Des cœurs de fœtus !

Je trouvai seulement la force de murmurer :

— Dieu du ciel !

Je m'aperçus alors que j'étais ligotée à un fauteuil roulant et je pouvais distinguer le Dr Kane assis à son bureau, en face de moi. Il écrivait comme si de rien n'était.

— Je voudrais vous parler des enfants, dit-il sans lever les yeux de sa feuille. Vous pourrez peut-être m'être utile. Je sais que vous les avez examinés.

— Où sont les enfants ? furent mes premières paroles.

— Oh, ils vont très bien. Mais c'est vous qui m'intéressez pour l'instant, docteur... J'ai la sensation que vous me comprenez plus que vous ne croyez. Vous avez vu l'école de vos propres yeux. Vous avez donc des informations de première main sur les enfants oiseaux, non ? Vous êtes vétérinaire. Moi pas. Vous pouvez m'aider, savez-vous.

— Je ne vous aiderais pas même si vous étiez en train de vous étrangler avec un os de poulet !

Le visage de Kane devint glacial.

— Pas mal trouvé pour une plouc dans votre genre. Maintenant, écoutez-moi bien, Frannie. Si vous prononcez encore un seul mot de travers, je vous coupe la langue... Vous pouvez quand même saisir l'intérêt qu'il y a à améliorer et à prolonger la vie humaine ? N'importe qui peut voir ça ! Le mois dernier, nous avons ressuscité un grand mathématicien anglais. Si nous avions laissé ce cerveau mourir, vous imaginez le gâchis. Allons, ne vous laissez pas aveugler par une morale étriquée... Frannie, dites-moi, vous avez fait passer des tests à Maximum. Qu'avez-vous trouvé ? Ses points forts et ses points faibles...

— Rien du tout ! vociférai-je. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? Quelle est cette histoire ridicule de Résurrection ?

Piqué au vif, Kane se leva.

— Ah, j'ai éveillé votre intérêt, je vois. Très bien. Je vais vous confier un secret. Ce sera *notre* secret. Je suis un des premiers bénéficiaires. De nouveaux organes, et, dans mon cas, un nouveau corps, une nouvelle tête.

J'eus l'impression qu'on retirait la moquette de sous le fauteuil roulant auquel j'étais ficelée. Je contemplai, bouche bée, la peau lisse et rose de ses joues, ses yeux bleus au regard lumineux, la masse dorée de ses cheveux brillants.

Il me sourit. Un sourire angélique.

— Je m'appelle en réalité Harold Hauer. Dr Harold Hauer. Je ne suis pas mort dans un accident de la route il y a onze ans. J'ai été ressuscité... Je suis plutôt en forme pour un homme de quatre-vingt-quatorze ans, vous ne trouvez pas ?

Ce Ken de Barbie... le Dr Harold Hauer ! J'étais abasourdie.

Une seconde plus tard, il se leva pour me pousser vers la sortie, à toute allure.

— Quatre-vingt-quatorze ans et une espérance de vie sans limites, continua sa voix suave derrière moi. J'ai même gagné en intelligence. Dommage que l'on ne puisse pas dire la même chose de vous, chère doctoresse. Si vous ne voulez pas m'aidez, à quoi servez-vous ? À discipliner les enfants ? Peut-être... Allons, un petit effort. Dites-moi ce qui différencie Max des autres ? D'où provient sa force ? Son cerveau d'un ordre supérieur ?

— Vous pouvez toujours courir, marmonnai-je.

— Bon, vous savez, je peux me passer de vous auprès de ces petits salopards. Ma femme est plus maligne que vous... et c'est un robot !

Il me poussa dans une salle aux murs crème où dormaient de nombreux patients. Ils devaient bien être une douzaine, chacun branché à un système de perfusion et coiffé d'un casque en métal relié à un moniteur placé au-dessus de la tête. Sur chaque écran défilaient les images d'un film différent. Des drames psychologiques, des films sentimentaux et même des documentaires sur la nature.

— Quels sont ces films ? m'étonnai-je tout haut à l'adresse de Kane/Hauer qui levait le nez vers un moniteur, l'air soudain sur une autre planète.

— Oh, mais c'est merveilleux ! s'exclama-t-il tandis que sur l'écran passait un poisson aux couleurs célestes.

Il se tourna ensuite vers moi pour ajouter :

— Vous êtes dans la chambre du rêve. Ce que vous voyez, c'est une réalité virtuelle. Regardez, il y a dans le casque des électrodes qui stimulent des aires précises du cerveau. Quand nous les stimulons, les patients s'imaginent des choses extraordinaires qui pour eux sont plus vraies que la vraie vie... Ces écrans sont des attrape-rêves.

Époustouflée malgré moi, je tournai la tête dans tous les sens, prise de vertige au milieu de ces images animées toutes plus colorées les unes que les autres. Mes yeux s'arrêtèrent sur une scène si touchante que j'en eus le cœur chaviré. Une biche allaitant son faon. Un petit corps se tenait allongé en dessous : une fillette de quatre ou cinq ans tout au plus.

Le visage de l'enfant ne m'était pas inconnu. Puis, soudain, je me souvins : la petite fille sur la photo dans son bureau.

— C'est Sissy... votre propre fille, articulai-je. Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Kane émit un gloussement un peu gêné. .

— En effet, c'est l'enfant que j'ai appelée Sissy, mais elle n'est pas ma fille. Cette petite a des organes très spéciaux, je la conserve pour un bénéficiaire en Allemagne.

Comme je levai vers lui un regard de dégoût, il ajouta à mi-voix :

— Une sainte-nitouche, voilà ce que vous êtes... et vous commencez à m'énervé sérieusement.

Il me poussa un peu plus loin, au bout de la rangée des gisants.

Un autre choc m'attendait. Je crus que j'allais m'évanouir. Recouvert jusqu'à la poitrine d'un drap blanc, Kit était allongé sur un lit. Devant, le dos tourné, un médecin en blouse était penché sur un ordinateur. Sans doute activait-il les électrodes.

— Kit !

Un casque de réalité virtuelle collé sur la tête. Ses traits affichaient une expression tout à la fois concentrée et infiniment tendre. Sur le moniteur au-dessus de lui clignotaient des images rapides. Je distinguai des joueurs de base-ball sur un terrain, un match dans son cher Fenway Park. Et ma silhouette dans le fond, sur les gradins. Une balle arrivait à toute vitesse...

— Qu'est-ce que vous lui faites ? hurlai-je.

— Il n'a jamais pris un pied pareil, croyez-moi. Tenez, on vous a réservé une petite place, Frannie. Faites de beaux rêves. Et, au fait, regardez bien...

Kane se tourna vers le médecin près de Kit et lui fit un signe. Le médecin pivota. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant trait pour trait le Dr Kane.

— Ne vous frappez pas, dit Kane-bis avec un sourire goguenard. Je ne suis personne. Juste un clone.

Mille pensées tourbillonnaient dans ma tête. L'hôpital. Kane-Hauer. Son clone. Max. Max ? Était-elle en vie ? Et que signifiait cette Résurrection ? Qui ressuscitait ? Quelle était la signification de ce nom de code ?

Soudain, un bourdonnement électrique me vrilla les tympans, suivi d'une sensation de froid tandis qu'on promenait sur mon crâne un morceau de métal. Quelque chose de léger et doux tomba sur mes épaules. Mes cheveux !

Ils m'avaient rasé les cheveux ! J'étais chauve !

Puis ils coupèrent à l'aide d'un cutter les liens qui me rivaient au fauteuil de paralytique avant de me transférer sur un brancard. Je tentai de bourrer de coups de poing le brancardier. En vain : il se contenta de rire.

— Soyez sage. C'est la partie rigolote, pour moi, en tout cas.

Il m'enfonça une aiguille dans le haut du bras.

Et boum ! Les lumières s'éteignirent.

Le salaud, il m'avait menti ! Pour moi, pas de voyage virtuel au pays des merveilles. Pas de casque ni d'électrodes. Seulement la seringue.

Était-ce mon âme ou mon corps astral qui se levait à présent du brancard pour se diriger en flottant à l'autre bout de la salle tandis que le brancardier recouvrait mon visage d'un drap blanc ?

Ils m'avaient bel et bien « piquée », les lâches !

Je n'avais même pas eu le temps de dire au revoir aux êtres que j'aimais le plus au monde.

Dire que j'avais seulement trente-quatre ans, songeai-je, les larmes aux yeux.

Petit à petit, je me sentis comme aspirée par le plafond, ou plutôt une main invisible me saisit par la nuque alors qu'une sangle enroulée autour de ma taille me soulevait tel un treuil géant me remontant vers le ciel.

Après le plafond, à la façon d'un fantôme, je traversai à la verticale l'étage supérieur. À mesure que j'effectuais mon ascension à travers l'établissement hospitalier, j'éprouvais un sentiment de libération, d'apaisement de toutes mes angoisses. J'aimais Kit, Max et les autres enfants, mais j'étais délivrée de toute responsabilité en ce qui les concernait.

En franchissant la barrière du toit, je fus étonnée de constater qu'il

faisait jour. L'orage de la nuit avait laissé l'air d'une limpidité de cristal. Les arbres en contrebas scintillaient. J'aperçus, au milieu de la campagne verdoyante, les lacets gris des routes que Kit et moi avions empruntées hier seulement. La douce caresse du soleil, tandis que je continuais à m'élever, me réchauffait le dos.

Un vol de tourterelles fila sous moi, me présentant avec une netteté surnaturelle les nuances si subtiles de leur plumage gris.

En tendant le bras, je vis que je portais toujours ma veste en jean. Et c'était bien ma main, là, au bout de mon bras, avec mes ongles qui avaient besoin d'une manucure.

Je me frottai la tête. La peau de mon crâne chauve était soyeuse, mais lorsque je tentai, en bandant mes muscles, d'imprimer une impulsion à mon « corps », rien ne se produisit. J'avais été dépouillée de ma volonté.

Bientôt, hissée loin au-dessus de Liberty Reservoir, je pus contempler Baltimore avec son réseau de rivières se jetant dans la baie de Chesapeake.

Je montai encore, jusqu'aux nuages. L'atmosphère devint soudain plus humide, le paysage en contrebas plus flou. On aurait dit qu'un brumisateuse d'eau de rose était dirigé sur moi.

Rafrâichie.

Lavée.

Tous mes péchés rachetés.

Lorsque, au bout d'un temps infiniment long, j'émergeai de ce nuage, je vis que je me trouvais au-dessus de l'océan Atlantique. Une bande turquoise ourlait l'immensité bleu marine rayée par les blancs moutonnements de la houle. Fabuleux ! Je distinguai la forme de la côte Est des États-Unis.

Le seul bruit était celui du vent.

Tout à coup affluèrent un tas de souvenirs en vrac : mon premier vélo acheté à une vente de charité. Mon premier baiser dans la grange de mes parents. Le cerf qui s'était brisé le dos et que j'avais dû piquer.

Croisant mes bras derrière ma nuque, je plongeai mon regard dans celui, tendre, de Kit. Simultanément, je vis Max courir à travers bois.

Les images allaient et venaient, plus vraies que nature. Tous ceux que j'avais aimés étaient là, auprès de moi. Je me tenais au milieu d'eux. Je leur disais adieu.

La Terre continuait à s'éloigner. Les montagnes n'étaient plus que des collines, les fleuves des veines bleutées, les villes des grappes mordorées. Mon Dieu, que la planète était belle !

Quant à moi, ex-Frances Jane O'Neill, je n'étais plus qu'une minuscule paillette de conscience humaine dans l'infini. Je ne savais pas si je m'effaçais ou si je montais au ciel.

L'une et l'autre solution me convenaient.

De toute façon, j'étais sur le chemin de la félicité.

Il venait de vivre les moments les plus enivrants de son existence, plus grisants même qu'à l'époque où il avait mis en scène sa propre mort dans un accident qui avait – vraiment – coûté la vie à sa pauvre épouse.

La première étape du protocole de Résurrection arrivait à son terme.

Trente « nouveaux » êtres humains avaient vu le jour. Ils allaient désormais diriger le monde pendant trente, quarante ans, peut-être plus...

Les Élus – tous de sexe masculin – avaient eu deux jours pour récupérer. Aucun ne montrait de signes de faiblesse. Aucun, Dieu merci, n'était mort sur la table d'opération ! Quoique, bien sûr, il aurait pu les ramener à la vie. N'accomplissait-il pas des miracles ?

Ils étaient prêts à rentrer chez eux pour assumer le travail qui leur avait été confié. Dieu soit loué, la planète allait finalement échapper à la dictature du tiers-monde. Les Élus représentaient le dernier espoir de la civilisation.

Et pourtant, quelque chose clochait, Kane ne savait trop quoi.

Ça, c'était trop fort : au jour J, à cette heure tant attendue, tant espérée, un grain de sable risquait de gripper une machine bien huilée !

D'un geste irrité, Kane prit une poignée de M & M et les engloutit, mais les bonbons ne réussirent pas à mettre le baume attendu sur ses nerfs à vif.

Il avisa, sur le canapé devant lui, dans son bureau, la sublime Juliette qui attendait dans un tailleur bleu, un chemisier crème et des escarpins à talons. Comme toujours, sa femme était parfaite. Elle était venue faire acte de présence à ses côtés au moment où il lâcherait les Élus dans la nature. Certains de ces éminents personnages professaient l'amour de la famille, et il leur plairait de voir leur médecin accompagné d'une si charmante épouse.

Il s'approcha de Juliette et la mit en marche.

— Quelle belle journée ! dit-elle de but en blanc. Tu es formidable, mon amour, je t'adore.

— Moi aussi, dit-il dans un chuchotement rauque. Maintenant, tout de suite.

Sans ciller, Juliette s'agenouilla devant le médecin et, du bout de ses dents blanches, défit sa braguette.

— C'est un honneur, articula-t-elle avec clarté avant de s'atteler à la tâche pour laquelle elle avait été conçue.

Un vieil adage tournoyait dans l'esprit de Max comme une hirondelle prise au piège : *Rien ne sert de courir, il faut partir à point.*

Elle se réveilla en sursaut. Depuis combien de temps dormait-elle ? Une demi-journée ? Une journée ? Peut-être deux ! La blessure par balle qu'elle avait récoltée au moment de sa tentative d'évasion était presque guérie.

Sa jambe gauche la démangeait encore atrocement. La balle avait traversé sa cuisse. Elle s'était fabriqué un garrot avec un morceau de sa jupe pour éviter l'hémorragie.

C'est rien, se dit-elle en inspectant la plaie qui cicatrisait déjà, *comparé à ce qu'a reçu Ozymandias.*

Allez, Max, il faut bouger maintenant. Il n'y a plus de temps à perdre.

Elle rampa tant bien que mal le long des conduits de ventilation, puis se laissa glisser le long d'une rampe jusqu'au troisième sous-sol.

La salle où elle atterrit contenait un vivarium géant, un vivarium pour êtres humains. Derrière une immense paroi en verre, dans une lumière tamisée, elle aperçut des gens allongés... Ils devaient bien être une trentaine... une trentaine de dormeurs.

Max sursauta au moment où une porte s'ouvrit dans le fond. Ses ailes bruissèrent. Deux infirmières entrèrent en bavardant à voix basse. Elles ne pouvaient pas la voir, puisque Max se trouvait dans la partie obscure de la pièce.

Sans se presser, avec méthode, les deux femmes en blanc inspectèrent les moniteurs à côté des lits.

Qui étaient ces gisants ? se demanda Max. Que leur était-il arrivé ? Depuis quand se trouvaient-ils là ? Et les autres, les enfants oiseaux, Frannie, Kit ? Où étaient-ils tous ?

L'un des hommes bougea. Max se rendit compte alors qu'un haut-parleur transmettait de son côté tous les bruits produits derrière la paroi de verre.

— J'ai soif, chuchota-t-il d'une voix éraillée. À boire, s'il vous plaît.

Une infirmière s'empressa de verser du liquide dans un verre, puis lui souleva la tête pour lui permettre de se désaltérer.

— Ça va aller mieux, monsieur le Président.

Oh !

En penchant la tête de côté, elle distingua plus nettement son profil. Ce n'était pas le Président des États-Unis actuel, mais l'avant-dernier ! Il devait avoir au moins quatre-vingts ans. Pourtant il n'en

paraissait pas plus de cinquante. Comment était-ce possible ?

C'était donc ça, Résurrection ?

La porte s'ouvrit pour laisser le passage à un nouveau lot d'infirmières, accompagnées cette fois d'un groupe de médecins au milieu duquel se pavanait Kane.

Ils se mirent en devoir de réveiller les patients.

— Réveillez-vous, monsieur le Premier ministre...

— Réveillez-vous, Éminence...

— Réveillez-vous, Votre Excellence...

— Bonjour, vous avez très bonne mine. Vous avez tous une mine magnifique. Toutes mes félicitations !

Au secours ! Va chercher du secours !

Sors d'ici ! Cours !

Ces petites phrases résonnaient dans sa tête comme autant de sonnettes d'alarme. Ses oreilles bourdonnaient.

De grands personnages sont en train de se réveiller d'un sommeil maléfique. Que pouvait-il être d'autre s'il avait été provoqué par le Dr Kane ?

Dans le coin de la salle où elle se cachait, elle aperçut le reflet argenté d'une porte métallique : un ascenseur ! Une bénédiction !

Haletante d'anxiété, elle appuya sur le bouton MONTÉE.

Et attendit une éternité.

La porte glissa sur elle-même : la cabine était vide !

Et maintenant ? Max monta jusqu'au deuxième sous-sol. Si sa mémoire était exacte, c'était à cet étage que se trouvait la salle des animaux. Peut-être y retrouverait-elle les enfants... Kit et Frannie ?

Le couloir était désert, mais elle entendait des voix.

Max repéra la salle des animaux droit devant elle. Elle courut jusqu'à la porte, l'ouvrit.

— Max ! Tu es revenue !

C'était Wendy, l'adorable petite Wendy. Et tous en chœur se mirent à piailler son nom :

— Max ! Max ! Max !

— Chut ! fit-elle en posant un doigt sur ses lèvres et en froissant ses plumes. Taisez-vous. Vous n'imaginez pas ce qui se passe. C'est incroyable !

Max libéra en toute hâte les enfants, puis les prit chacun dans ses bras : Peter, Matthew, Wendy et Icare. Son cœur saignait à la pensée d'Ozymandias.

— Où étais-tu, Max ? s'enquit Matthew.

— Dans les conduits de ventilation. On m'a tiré dessus, mais je suis guérie. Bon, assez de questions pour l'instant.

— Que se passe-t-il dehors ?

— Stop avec tes questions, Matty !

Les enfants n'avaient pas fière allure, tout crottés, apeurés, affamés, surtout le pauvre Icare, qui en plus avait l'air salement déprimé. Quand elle avait voulu le prendre dans ses bras pour le sortir de sa cage, il avait supplié d'une petite voix :

— S'il te plaît, Max, laisse-moi, laisse-moi mourir.

— Icare, il faut pas te laisser aller.

— Je peux plus supporter. Je suis aveugle. Je peux pas continuer comme ça.

— On a besoin de toi, Ic. Allez, du nerf, mon bonhomme.

Et, comme si l'énergie de Max s'était communiquée à l'enfant ailé, Icare avait repris courage.

Maintenant, il fallait trouver Frannie et Kit.

— Matthew, je compte sur toi pour t'occuper d'Icare. Peter et Wendy, vous venez avec moi.

— Je vais libérer les animaux de laboratoire. C'est obligatoire, Max. Ils ont aussi peur que nous. Et on est devenus copains.

— Qu'on lâche les chiens ! s'esclaffa Peter en battant des mains.

Max leva les yeux au ciel, mais que pouvait-elle dire ? Elle non plus n'avait pas envie de laisser ces pauvres bêtes prisonnières. Entre-temps, Wendy avait sorti Pip et les beagles de leurs cages respectives.

Max ouvrit la porte pour inspecter le couloir, vide dans la lumière crue des néons. Quelques secondes plus tard, elle sentit un brusque courant d'air tourbillonner autour d'elle, et ce fut un jaillissement silencieux de singes, de chiens, de lapins et de rats ! Leurs cordes vocales ayant été tranchées, on n'entendait que le cliquètement de leurs pattes sur le linoléum.

Un hurlement féminin, sans doute provoqué par le déferlement des rats du côté de la salle de pause, l'incita à pousser les enfants vers l'ascenseur. Ils s'entassèrent dans la cabine.

Pip se pressa contre leurs jambes en jappant comme une âme en peine.

— Tais-toi ! lui ordonna Max.

Les aboiements cessèrent comme par magie. Même Pip savait qui était aux commandes.

Max appuya au hasard sur un des étages supérieurs.

La chance fut au rendez-vous.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un long couloir voûté en béton brut présentant tout au bout une sortie de secours. Max ignorait où menait ce tunnel, mais la providence avait placé là une porte de salut.

— Allons-y ! ordonna-t-elle. Et magnez-vous le train, les mômes !

Les enfants s'aidèrent de leurs ailes pour foncer jusqu'à la porte du fond, avec Pip qui galopait tant bien que mal derrière eux.

Il fallait d'abord veiller à la sécurité des enfants, se persuadait Max, ensuite elle partirait à la recherche de Frannie et de Kit.

— Dès que vous serez dehors, vous volerez aussi loin que vos ailes veulent bien vous porter, vous m'entendez ?

— Ouais ! s'écria Peter en sautillant.

Max entendit distinctement le ronron de l'ascenseur. Quelqu'un venait de l'appeler à un autre étage. Mais quand, après une pause, le ronron reprit, elle paniqua. Qui pouvait bien se trouver à l'intérieur ?

— Plus vite ! Vite ! hurla-t-elle.

Elle se jeta sur la porte, laquelle s'ouvrit sur un ciel dont l'éclat était rendu insoutenable par la réverbération du soleil sur la tôle d'un hangar à avions en contrebas. En fait, cette sortie de secours donnait sur un toit qui surplombait le petit aérodrome.

Sur la piste, elle distingua les silhouettes de dizaines de jets privés.

Max tenta de se repérer. Peut-être trouveraient-ils de l'aide à Washington ? Mais ce n'était pas sûr. Le FBI jusqu'ici n'avait pas fait grand-chose pour eux. À la limite, on pouvait se demander s'ils n'étaient pas complices du Dr Kane, cet esprit maléfique, ce faiseur de prodiges.

Non, les personnes dont elle avait besoin, c'étaient Frannie et Kit...

Soudain un vrombissement monta du hangar. De fait, une seconde plus tard, un petit avion crème, rayé en son milieu par une bande rouge, sortit sur le tarmac en poussant devant lui une volée de tourterelles. L'appareil se figea et deux hommes en bleu de chauffe surgirent du hangar en tramant un escalier d'embarquement. Max remarqua que plusieurs autres avions se mettaient en marche.

Sur la gauche, une porte de l'hôpital s'ouvrit pour laisser le passage à deux médecins, chacun poussant un malade en fauteuil roulant. Plusieurs gardes du corps les suivaient. L'instant d'après, surgissaient de nouveaux grabataires. Tous en fauteuil roulant. Tous de sexe masculin.

Que signifie ce branle-bas de combat ?

Un des gardes aperçut Max.

— Je l'ai vue ! La fille oiseau ! Sur le toit ! s'exclama-t-il en hurlant dans le micro de son casque.

Les hommes en blouse levèrent brièvement les yeux vers elle. L'un d'eux aida le malade dont il avait la charge à se lever pour gravir l'escalier d'accès. Où avait-elle déjà vu cette tête-là ?

Le garde dégaina son pistolet et tira sur elle. Sur tous les enfants !

— Couchez-vous ! ordonna Max.

Ils tirent sur des enfants ! Les monstres !

Max risqua un coup d'œil au-dessus du muret du toit. Le premier avion, sa porte refermée sur son propriétaire, s'ébranlait sur la piste.

Max bouillonnait de colère.

Ils n'allaient pas s'en tirer comme ça !

Elle n'allait pas laisser Résurrection s'accomplir.

Il n'était pas question que cet avion décolle !

— Soyez prêts à partir ! dit-elle aux autres. On va les empêcher de prendre les airs ! Le ciel est à nous !

Et, tout d'un coup, elle se rappela à qui appartenait la tête du monsieur qui venait de monter dans le premier avion.

Miguel Hijueras !

Un des hommes les plus riches du monde. Il régnait sur un empire de la communication en Amérique du Sud. En plus, il avait la réputation d'être un impitoyable tyran.

Qui étaient les autres et quelle monstrueuse opération avaient-ils subie ?

Max, ivre de rage, déploya ses ailes somptueuses qui étincelèrent au soleil.

Bravoure ou témérité ?

Le vent la souleva sans qu'elle ait à fournir le moindre effort. Puis elle battit des ailes, une fois, deux fois, tandis que les autres embrayaient derrière elle.

Une nuée d'anges s'éleva au-dessus de l'aérodrome.

Max poursuivit sa trajectoire à la tête de sa petite formation tandis que l'avion roulait de plus en plus vite sur la piste en contrebas et que les autres appareils se mettaient à la file pour décoller.

Elle devança le premier avion au moment où il leva le nez vers le ciel. La tête que firent les pilotes en l'apercevant !

Max leur adressa de grands signes :

— Posez-vous ! Posez-vous !

Derrière elle, les enfants poussaient des hourras !

Matthew était à sa gauche, un peu en retrait, occupant la place de son cher Oz, avec pour mission principale d'orienter Icare. Wendy et Peter volaient à sa droite. Aucun d'eux n'avait peur.

Ils virevoltèrent devant le nez de l'appareil. Les pilotes avaient les yeux exorbités.

Max leur fit signe de se poser, mais ils paraissaient – sans doute avaient-ils reçu des ordres radio – résolus à prendre les airs.

L'instant d'après, un crépitement se produisit derrière eux.

— Rompez les rangs ! s'écria Max.

Des gardes armés de fusils de chasse, jaillissant des profondeurs du hangar, les avaient pris pour cible. Des fusils de chasse !

Les chasseurs ! Elle reconnut aussitôt les affreux qui les poursuivaient depuis le Colorado.

— Utilisez l'avion comme bouclier ! recommanda-t-elle à la formation. Et restons groupés !

Profitant de l'affolement général, l'avion gagnait de l'altitude, quand Matthew hurla :

— Max ! Touché !

Le cœur battant, Max se retourna. Tous les enfants avaient l'air indemnes. Elle abaissa alors son regard et vit l'aile en flammes.

Puis il se produisit une explosion : le moteur avait pris feu. L'appareil parut quelques instants comme pétrifié dans la pâte translucide de l'air, puis ce fut la chute.

— Attention ! Attention ! hurla Max. Redressez ! Redressez ! Sinon, c'est le crash !

Elle vit le pilote agiter la tête frénétiquement.

L'avion s'écrasa sur le tarmac. Son aile droite se déchira et glissa comme un galet vers le hangar tandis que le corps de l'appareil tournait sur lui-même à la façon d'une toupie, semant autour de lui des pièces détachées. Après un tonneau, il s'immobilisa sur le dos. De grandes flammes jaillirent de son ventre. Une fumée noire et visqueuse tourbillonna au-dessus de la piste. Une deuxième explosion retentit.

M. Hijueras devait être mort, ainsi que ses médecins et les pilotes...

Suivie des enfants, elle piqua vers le sol tandis qu'un camion rouge fonçait vers l'épave incendiée et que, simultanément, les portes sud de l'hôpital s'ouvraient et qu'une foule de personnel soignant se ruait vers les avions encore alignés pour le décollage.

Matthew fut le premier à l'apercevoir.

— Max ! Là ! Il est là !

Le Dr Kane. Coupe-vent noir sur chemise blanche. Casquette de base-ball. Il était vêtu exactement comme le jour où il les avait enlevés au motel Alma's Valley.

C'était la première fois que Max le voyait sans son sourire satisfait. En vérité, il était blême sous son bronzage de play-boy.

— Je vais te casser le cou ! promit Max. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça !

Elle était prête à sacrifier sa vie pour l'empêcher de nuire, définitivement.

Dans les lueurs noires et orange de l'incendie, Max allait amorcer une descente vers ce suppôt de la tyrannie, cet apprenti sorcier, ce meurtrier d'Hauer-Kane, quand elle se rappela qu'elle n'était pas seule : elle ne pouvait entraîner avec elle les enfants dans une opération-suicide.

— Éparpillez-vous ! Fichez le camp !

Ils obéirent au doigt et à l'œil.

Max continua seule. Un missile guidé piquant sur l'objectif.

Kamikaze.

Peut-être était-ce un moyen pour elle de rejoindre Ozymandias.

Kane lui fit gentiment signe d'approcher. *Viens, ma petite, viens ! Tu vas voir ce que tu vas voir !*

Elle atterrit à une douzaine de mètres de lui. Haletante, elle replia ses ailes dans un frémissement de tout le corps.

— En voilà un qui ne ressuscitera pas ! lui dit-elle en indiquant l'avion en flammes dans son dos.

— Mais les autres sont toujours là ! Max ! Je sais une ou deux petites choses sur toi qui t'intéresseraient !

— Je ne veux rien recevoir de vous !

Elle jeta un coup d'œil vers les vieillards qui se trouvaient encore soit assis dans leur fauteuil roulant, soit debout à côté de l'escalier d'accès à leur avion, les uns après les autres semblant récupérer leurs forces à une vitesse stupéfiante. L'un d'eux se tourna vers Kane et agita le poing en l'air.

— Tuez-la ! Débarrassez-nous de cet ange d'apocalypse !

Max mitrilla Kane du regard.

— Vous faites de ces tyrans les rois de la Terre... et vous avez tué Ozymandias !

Le temps que Kane dégaina, Max avait bondi et, visant sa tête blonde, elle lui assena un grand coup d'aile à l'horizontale, à la manière d'un sabre géant.

Kane resta droit dans ses bottes.

Non, ce n'est pas possible ! se dit Max. *Il n'a pas pu résister à un soufflet pareil.*

Elle n'était pas au bout de ses surprises. La tête de Kane était penchée, ou plutôt couchée sur son épaule. Ses cervicales étaient brisées, et pourtant il parlait encore.

— Ni toi, ni rien, ni personne ne peut m'arrêter, ni arrêter le

protocole de Résurrection. Tu as compris ? Tu as compris, Maximum ?

Elle faucha sa tête d'un deuxième coup d'aile.

Kane, cette fois, s'écroula à terre, mais il parlait encore :

— Je ne suis pas Ethan Kane, petit monstre. Je suis un clone. Tu ne peux pas arrêter le protocole. L'avenir est en marche.

Sur ces paroles, le pantin expira.

Max contempla le cadavre en écarquillant ses beaux yeux.

— Qui de nous deux est un monstre ? murmura-t-elle.

Un cri silencieux s'éleva à l'intérieur de moi.

Non, non, non !

Qu'on rallume les étoiles. De grâce ! Le soleil m'éblouit...

Soudain les rayons du jour cédèrent la place à la clarté impitoyable d'un plafonnier à suspension. Deux ou trois infirmières s'employaient à me secouer. J'avais un masque à oxygène collé au visage.

J'étais en vie. Finalement, je n'étais pas en train de monter au ciel. Quel dommage.

Une voix répétait mon nom sans discontinuer. Je tournai la tête. Kit ! Il me prit la main avec tendresse. Je serrai la sienne. Oui, je ne rêvais pas. C'était bien lui.

Sans cheveux : sa magnifique tignasse blonde avait été rasée.

— Waahhhhhhhhhh ! Tes cheveux ! m'écriai-je.

— Je t'aime, tu seras ma cantatrice chauve, me chuchota-t-il à l'oreille.

Bien sûr, à moi aussi, on avait mis la boule à zéro.

Nous nous trouvions dans la chambre du rêve, la salle que j'avais vue la veille... ou il y avait une semaine ? Peu importait. Une demi-douzaine de patients étaient encore allongés, dûment casqués, avec des images qui clignotaient sur les écrans au-dessus d'eux.

Et Kane ? Où était cet enfant de salaud ?

Soudain, un bruit précipité de pas dans le couloir.

J'eus l'impression qu'ils entraient tous en même temps... Max et Wendy, et Icare et Matthew, et l'adorable Peter. Ils sautillaient à présent autour de mon lit, leurs visages charmants s'approchant tout près du mien, me bombardant de baisers. Oh, et ces roucoulements de bonheur qui jaillissaient de leurs lèvres ravissantes. C'était la musique la plus douce au monde.

— Maman, prononça Wendy.

Là, je me mis carrément à sangloter. Je tentai de les faire tenir tous les cinq dans mes bras. Puis, me ressaisissant, je les embrassai l'un après l'autre.

Max était noire de suie, du sang séché maculait une jambe de son jean. Elle me serra avec vigueur contre elle.

— On a réussi à s'en tirer, hasardai-je.

— Pas tout le monde, dit Max avec un air d'une infinie mélancolie.

Bien sûr, elle pensait à Ozymandias.

— Et Kane ?

— Je l'ai eu. Il est mort, Frannie. Il ne fera plus de mal. Je lui ai coupé la tête.

Je glissai mes doigts dans la longue chevelure emmêlée de Max, et m'aperçus que je portais un bracelet en plastique.

Un mot était inscrit sur l'étiquette :

DONNEUR.

Quelque chose d'abominable se produisit ensuite. Une chose impensable, et tellement inattendue.

La presse se montra muette à propos de Résurrection et des sommités qui avaient été impliquées dans cette conspiration. Pas un mot ne fut publié dans les journaux, comme si rien ne s'était passé, comme si nous n'avions jamais été témoins d'un crime contre l'humanité, comme si nous avions tout inventé. Un meurtre, que dis-je, des dizaines de meurtres restaient non seulement impunis, mais ignorés !

Pourtant je ne suis pas, je vous assure, encline à la paranoïa, du moins ne l'étais-je pas jusqu'à ce jour.

Le Dr Kane-Hauer croyait avoir changé le cours de l'histoire sinon pour des siècles et des siècles, du moins pour celui-ci, mais les journalistes semblaient s'en soucier comme de l'an quarante, tout comme, jusqu'à la révélation de l'existence des enfants oiseaux, ils avaient négligé de reconnaître l'importance capitale de la biotechnologie.

Naturellement, tous ces éminents vieillards que nous avons vus de nos propres yeux à l'hôpital nièrent y avoir jamais mis les pieds, ou seulement pour un check-up... Le temps que les forces de l'ordre arrivent sur place, avait disparu toute trace de cadavres gisants dans un encombrement de brancards. Ils s'étaient volatilisés ! Le corps de Kane avait aussi disparu.

C'est en tout cas ce que la police nous a affirmé.

Le plus curieux, c'était que le corps d'Ozymandias n'était plus là non plus.

Les seuls à prêter une oreille attentive à nos récits furent les tabloïds, un intérêt qui eut pour seul résultat de nous rendre encore moins crédibles.

Un mois s'écoula ainsi sans événement marquant. Kit et moi rentrâmes à Denver, bien décidés cette fois à gagner notre procès en appel pour la garde des enfants aîlés.

Les cinq survivants.

Nous nous étions juré de leur assurer la sécurité, et les enfants nous avaient arraché la promesse que nous retournerions tous ensemble à la maison du lac.

Dès le premier jour du procès, les médias s'étaient jetés sur l'événement comme la peste sur le pauvre monde. En ce deuxième jour, les rues devant le péristyle du palais de justice grouillaient toujours d'une foule hérissée de micros et de caméras. Ils guettaient l'interview exclusive d'un des principaux protagonistes ! Au diable Résurrection et les meurtres commis à l'hôpital Liberty, l'opinion publique ne se lasserait jamais des enfants oiseaux.

Kit et moi non plus, bien sûr.

Une fois de plus, nous fendîmes le tohu-bohu médiatique pour nous rendre dans la salle 19. Kit était très élégant. Avec sa coupe en brosse – sa tignasse repoussait à la vitesse grand V – et sa veste bleu marine, sa chemise blanche et son pantalon gris, il avait un look d'une élégance impertinente, et ressemblait à Harrison Ford.

Quant à moi, je portais un pull vert moulant, un jean et des santiags noires, style chanteuse country, sans la coiffure haute, puisque je n'avais pas beaucoup plus de poils sur le caillou que Kit !

Notre avocat était, de son côté, d'avis que notre allure « prisonnier de guerre » jouerait à notre avantage. À voir...

La même salle, les mêmes acteurs : notre fidèle avocat Jeffrey Kussof, et notre vieille adversaire, Catherine Fitzgibbons, qui avait accouché depuis le procès et arborait à présent une petite robe noire toute simple. Je l'appelai la pute des Rockies.

On n'attendait plus que les enfants en compagnie de leurs parents biologiques, et la mère d'Ozymandias, qui devait continuer à témoigner contre Kit et moi. La veille, elle nous avait déjà accusés d'avoir été la cause de la mort d'Oz, puisque nous l'avions « kidnappé ».

Jeffrey avait bondi de sa chaise.

— Objection, votre honneur ! Le témoin est victime d'un malentendu. Cette dame se trompe du tout au tout ! Comment peut-elle prétendre une chose pareille, alors qu'elle n'était pas là ?

— Objection retenue, acquiesça le juge.

Des larmes ruisselaient sur les joues de Max. Cette dispute au sujet d'Ozymandias était trop dure pour elle. Il fallait être bien cruel pour la soumettre à un tel étalage de mensonges sordides.

Heureusement, Jeffrey avait plaidé avec une flamme qui ne pouvait qu'emporter les convictions. En résumé, il déclara au juge que les parents présupposaient, à tort, que les enfants oiseaux étaient des

enfants « comme les autres » alors qu'ils étaient en réalité des êtres d'exception, avec des besoins différents du commun des mortels. Pour ne prendre qu'un exemple, quel enfant dit normal aurait besoin d'aller se dégourdir les ailes à la nuit tombée ? C'étaient en outre des hommes armés d'un fusil de chasseur qui avaient attaqué Max et Matthew Marshall chez leurs parents. Qu'avaient fait les Marshall pour empêcher le drame ? Rien. Ils avaient dormi sur leurs deux oreilles...

En ce deuxième jour d'audience, je jetai un coup d'œil à l'horloge murale. Dans cinq minutes, le juge allait prendre la parole. Qu'allait-il nous dire ? La balance allait-elle enfin peser en notre faveur ? Hélas, j'en doutais. Mais il fallait tenter le coup.

Il y avait de l'électricité dans l'air. La rumeur de la foule enfla comme une vague au moment où les enfants parurent, avec leur escorte de parents et d'avocats. Max, Matthew, Icare, Peter et Wendy. Ces enfants, c'était du vif-argent. Ils semblaient à peine toucher le sol en avançant dans la travée, comme portés par leurs ailes entrouvertes.

— Frannie ! Kit ! s'écrièrent-ils en chœur en nous apercevant. On vous aime ! Vous nous manquez !

— On vous aime aussi ! m'écriai-je en leur envoyant des baisers à la pelle.

— Salut, maman, roucoula Wendy.

Mon bébé, ma petite fille. Mon cœur fondit.

Je levai le pouce avec un grand sourire, histoire de me montrer optimiste.

L'instant d'après, un silence de mort s'abattit sur la salle. Le greffier annonça l'entrée du juge.

En voyant entrer cet homme, j'eus l'impression d'observer un vieillard. Ses cheveux grisonnants, décoiffés, moutonnaient autour d'un visage aux traits tirés, aux yeux cernés, au teint blême marbré de rouge.

Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur son siège.

Dans la salle, on aurait entendu voler une mouche. Nous étions tous suspendus aux lèvres du juge.

— Ils ne peuvent pas nous reprendre encore une fois les enfants, chuchotai-je contre la joue de Kit où sautillait une veine.

Il se tourna alors vers moi avec une expression que je ne lui avais jamais vue, et déclara à voix basse mais d'un ton catégorique :

— Nous allons être réunis, je te le promets, Frances Jane.

À plusieurs reprises, au cours de ces dernières semaines, j'avais, sans le vouloir, réactivé dans mon esprit les images de mon rêve électrostimulé. De nouveaux réseaux neurologiques semblaient s'être imprimés dans mon cerveau. Je reprenais mon ascension, loin, très loin de la Terre, jusqu'à l'espace interstellaire... Là seulement je retrouvais la sérénité.

Et cette sérénité-là, c'était exactement ce dont j'avais besoin lorsque le juge Dwyer promena ses gros yeux gris de-ci de-là dans l'assistance. À un moment donné, il croisa mon regard, et... ô divine surprise : le grand homme sourit !

— Mesdames, messieurs, les enfants, commença-t-il de sa voix de baryton. Je n'ai jamais eu à me prononcer sur une affaire aussi délicate, et vous savez tous pourquoi... Je ne sais plus quel grand écrivain russe a dit : « On peut construire l'Empire State Building, on peut discipliner l'armée prussienne, rendre une hiérarchie d'État toute-puissante au même titre que notre Seigneur, et néanmoins ne pas parvenir à subvertir la supériorité de certains êtres humains. » Je crois qu'il s'agit d'Alexandre Soljénitsyne.

Le juge marqua une pause, comme pour distiller l'émotion dans sa voix avant de reprendre :

— Le Dr Hauer a cru qu'il pouvait impunément s'octroyer le droit de détruire et de manipuler la vie humaine. Avant lui, d'autres scientifiques, ici, dans notre Colorado, se sont bercés des mêmes illusions. Et à présent, on me demande de statuer sur le sort de ces charmants enfants... Toutes les parties, l'agent Brennan et le Dr O'Neill, les parents biologiques et surtout les enfants ont, dans ces circonstances, montré un courage remarquable. Ce courage doit être justement récompensé et personne ne doit être laissé pour compte : deux exigences impossibles à concilier...

Un murmure courut dans la salle d'audience. Le juge donna un coup de marteau :

— Silence, s'il vous plaît... Bien... La loi dans l'État du Colorado est claire et nette. Le juge doit statuer dans le meilleur intérêt des enfants. La loi favorise de même les parents. Car si les parents de ces enfants ne peuvent pas deviner ce que l'avenir leur réserve, qui en est capable ? Je ne connais pas la réponse à cette question. Toujours est-il que le parcours de ces parents est sans faute. Alors je ne peux m'empêcher de me demander si je peux les priver, eux et leurs

enfants, de leurs liens familiaux ?...

Je me trémoussai pour me rapprocher de Kit et penchai ma tête de côté, comme si j'avais l'intention de la poser sur son épaule. J'en mourais d'envie, de même que d'éclater en sanglots. Mon cœur se brisait. Je savais ce vers quoi menait le discours du juge.

— En délibérant, je me suis rappelé les mots de Max lors de la première audience. Elle avait dit : « Vous êtes un brave type, ça se voit, mais vous avez commis une erreur. Vous êtes seulement un être humain, n'est-ce pas ? C'est bien ça le problème. Alors que nous, non ! »

Je redressai légèrement la tête et aspirai une grosse bouffée d'air : fallait-il entrevoir dans ces paroles une lueur d'espoir ?

— Bon, c'est exact, je suis seulement un être humain. Vous êtes les seuls, mes enfants, à savoir ce que cela veut dire de constituer une tribu d'enfants ailés ! Une tribu qui s'est choisi comme papa et maman Kit et Frannie... Je ne peux pas dire que je comprends, Max, mais je l'admets. Aussi, par décision de ce tribunal... les enfants iront vivre auprès de l'agent Brennan et du Dr O'Neill. La tribu sera de nouveau réunie. Vous formerez une famille, une grande tribu, une grande famille...

Le brouhaha gagna la salle avec la brusquerie d'une tempête. Les applaudissements crépitèrent. Les enfants se jetèrent sur Kit et moi.

— On va vivre tous ensemble ! On va vivre tous ensemble ! claironnait Peter.

Et soudain, une chose extraordinaire arriva : les enfants battirent des ailes et firent le tour de la salle en volant, une fois, deux fois, trois fois.

Épilogue

La maison au bord du lac

C'est ainsi, après bien des pérégrinations, que nous nous sommes retrouvés enfin tous réunis dans la maison du lac, à l'endroit même où nous nous étions rendus avec les enfants après les avoir aidés à s'échapper de l'école de sinistre mémoire. Un lieu idyllique retiré du monde, niché dans les pittoresques contreforts des majestueuses montagnes Rocheuses. La maison dominait un lac privé. Je m'abstiendrai d'en indiquer les coordonnées géographiques, par mesure de sécurité. C'est bien simple, les enfants adorent cet endroit, Kit et moi aussi. Ma mère avait l'habitude de dire qu'il y a deux choses qu'il est indispensable pour des parents de transmettre à leurs enfants : des racines et des ailes. Je ne peux qu'adhérer à ce programme.

Un après-midi, alors que dehors la neige tombait, et que je m'employais à rôtir des chamallows dans la cheminée en compagnie de Wendy pendant que Kit et les garçons regardaient un match de foot à la télé, je fus prise d'une subite inquiétude : Max allait-elle jamais se remettre de la mort d'Ozymandias ? Il lui manquait tellement. Il nous manquait à nous aussi, naturellement.

Comme la chambre de Max se trouvait à l'autre bout de la maison, du côté du lac, je m'y rendis sur la pointe des pieds. Mes craintes n'étaient pas infondées : derrière la porte, j'entendis une plainte : Max pleurait !

Nous étions tous sujets à des cauchemars, à des peurs irraisonnées, séquelles du traumatisme subi à l'hôpital. Je frappai doucement au battant en disant :

— Max ? Ça va ? Max, ma chérie ?

Pas de réponse. Je tournai la poignée de la porte. Max était couchée sous un tas d'édredons. En me voyant, elle tendit la main vers moi.

— Frannie, maman, j'ai quelque chose à te confier.

Max avait le visage très rouge, il faut dire, avec toutes ces couvertures... Puis je remarquai, en voulant prendre la main qu'elle tendait toujours vers moi, qu'elle avait du sang sur les doigts.

— Frannie, il faut que tu m'aides. C'est grave.

— Je suis là, ma chérie, répliquai-je en posant ma paume à plat sur son front. Tu es brûlante. Et tes cheveux sont trempés de sueur. Tu as de la fièvre.

— Non, je ne crois pas. C'est juste... que j'ai bien travaillé.

Comme j'affichais une mine interloquée, elle esquisça un pâle sourire.

— Le travail... j'ai eu des enfants.

J'ouvris la bouche et les yeux, en très grand, muette de surprise, puis je parvins à articuler :

— Max, mon Dieu, mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

Elle haussa les épaules sous ses duvets.

— J'en sais rien, c'était personnel. Mais je suis drôlement contente que tu sois là, Frannie.

Je soulevai doucement les couvertures et laissai échapper une exclamation d'émerveillement : niché sous chaque aisselle, elle avait un œuf, un énorme œuf pourvu d'une coquille lisse, d'une couleur rose nacrée. J'imaginai les petits anges pelotonnés à l'intérieur.

— Tu vas être une maman, murmurai-je. C'est magnifique !

— Ozymandias est leur papa, prononça Max toujours en chuchotant. Il faut que je les garde au chaud. Oh, si seulement Oz pouvait les voir !

Je m'assis à côté d'elle et la pris par les épaules en lui disant des mots tendres tandis que des larmes de bonheur et de tristesse roulaient sur mes joues.

Max avait l'air radieuse.

— C'est un miracle, n'est-ce pas ? dit-elle.

Puis, quelques secondes plus tard, elle ajouta :

— Maintenant, tu peux appeler les autres. Ils vont être sur le flanc !

Au cours des semaines qui suivirent, il fallut à Max une patience d'ange pour supporter son nouvel état. Elle couvait. Son coin de la maison était si tranquille que, parfois, elle se demandait si elle n'allait pas devenir folle. Son cerveau battait la campagne à force de contempler ces œufs dont elle devait prendre soin à chaque seconde alors que ses pensées douloureuses retournaient sans cesse vers Ozymandias.

Recroquevillée sous ses couettes, elle était en train de relire *Le Hobbit* pour la dixième fois, quand son oreille ultrafine perçut un craquement au-dehors.

Peut-être un petit mammifère fuyant les rigueurs de l'hiver qui était venu se réfugier sur l'étroit balcon qui surplombait la falaise. Il était tombé beaucoup de neige ces derniers temps.

Du bout des doigts, elle caressa les œufs.

— *Un, deux, j'ai pondu deux œufs, dit la poule bleue*, chantonna-t-elle tout haut.

Max sentait bouger ses enfants sous la coquille. Parfois, une petite bosse venait s'inscrire à la surface, un minuscule pied, une main, une aile ? A ces instants, son cœur se gonflait d'amour et de fierté. Elle allait être mère !

De nouveau ce craquement.

Sans doute rien.

Sans doute...

Comme le bruit d'une branche raclant contre le plancher. Pourtant il n'y avait pas d'arbre de ce côté-là de la maison. Alors quoi ?

À moins que ce ne soient des pas ?

Un rôdeur ?

Max retint son souffle.

N'y tenant plus, elle laissa les œufs au creux du lit, bien au chaud sous la pile d'édredons, et se dirigea sur la pointe des pieds vers la baie vitrée dont elle entrouvrit les rideaux que Frannie avait confectionnés pour elle, pour que le nid reste bien douillet.

Elle n'avait pas plus tôt jeté un coup d'œil dehors qu'elle battait en retraite, ayant croisé un regard qu'elle ne connaissait que trop bien, un regard qu'elle détestait de toute son âme.

— Bonjour, Max. Je suis venu te chercher.

Max recula sous une pluie de verre brisé. Une main gantée venait de casser le carreau. L'instant d'après, le Dr Kane-Hauer surgit dans la

pièce comme un spectre sorti des bouches de l'enfer.

Il avait, hélas, l'air bien vivant, et il était à présent debout dans sa chambre.

Il était venu la chercher, elle et ses œufs.

— Sortez d'ici ! hurla-t-elle.

Kane-Hauer la prit par la taille et la jeta à la renverse sur le lit. Un scalpel étincelait entre ses doigts. Il possédait une force herculéenne, supérieure à celle de Max. Les humains n'étaient jamais aussi forts... mais celui-ci était spécial, bien sûr, puisqu'il s'était fabriqué lui-même. Le cobaye de Résurrection ! Frankenstein en personne !

Max soumit son corps à une brusque torsion à l'instant où elle tombait sur le lit, réussissant à éviter de justesse ses œufs. Lorsqu'elle redressa la tête, elle sentit la lame glacée d'un couteau contre la chair de son cou. De son autre main, Kane-Hauer lui couvrit le nez et la bouche. Elle allait mourir étouffée !

— Salut, Max, ma petite, c'est bon de te revoir. Tu vois, je suis en vie. Tu as tué un clone, Max, mais tu le sais déjà, n'est-ce pas ?

Puis, d'une voix menaçante, il ajouta :

— Un seul cri, et j'écrase tes précieux œufs, espèce de monstre à plumes. Je n'hésiterai pas non plus à te tuer. Mais comme tu es maligne, tu ne feras pas de bêtise...

Max opina. Elle était au bord de l'évanouissement. Si elle ne respirait pas, elle allait mourir. Il la lâcha. Après avoir respiré profondément, elle poussa un grognement, un cri sauvage qui venait du plus profond de sa puissante cage thoracique, puis souffla d'une voix rauque, à peine audible :

— C'est vous le monstre. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Oh, je suis venu chercher quelques papiers que m'a piqués cette bonne Frances Jane. Et les œufs, bien sûr, je suis venu chercher tes œufs, Max.

— Plutôt mourir ! Vous ne les aurez pas !

— Ce sont tes œufs qui m'intéressent maintenant, je me fiche de ce qui peut advenir de toi. Pour ton information, je suis Harold Hauer, et non un clone. Tu sais pourquoi je suis là, Max ? Tu sais pourquoi je t'ai laissé si longtemps la vie sauve ? Tu veux connaître mon secret ? Tu es encore plus formidable que Résurrection. Du moins tu l'étais. Maintenant, ces œufs seront mon grand œuvre ! Je sais de quoi demain sera fait, Max, demain aura des ailes !

D'abord sans voix, Max finit par articuler :

— Vous êtes un meurtrier, un malade, un psychopathe, un...

De nouveau ce grognement surgit des profondeurs de son corps jaillit de ses lèvres. Quel était ce cri ? ne put-elle s'empêcher de se demander. Sans doute une sorte de cri primal, destiné à protéger ses

bébés...

— Tu es incorrigible ! J'aurais dû me débarrasser de toi à l'hôpital ! Meurs donc ! Petite sottise !

— Je n'en ai aucune envie ! hurla Max en lui assénant un coup de pied qui l'envoya bouler à l'autre bout de la chambre, contre la commode.

Il ne fut pas long à se ressaisir. Après s'être secoué, les jambes et les bras écartés, à la manière d'un grand ours blanc, il éclata de ce même rire démoniaque qui avait résonné sur la piste de l'aérodrome de l'hôpital.

En jurant, Hauer promena son regard dans la chambre. Il avait lâché son scalpel. La pièce était sombre. Il devait, comme Max, être doté d'une supervue, car il repéra immédiatement l'éclat meurtrier de la lame dans un repli du tapis.

— Morte ou vive ? dit-il à Max en brandissant son arme.

— Vous n'aurez pas mes bébés !

Dans un froissement soyeux, elle étendit ses grandes ailes, formant un bouclier de plumes entre Kane-Hauer et ses bébés.

— Hors d'ici, Hauer ! continua-t-elle en criant à tue-tête. Je vous tuerais si vous approchez ! Salaud !

Il se rua sur elle. Elle esquaiva. Tout juste, car il était aussi rapide qu'elle. Elle tendit le bras pour s'emparer du premier objet qui lui tombait sous la main. Un bougeoir en cuivre. Quelle chance ! Elle le leva en l'air, très haut, puis l'abattit de toutes ses forces sur son adversaire.

Le contact du bougeoir et du crâne de Hauer produisit un craquement visqueux. En gémissant, il plongea en avant, sur elle, la poussant de tout son poids, l'obligeant à reculer.

— Lâchez-moi ! Ne me touchez pas !

— Petite pute ! grogna-t-il entre ses dents. Je vais te donner une bonne leçon. Tu vas comprendre ta douleur.

Des pas précipités se firent alors entendre dans la maison. Frannie et Kit ! Ils venaient à son secours ! Les enfants aussi !

Hauer possédait une force inimaginable, une force qui portait sa marque de fabrique. Car n'était-il pas comme elle un HGM... un humain génétiquement modifié ? Il la poussait impitoyablement contre le mur. Il allait l'écraser, la broyer... Max perdit l'équilibre. Elle bascula en arrière, tout au bord de la baie vitrée désormais réduite à un trou béant. À la dernière seconde, elle tendit les mains et agrippa Hauer.

— Tu viens avec moi ! rugit-elle.

Tous les deux enlacés, les deux ennemis dégringolèrent. Au bout de quelques mètres, Max relâcha sa mortelle étreinte et se mit à battre des ailes comme une folle pour ne pas se laisser entraîner par la

gravité. Le médecin, après avoir pendant quelques secondes tournoyé dans les airs en se débattant comme une volaille, tomba comme une pierre.

— Au secours, Max ! eut-il le temps de vociférer.

Son corps rebondit sur la grosse branche d'un arbre, puis s'abattit au sol avec un bruit mat. Ses membres et son cou formaient avec son torse des angles incongrus. Max triomphait. Elle avait tenu sa promesse à Ozymandias : elle avait tué le monstre.

Le Dr Harold Hauer avait tiré – à presque cent ans, ce n'était pas trop tôt ! – sa révérence.

— Moi aussi j'ai vu de quoi demain sera fait et tu ne figures pas au tableau !

Détournant le visage du lugubre spectacle qu'offrait la dépouille de son ennemi, elle remonta vers la fenêtre de sa chambre.

Frannie et Kit l'y attendaient, accompagnés des autres enfants, et ses précieux petits, ses œufs... ses bébés.

Ils virent le jour quatre semaines plus tard.

Dans la maison du lac.

Une fille et un garçon, le choix du roi.

- FIN -

- 1) Bienvenue à l'hôtel Californie/Un endroit si charmant/Un visage si charmant/Il y a tant de chambres à l'hôtel Californie (N.d.T.) ↵